UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 3703

AMES
TRÉAL.

Private Library

REV. D. R. MACDONALD.

No. 209

ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

DOMINICALES

D'UN

CURÉ DE CAMPAGNE

III

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Propriété de l'Éditeur.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

DOMINICALES

D'UN

CURÉ DE CAMPAGNE

HOMÉLIES ET INSTRUCTIONS PRATIQUES

POUR

CHAQUE DIMANCHE DE L'ANNÉE

SUIVIES

DE PLUSIEURS PANÉGYRIQUES ET DE SUJETS DE CIRCONSTANCE

PAR

L'Abbé JOUVE

Curé-Archiprêtre de Savines (Hautes-Alpes)
Auteur du *Missionnaire de la campagne* et d'*une nouvelle Vie des Saints avec des réflexions pratiques et un plan de méditation pour chaque jour*

TOME TROISIÈME

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112, RUE DE RENNES, 112

1885

Tous droits réservés

DOMINICALES

D'UN

CURÉ DE CAMPAGNE

XIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : « Nul ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un et il aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et la richesse. C'est pourquoi je vous le dis : Ne soyez pas inquiets pour votre vie, de ce que vous mangerez ; ni pour votre corps, de quoi vous le couvrirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Et qui d'entre vous, avec tous ses soins, peut ajouter à

sa taille une seule coudée? Pourquoi aussi vous préoccupez-vous de l'habillement? Voyez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent. Et cependant, je vous déclare que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Mais si Dieu revêt ainsi une herbe de la campagne qui existe aujourd'hui, et qui demain sera jetée dans le four, combien plus de soin aura-t-il de vous, hommes de peu de foi! Ne soyez donc point inquiets, et ne dites pas : Que mangerons-nous? que boirons-nous? de quoi nous vêtirons-nous? comme les païens qui s'inquiètent de toutes ces choses; car votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » (MATH., VI, 24-33.)

HOMÉLIE

L'évangile que vous venez d'entendre est si fécond en instructions que, sans préambule, nous entrons immédiatement dans son explication.

Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Cette maxime du Sauveur est devenue proverbiale et renferme une vérité qui est en parfaite harmonie avec la nature humaine. Quelque vaste que soit notre cœur par ses désirs, tout ardent qu'il soit par ses sentiments,

tout fécond qu'il soit par son dévouement, il est certain néanmoins qu'il ne peut avoir qu'un seul et même objet d'affection. Se donner à deux à la fois, c'est ne se donner à personne : *Qui non est mecum contra me est;* d'autant plus que celui que nous devons aimer et servir est un Dieu jaloux, et qu'il veut qu'on lui consacre tout entier un cœur qu'il a créé tout entier.

Quels sont ces deux maîtres que nul ne peut servir à la fois ? Ce sont ceux, dit saint Jean Chrysostome, qui nous commandent des choses toutes contraires, c'est-à-dire Dieu et le monde. Car le monde, comme vous le savez, a des lois entièrement opposées à celles de Jésus-Christ. Il veut que nous aspirions à la gloire ; et Jésus-Christ nous ordonne de la fuir. Il autorise le faste, la vanité, l'amour des plaisirs ; et Jésus-Christ prescrit la modestie, l'humilité, la mortification ; il exige que nous nous vengions des moindres affronts ; et Jésus-Christ nous oblige de pardonner les plus grandes injures. Or, cela étant, peut-on se flatter de les servir l'un et l'autre ? Si on vous forçait de vous charger tout à la fois du service de deux maîtres qui eussent des goûts entièrement opposés, et dont l'un vous défendît sans cesse ce que l'autre vous ordonnerait, croiriez-vous pouvoir les contenter tous les deux ? Pourraient-ils, de leur côté, vous contenter vous-mêmes ? Non, sans doute, et il arriverait nécessairement, comme dit Jésus-Christ, que vous haïriez l'un, et que vous aimeriez l'autre ; que vous vous attacheriez à l'un et que vous aban-

donneriez l'autre. Eh bien, mes frères, voilà ce que vous éprouveriez si vous vouliez concilier le service de Dieu avec celui du monde. Comme vous ne pourriez pas les contenter tous les deux, et qu'en voulant plaire à l'un vous déplairiez à l'autre, vous finiriez par préférer celui dont le service vous paraîtrait le plus honorable et le plus utile. Mais quel est celui des deux qui mérite la préférence ? Ah ! je rougis, mes frères, de vous poser cette question, et vous devez sentir vous-même que ce serait insulter à un Dieu qui, étant la bonté et la sainteté même, fait le bonheur et la gloire de ceux qui le servent, que d'oser seulement le mettre en parallèle avec un monde qui, étant aussi ingrat qu'il est corrompu, ne fait pour l'ordinaire que des coupables et des malheureux.

Parmi les chrétiens auxquels s'adresse la prédication évangélique, il en est un certain nombre qui s'efforcent, d'après la signification de leur nom, d'être ici-bas comme d'autres Jésus-Christ ; il en est d'autres qui se déclarent ouvertement les complices du démon. Mais le plus grand nombre ne veut se donner entièrement ni au vice ni à la vertu. Ils veulent faire deux parts de leur vie et de leur cœur. Pressés d'un côté par la voix de Dieu et sollicités d'autre part par la voix du monde, ils voudraient concilier ces deux maîtres entre lesquels tout rapprochement est impossible, et servir à la fois Dieu et le monde, quoique Jésus-Christ leur dise expressément : *Nemo potest duobus dominis servire.* Ils ne peuvent repousser

l'attrait de la piété, mais ils n'ont pas le courage de résister aux séductions de la vie mondaine. Ils cherchent la paix des deux côtés. La vie chrétienne a des rigueurs qu'ils n'ont pas la force d'embrasser, la vie mondaine a des remords dont ils voudraient éviter le poignant aiguillon. Ils ne s'appliquent donc à ne prendre de la dévotion que ce qu'elle a de commode et à suivre le monde avec la ferme résolution de s'arrêter à la limite du crime. Ils font donc un partage et pratiquent une religion à double face. Aujourd'hui ils sont à Dieu et demain à leurs plaisirs; ils viennent à certaines heures dans nos temples et ils s'en vont ensuite là où il est impossible que Dieu ne soit pas offensé. Le matin vous les voyez à l'église et le soir au théâtre. Le matin vous rencontrez ces personnes couvertes du voile de la dévotion, et le soir elles portent les parures de la volupté et de la mollesse. Un moment leurs lèvres sont parfumées de l'encens de la prière et des chants sacrés, et un instant après elles sont souillées par des propos obscènes ou des chansons lubriques. C'est ainsi qu'elles se font une étrange illusion en s'efforçant d'allier ensemble le service de Dieu et celui du démon.

Après nous avoir déclaré qu'on ne peut accorder le service de ces deux maîtres, Jésus-Christ ajoute : *Vous ne pouvez pas servir Dieu et la richesse.* Pourquoi Notre-Seigneur met-il en parallèle Dieu et l'argent? N'y a-t-il que l'amour de l'or, la cupidité qui soient opposés au service de Dieu? Et la volupté,

et l'ambition, et les jalousies, les haines, les vengeances ne sont-elles pas des passions aussi funestes à notre âme et aussi contraires à la loi de Dieu que la cupidité ? Oui, sans doute, mais Jésus-Christ nous signale en particulier l'amour des richesses, parce que de tous les attachements humains, celui-ci est peut-être le plus dangereux et aussi le plus commun. Cette passion de l'argent se mêle constamment à toutes les autres passions par le besoin qu'elles en ont pour se satisfaire. N'est-ce pas au moyen de l'or que le libertin paye ses plaisirs, que l'ambitieux ourdit ses intrigues et achète la faveur, que l'orgueilleux étale son luxe, que l'intempérant assouvit sa voracité ? La passion de l'argent exerce une terrible fascination sur ceux qui en sont les esclaves ; c'est pour cela que Jésus-Christ la flétrit. Qu'ils sont rares cependant ceux qui ne la subissent pas ! L'amour des richesses condamné ici n'est pas seulement cette cupidité sans frein qui ne recule devant aucune injustice pour augmenter un bien mal acquis; recourir à des fraudes habiles, s'emparer par la ruse ou par la force d'une fortune longtemps convoitée; c'est aussi cet attachement excessif aux biens de la terre qui fait qu'on ne pense qu'à eux, qu'on fait tout pour eux ; pour se les procurer on ne donne pas un instant à la prière, on profane le dimanche en se livrant à des voyages ou à des travaux coupables ; pour les conserver on refuse de faire l'aumône et d'autres bonnes œuvres, parce qu'on craint toujours de manquer du nécessaire. Avant tout,

dit-on, il faut vivre ; il faut avoir de quoi pourvoir à ses propres besoins et à ceux de ses enfants.

Que fait Notre-Seigneur pour prévenir ces sentiments de défiance et de crainte ? Ne vous inquiétez pas, nous dit-il, où vous trouverez de quoi manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? *Ne solliciti sitis.* Il ne veut pas dire que vous deviez abandonner le travail et vous livrer à un continuel repos. Le travail est la grande loi de la Providence, loi qui oblige tous les hommes. Le Fils de Dieu lui-même l'a accepté ; mais lorsque par un travail sérieux nous aurons cherché à gagner notre pain de chaque jour, soyons sans inquiétude, comptons sur l'aide de Dieu.

Le premier motif que nous suggère le bon Maître pour nous inspirer la confiance, c'est que l'âme est plus que la nourriture et le corps, plus que le vêtement. Or, Dieu nous ayant donné gratuitement et par pure bonté des biens plus précieux et plus considérables, pourrait-il nous refuser d'autres biens d'un ordre inférieur ? Et quand nous avons reçu de lui une âme intelligente avec toutes ses facultés, un corps merveilleusement constitué, avec ses membres, ses sens, ses organes, comment croire qu'il nous refusera la nourriture qui alimente les forces de ce corps et le vêtement qui doit protéger ses membres. La seule inquiétude qui nous est permise et que nous devons avoir, c'est de procurer à notre âme la

nourriture qui lui est propre et de la parer des ornements qui lui conviennent. Or, sa nourriture doit être de faire la volonté de Dieu et d'accomplir son œuvre : *Car l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* Accomplir la sainte loi du Seigneur et entretenir toujours candide et pure la robe nuptiale de l'innocence, voilà, chrétiens, quelle doit être pour vous la véritable sollicitude et la constante occupation.

Et Notre-Seigneur pour rendre cette vérité plus sensible par de gracieuses comparaisons ajoute : « *Considérez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers*, et votre Père céleste les nourrit. » N'êtes-vous pas aussi les enfants du Père céleste? Ne dépendez-vous pas de lui entièrement ? Ne méritez-vous pas comme eux les attentions particulières de la Providence? Si donc Dieu prend soin des êtres qu'il a créés pour nous, n'en prendra-t-il pas encore plus de nous ? S'il veille tant sur les serviteurs, ne veillera-t-il pas encore sur le maître ? Et nous inquiéter sur ce qui nous est nécessaire pour nous nourrir et nous vêtir, ne serait-ce pas insulter à la Providence? D'ailleurs, à quoi pourraient aboutir les inquiétudes auxquelles nous nous livrerions? Rendraient-elles notre sort plus heureux? Nous procureraient-elles les moyens de subsistance dont nous sommes privés? Elles seraient non seulement inutiles, mais elles aggraveraient notre position et la rendraient plus pénible.

Et pour nous mettre à l'abri de toute inquiétude

Notre-Seigneur ajoute : *Quel est celui d'entre vous qui peut avec tous ses soins ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée?* En effet, à quoi servent ces défiances? A quoi aboutissent ces réflexions et ces discours sur les saisons, les vents et la pluie? Absolument à rien. Il est bien plus avantageux pour nous de mettre en Dieu toute notre confiance, et de nous reposer sur lui comme le petit enfant se repose sur sa bonne et tendre mère. Pour vous y déterminer, mes frères, ayez souvent présent à votre souvenir le doux enseignement du Sauveur. Dans toutes vos peines, au sein de vos tribulations, tournez votre esprit et votre cœur vers le ciel, adressez-vous au Seigneur et dites-lui : « Mon Dieu je me repose sur votre Providence qui sera à tout jamais mon refuge, mon espérance et ma consolation. »

Avec de pareils sentiments il ne vous sera pas difficile de comprendre, mes frères, la vérité de ces dernières paroles de Jésus-Christ : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. Regnum Dei.* Voilà ce qui nous est ordonné de rechercher avec ardeur : *Regnum Dei.* Voilà ce qui doit être l'objet de notre sollicitude la plus active, de nos désirs les plus vifs et les plus empressés. Mais, hélas ! que cette recommandation du divin Maître est peu suivie ! Ce que l'on cherche avant tout, ce que l'on désire par-dessus tout, ce sont les biens terrestres, les plaisirs sensuels ; ce dont on s'occupe le moins, c'est du royaume de Dieu, c'est de son service et du salut de notre

âme. O enfants des hommes, jusqu'à quand poursuivrez-vous ainsi la vanité et le mensonge. Sortez, ah! sortez de ce funeste égarement! Occupez-vous de ce qui seul est digne de vous occuper, du royaume de Dieu et de sa justice ; du royaume de Dieu qui est notre terme; de la justice de Dieu, qui en est la route; du royaume, où nous serons couronnés; de la justice, par laquelle nous y parviendrons, et un jour il nous sera dit : « Entrez dans la joie éternelle de votre Dieu : *Intra in gaudium Domini tui. Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

SUR LE SERVICE DE DIEU

Nemo potest duobus dominis servire. (MATH., VI.)

C'est Jésus-Christ lui-même qui nous déclare en présence d'une multitude innombrable de personnes que l'homme ne peut pas partager son cœur entre le Créateur et la créature, entre Dieu et le démon. Quelles sont nombreuses dans le monde les personnes qui prétendent pouvoir allier le service du Seigneur avec celui de Satan ! Elles conviennent qu'il faut faire des œuvres de religion, mais elles croient pouvoir ensuite se livrer au péché; elles prétendent pouvoir chanter des cantiques et des chansons, communier et suivre leurs passions, aller à la messe et au bal, porter l'image de Jésus-Christ sur la poitrine, la statue de la sainte Vierge sur les épaules et le démon dans le cœur. Vouloir agir ainsi, ce n'est pas servir deux maîtres dont les maximes et les services sont incompatibles, ce n'est pas partager son

cœur ; c'est le donner tout entier au démon ; c'est se déclarer fidèle et dévoué serviteur de Satan. Le Seigneur est un Dieu jaloux qui veut tout notre cœur ou rien. Il nous déclare expressément que nous ne devons le servir que lui seul : *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies — qui non est mecum contra me est.* Ne vouloir donc servir ni Dieu ni le démon, c'est servir le démon.

Dans l'impuissance où nous sommes de contenter deux maîtres à la fois, quel parti devons-nous prendre ? Mais que dis-je ? Y a-t-il à délibérer ? Quel est le plus grand et le meilleur de ces maîtres ? N'est-ce pas le Seigneur ? C'est donc à lui qu'il faut donner la préférence. C'est à quoi je viens vous exhorter, mes frères, dans cette instruction où je veux vous montrer que c'est pour vous un devoir, une gloire et un bonheur de servir Dieu. Suivez-moi et vous allez vous en convaincre.

I

Et d'abord c'est pour nous un devoir de justice de servir Dieu. Dieu est notre Créateur, notre père, notre roi, notre maître. C'est de lui que nous tenons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Mais n'y a-t-il pas des rapports nécessaires de subordination, de respect et d'amour entre le Créateur et sa créature, entre le père et ses enfants, entre le roi et ses sujets, entre le maître et ses servi-

teurs? Quoi de plus juste que de lui payer à ces divers titres le tribut de nos hommages en le servant fidèlement?

Mais Dieu est encore notre bienfaiteur, c'est de lui que nous tenons tout ce que nous avons. Non seulement il nous a donné la vie, mais il nous la conserve. Les biens naturels et surnaturels nous viennent de sa libéralité. Or, un bienfait ne lie-t-il pas la personne obligée? Dans le monde on ne pardonne jamais l'ingratitude; mais voudrions-nous, mes frères, que l'ingratitude que nous regardons comme un grand crime dans le commerce ordinaire de la vie, n'en soit pas un quand il s'agit de Dieu? Quoi! parce que Dieu a plus de bonté à notre égard qu'il n'en a pour tous les autres êtres de la création, serons-nous moins obligés de lui être reconnaissants? Cependant toutes les créatures publient en leur langage la gloire de leur Créateur; toutes servent Dieu à leur manière. « Les cieux l'annoncent, dit le prophète, et la terre se joint aux cieux pour publier les merveilles du Créateur : *Cœli enarrant gloriam Dei.* » Mais de toutes les créatures en est-il une seule qui ait été aussi privilégiée que l'homme et qui puisse, en conséquence, et qui doive le servir d'une manière aussi parfaite que lui? Que faut-il donc penser de l'homme qui manque à ce devoir? Hélas! ce serait un monstre dans la nature qui s'écarterait de la foi pour laquelle il avait été créé. Ce serait un plus grand désordre que si le soleil refusait au monde sa lumière, si l'eau cessait de désaltérer, le feu de brû-

ler, la terre de nous porter et de nous nourrir. Il serait d'autant plus coupable de se soustraire à cette obligation, que Dieu, pour l'y engager, a soumis toutes les autres créatures au service de l'homme : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.* Et toutes les créatures remplissent exactement les desseins de Dieu. Pour l'homme le soleil répand ses rayons bienfaisants sur la terre. Pour l'homme, la terre se couvre d'une moisson abondante et de fruits délicieux : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.* Ah ! que l'homme s'acquitterait dignement de ce devoir à l'égard de Dieu, s'il était aussi exact à le servir que les créatures le sont à exécuter la volonté de Dieu. Mais qu'il s'en faut bien que cela soit ainsi ! L'homme seul semble n'avoir reçu le privilège de la connaissance et de la liberté que pour se révolter contre l'auteur de son être, cependant quel maître plus grand et plus puissant !

II

On se fait gloire dans le monde d'être au service de ceux que la grandeur environne, que la puissance soutient, que la gloire accompagne, que la fortune favorise. On estime à honneur d'approcher les hommes fameux par l'éclat de leur nom. Les serviteurs des rois étalent avec complaisance les livrées de leurs maîtres. Cependant que sont tous les grands de la terre, les rois, les potentats de l'univers en

comparaison de Dieu, le Roi des rois ; de Dieu, seul grand, seul puissant à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance. Lui-même nous déclare que le servir, c'est régner, c'est plus que commander à tout l'univers : *Servire Deo regnare est.* Quelle gloire donc d'être au service de la plus haute et de la suprême puissance ! Quel honneur de servir le Dieu de qui émane toute grandeur ! *Gloria magna est sequi Dominum.*

C'est en se consacrant au service de Dieu que les têtes couronnées elles-mêmes rehaussent l'éclat de leur diadème. David regardait comme son plus beau titre de gloire d'être le serviteur de Dieu : *Servus tuus sum ego... Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ.* Jésus-Christ nous déclare que les serviteurs de son Père seront assis sur des trônes pour juger les nations : *Vos qui secuti estis me... Sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel.* Et saint Jean ne proclame-t-il pas que le chrétien est roi et prêtre par Jésus-Christ ? *Et fecit nos regnum et sacerdotes Deo et Patri suo.* Oui, le chrétien est roi ! Il exerce une espèce de royauté plus glorieuse que celle des rois de la terre. La gloire de ceux-ci est tout extérieure ; elle emprunte son éclat de l'appareil qui entoure leur trône, des satellites qui veillent à leur garde, de la richesse de leur diadème. La gloire du chrétien *est tout intérieure*, elle vient du triomphe permanent qu'il remporte sur le monde dont il méprise les séductions, sur l'entraînement de ses propres passions qu'il sait dompter. Aspirez à cette

royauté spirituelle, à ces glorieux triomphes ; et si vos passions essayent de secouer le joug, dites-leur ce qu'un sage de l'antiquité disait à ses richesses quand il les jetait à la mer : « Il faut que je rompe avec vous, car si je ne vous perds, vous me perdrez. »

Un jour la fille d'un de nos rois, femme pourtant solidement vertueuse, disait dans un moment de vivacité à l'une de ses suivantes dont elle se croyait offensée : « Madame, souvenez-vous que je suis la fille de vos rois. — Et moi, je suis la fille de votre Dieu... » Tels sont les sentiments de tous les vrais chrétiens. Sont-ce les vôtres ? Vous êtes-vous toujours fait un honneur et une gloire du titre de serviteur de Dieu ? N'avez-vous pas quelquefois rougi de suivre les maximes de l'Évangile ? N'avez-vous jamais dissimulé votre foi ?

O vous, chrétiens, qui aspirez à la gloire et qui cherchez souvent celle qui vous fuit ! Servez le Seigneur, et vous serez véritablement grands, puisqu'il est le plus grand de tous les souverains. Vous trouverez aussi votre bonheur à le servir, parce qu'il est le meilleur de tous les maîtres.

III

Un maître qui nous laisse tout le profit de nos services et qui nous promet un bonheur infini pour récompenser notre fidélité et notre dévouement ne doit-

il par être regardé comme le meilleur des maîtres? Or, c'est ainsi que Dieu en agit à notre égard. Quel motif pressant de nous attacher à lui! N'ayant nul besoin de nos services, sa gloire néanmoins exige la soumission et les services de ses créatures, mais il payera cette soumission et ces services par les avantages les plus précieux et pour cette vie et pour l'autre.

Quels avantages nous procurera pour cette vie notre fidélité à servir Dieu? Demandez-le au prophète-roi. « Heureux, dit-il, sont ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans la voie de ses commandements : *Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulant in viis ejus.* » Une paix réelle et profonde est le partage de ceux qui observent la loi du Seigneur : *Pax multa diligentibus legem tuam.* Et cette paix est si abondante qu'elle ressemble à un torrent qui déborde : *Erit sicut flumen pax tua.* Qu'il est bon, continue le même prophète, le Dieu d'Israël à l'égard de ceux qui le servent dans toute la sincérité de leur cœur : *Quam bonus Israël Deus iis qui recto sunt corde!* Sa loi est à leur cœur ce que le miel est à leur bouche : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua super mel ori meo.*

Si je demande à ce grand roi où nous devons aller pour entendre les accents de l'allégresse, l'expression du contentement et de la paix, n'attendez pas qu'il me désigne cette somptueuse demeure où les plaisirs les plus variés occupent les incessants loisirs ; non, la demeure des justes, l'asile de la vertu,

voilà le vrai séjour des saints transports, de la douce sécurité : *Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum.*

C'est ce que confirme saint Paul lorsqu'il nous dit : « Seigneur, je suis écrasé sous le poids de la tribulation et de mille peines, néanmoins je suis comblé de joie et inondé de délices : *Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione.* »

C'est ce que nous assurent les martyrs s'écriant au milieu des supplices les plus cruels : « Non, jamais festin ne nous a paru plus délicieux que ce que nous endurons pour Jésus-Christ et pour la gloire de son nom. »

C'est ce que répètent saint François-Xavier et sainte Thérèse au sein des plus rudes épreuves : *Ah! grand Dieu, modérez vos consolations et vos grâces et arrêtez-en le torrent, sinon nous succombons sous le poids de tant de bonheur.*

Et gardez-vous de croire que le service de Dieu n'ait fait des heureux que dans les temps les plus reculés, qu'au beau temps de l'Église. Non, mes frères, chaque siècle a des témoins de cette vérité. Près de nous, madame la Vallière jouait à la cour de Louis XIV le rôle le plus flatteur aux passions. Elle jouissait de l'affection de ce prince, le plus grand et le plus heureux de nos rois de France. Elle en jouissait à un titre illégitime, il est vrai, mais enfin elle en jouissait. Touchée enfin de la grâce, elle sort de la voie du péché pour entrer dans celle de la pénitence. Elle quitte librement la cour la plus vo-

luptueuse pour le monastère le plus sévère. Elle y passe bon nombre d'années dans le contentement que donne toujours la paix de l'âme. Et quand madame de Maintenon, madame de Montespan et la reine lui demandent si elle est satisfaite. Que répond-elle? « Mesdames, je ne suis pas entièrement satisfaite, mais je suis contente et beaucoup plus heureuse que je ne l'ai jamais été. » Voilà ce que procure à l'âme, dès ce bas monde, la fidélité dans le service de Dieu ; mais le plus précieux de ses avantages, c'est qu'il nous obtient avec certitude la couronne du ciel. Écoutez le grand Apôtre souffrant pour la gloire de Dieu : *Scio cui credidi ;* pour prix de mes travaux Dieu me donnera la couronne de justice : *Reposita est mihi corona justitiæ.* Dieu, à son tour, ne nous affirme-t-il pas qu'il sera lui-même la récompense de ses fidèles serviteurs : *Ego ero merces tua magna nimis.* Oui, c'est moi qui veux être votre récompense ; moi qui suis le bien souverain, capable de contenter tous vos désirs ; c'est mon royaume que je vous destine pour prix de vos services : *Ego dispono vobis regnum.* Les rois de la terre ont-ils jamais porté à un si haut degré leur libéralité ?

Et que sont tous les royaumes du monde en comparaison du royaume de Dieu ? Mais qu'est-ce que Dieu nous demande pour nous donner cette récompense si abondante ? Rien qui soit au-dessus de nos forces. Rien qui ne nous soit même facile avec la grâce qu'il nous accorde pour l'accomplir. Ce qu'il exige, c'est l'observance exacte de ses commande-

ments, c'est l'accomplissement des devoirs de notre état, c'est l'assiduité aux saints exercices de la prière ; c'est la soumission aux ordres de la divine Providence ; c'est la résignation à la volonté de Dieu. Peut-on refuser de l'acheter à ce prix ? Cependant, qui sont ceux qui s'attachent sincèrement à son service ? Hélas ! le nombre en est bien petit. Parmi les chrétiens qui se déclarent ses partisans, plusieurs partagent leur cœur ; ils prétendent concilier l'amour de Dieu avec l'amour des richesses, des honneurs et des plaisirs ; ils croient pouvoir allier la lumière avec les ténèbres ; Jésus-Christ avec Bélial. Aussi les voit-on tantôt avancer, tantôt reculer. Le matin à Dieu, le soir au monde ou au démon. Qui ne comprend qu'une telle conduite est indigne de Dieu et de l'homme ! Ne serait-ce pas la vôtre ?

O mon Dieu ! C'est pour vous et pour vous seul que je suis tout ce que vous m'avez fait ; si vous m'avez doué d'une intelligence capable de connaître, c'est pour que je l'applique à méditer vos perfections adorables. Si vous m'avez donné un cœur capable d'aimer, c'est pour que je puisse vous payer le tribut d'amour et de reconnaissance que je vous dois. Faites, ô mon Dieu, que je sois fidèle à remplir ce double devoir, afin qu'après vous avoir appartenu volontairement sur la terre, je vous possède éternellement dans le ciel. *Amen.*

XVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

Jésus allait un jour dans une ville appelée Naïm, accompagné de ses disciples et d'une grande foule de peuple. Et comme il approchait de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, fils unique, dont la mère était veuve ; et il y avait avec elle une grande quantité de personnes de la ville. Le Seigneur ayant vu cette femme, fut touché de compassion pour elle et lui dit : « Ne pleurez point : *Noli flere ;* » et s'approchant, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et Jésus dit au jeune homme : « Levez-vous, je vous l'ordonne ; » et celui qui était mort s'assit et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Tout le monde demeura stupéfait, et ils glorifiaient Dieu, en disant : « Un grand Prophète s'est levé au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple. » (Luc, vii, 11-17.)

HOMÉLIE

Qui erat mortuus cœpit loqui et dedit illum Jesus matri suæ.
(Luc, vii.)

Combien elle est simple et naïve la narration que vous venez d'entendre. C'est le propre de l'Évangile de raconter les plus grandes choses de la manière la plus simple. Combien elle est surprenante l'histoire de cette résurrection ! Si nous étions moins accoutumés à ces sortes de récits, nous serions nous-mêmes saisis de frayeur, comme le furent les témoins de ce prodige : *Accepit autem omnes timor.* Combien elle est instructive et pleine d'importantes leçons l'opération des prodiges que Jésus-Christ a faits en notre faveur, car les miracles ont aussi leurs discours, nous dit saint Augustin ; heureux si savons entendre leur voix et suivre leurs instructions. Entrons donc dans le sens spirituel du miracle; suivons-en les détails édifiants.

En lisant l'Évangile, nous y trouvons que Jésus-Christ a ressuscité trois morts, et il n'en a ressuscité que trois : la fille du chef de la Synagogue, le fils de la veuve de Naïm et Lazare. Les morts ont toujours été la figure des pécheurs morts à la grâce et à la vie divine. De même la résurrection des morts a toujours été la figure de la conversion, qui est une véritable résurrection spirituelle. Qu'a donc voulu

nous marquer Notre-Seigneur Jésus-Christ par ces trois morts rendus à la vie ? Trois espèces de pécheurs et leurs conversions. — Entrons dans le détail.

La fille du chef de la Synagogue était dangereusement malade lorsque son père fit appeler Jésus-Christ pour la guérir, et la fille mourut tandis que Notre-Seigneur était en chemin. Il arriva, entra dans l'appartement où reposait le corps de la défunte, et, l'appelant par son nom, il la ressuscita. Cette morte était encore dans sa maison, et son cadavre n'avait pas encore paru en public. Elle est l'image des pécheurs qui après une vie chrétienne, vivent entièrement dans le péché, tout en menant à l'extérieur une vie que vous diriez chrétienne. Combien de nos jours qui pourront se reconnaître dans ce portrait ! L'innocence avait régné dans ce cœur ; arrive une occasion entraînante, une tentation forte, une négligence coupable, et le péché entre dans l'âme, lui donne la mort, et personne ne le sait, excepté le coupable. C'est un enfant qui n'avait jamais souillé la robe d'innocence dont le prêtre l'avait revêtu dans son baptême ; exempt de faute, il était par cela même agréable à tout le monde ; ses petits compagnons l'aimaient parce que ses amusements étaient toujours innocents ; ses parents le chérissaient parce qu'il était obéissant au moindre signal et d'un caractère complaisant ; son pasteur jetait sur lui des regards de prédilection parce qu'il reconnaissait dans cette jeune âme le germe de la

véritable piété. Dieu le protégeait parce que l'enfant lui payait le petit tribu de sa prière soir et matin, et lui offrait son cœur chaque jour ; et voilà que le démon jaloux a tenté l'enfant, et l'enfant lui a ouvert son cœur. Quel que soit le péché qu'il a commis, quelque secrète et fugitive qu'ait été la pensée du mal, il y a consenti, et le voilà mort aux yeux du Seigneur. Son extérieur n'a rien changé, il fait même encore sa prière ; mais un ver malfaisant a piqué l'arbre dans sa racine, et l'arbre est mort; mais un poison subtil et mortel s'est insinué dans son sang. C'est ainsi qu'un chrétien est mort aux yeux de Dieu par le péché, sans que les hommes ne sachent rien : *Mortua filia intus erat in domo.*

C'est une jeune personne qui s'était entièrement consacrée à Dieu à l'époque de sa première communion ; à l'entendre ce jour-là, elle voulait servir Dieu tous les jours et chaque jour de sa vie ; elle ne voulait plus vivre et mourir que pour Dieu. Toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses affections, tous ses soupirs devaient être pour Dieu ; elle défiait, comme saint Paul, la tribulation, la tentation, la vie, la mort, l'enfer; rien ne serait capable de la séparer de l'amour de Jésus-Christ. Alors cette personne était recueillie et chaste, elle était modeste et retirée, elle était obéissante et laborieuse ; et voilà qu'un péché, mais un péché qu'elle seule connaît, a détruit de si belle qualités : la vanité s'est introduite dans son cœur, et, au lieu qu'auparavant elle n'agissait que pour Dieu, maintenant elle n'agit que

pour la vanité ; cependant elle est encore modeste à l'extérieur, mais le soin qu'elle prend pour s'arranger, et l'affectation avec laquelle elle agit, dévoilent son but ; elle a la tête modestement baissée, mais ses regards errants dans l'église prouvent que le Dieu du recueillement n'est plus guère le Dieu de son cœur ; en un mot, son affection n'est plus pour Dieu ; elle vit pour le monde ; si elle paraît encore chrétienne, c'est que son péché est resté jusqu'à présent caché dans son cœur : *Mortua filia intus erat in domo.*

C'est un homme à la fleur de son âge, qui jusqu'à présent a été aussi paisible au sein de sa famille que fidèle à ses devoirs religieux ; une mauvaise lecture lui a donné un doute auquel il s'est arrêté bien volontairement, et ce doute lui a fait perdre la foi sans qu'il le soupçonne ; une mauvaise conversation lui a inspiré des préjugés contre la religion, l'imprudent s'y est arrêté, et, quoiqu'il n'ait rien dit lui-même, dès ce moment il n'aime plus la religion ; il va cependant encore à la messe, mais à son air d'insouciance, à sa tenue si peu respectueuse, on a droit de lui dire : « Mon ami, votre foi est morte et votre charité est nulle, et votre péché n'en est pas moins grand pour être caché au fond de votre cœur : *Mortua filia intus in domo.* »

Mes frères, que de chrétiens de nos jours figurés par cette morte encore renfermée dans l'intérieur de sa maison ! Que de pécheurs qui ont tout l'extérieur du christianisme, de la vertu même, et qui ne sont

au fond du cœur ni chrétiens, ni vertueux. N'eussent-ils qu'un seul péché mortel dans leur conscience, et ce péché fût-il le plus secret qu'on puisse imaginer, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont en disgrâce avec Dieu, que leur âme est aux yeux du Seigneur ce qu'un cadavre est aux yeux des hommes ; à tous ceux-là je puis dire ce que l'Ange de l'Apocalyse disait à l'évêque de Sarde : « Vous marchez, vous mangez, vous parlez, vous croyez être plein de vie, et vous êtes mort : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* » Vous avez la réputation d'être en vie, vous vous figurez d'être en grâce avec Dieu, vous qui sans faire du mal avez perdu l'habitude de faire du bien, qui ne vous occupez plus ni de Dieu, ni de votre âme, ni de la religion, ni de l'éternité, ou qui n'y pensez qu'en vous en moquant, vous êtes morts aux yeux de Dieu : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Vous croyez vivre de la grâce, et vous avez dans votre cœur des sentiments de colère, de rancune contre le prochain, quoique vous ne lui en témoigniez rien à l'extérieur ; votre âme est morte : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* On n'a rien à dire sur votre conduite, mais vous nourrissez au fond de vous-même une flamme impure : votre âme est morte, n'en doutez pas : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Vous avez la réputation d'honnête homme, d'homme probe, tout le monde vous préconise, et cependant par votre obstination à ne pas remplir vos devoirs de chrétien, vous êtes condamné au jugement de Dieu. O ciel! si je poursuivais cet

examen, combien d'âmes frappées d'un principe de mort; que de cadavres ambulants ! Tels sont les pécheurs représentés par la première morte que Jésus-Christ ressuscite et qui était encore renfermée dans sa maison: *Mortua filia intus erat in domo.*

Le second mort que Jésus-Christ a ressuscité est le fils de la veuve de Naïm. Il était mort depuis plusieurs heures; déjà son cadavre était hors de la maison, hors même de l'enceinte de la ville, mais il n'était pas encore enterré : image des pécheurs qui ne se contentent pas de consentir au péché au fond de leur âme ; ils le manifestent au dehors, ils en viennent aux actions. L'impie a conçu des idées contre Dieu, il les manifeste par des blasphèmes ; l'irréligieux a conçu de la haine contre la religion, il la manifeste par ses discours scandaleux et sa conduite antichrétienne; l'indifférent a conçu du mépris pour le culte divin, il le manifeste par sa nonchalance à remplir ses devoirs de chrétien ; l'injuste a conçu le projet de s'enrichir aux dépens des autres, il exécute son projet par sa mauvaise foi et ses injustices ouvertes ; le vindicatif a laissé pénétrer dans son âme le venin de la rancune, il en vient aux actes de vengeance; une jeune personne a consenti à une pensée de vanité, elle ne cherche maintenant que les moyens de se faire remarquer par ses vêtements et ses parures ; un jeune homme a laissé s'allumer dans son cœur une étincelle du feu infâme, il ne cherche plus qu'à activer et à propager l'incendie.

Je m'arrête, je ne puis pas et je ne veux pas aller plus loin dans ces détails, j'ajouterai seulement que lorsque, de la pensée on a passé à l'action, il n'arrive que trop souvent que de l'action on passe à l'habitude, et par là on se range dans la troisième classe des pécheurs représentés par le troisième mort que Jésus-Christ a ressuscité. Lazare, Lazare était mort et enseveli depuis quatre jours ; déjà la putréfaction s'était manifestée dans son cadavre et l'infection pouvait se répandre au loin.

Pécheurs d'habitude, voilà votre type. Chrétiens, qui croupissez dans le péché et qui aggravez tous les jours le poids de vos crimes, voilà l'état de votre conscience.

Vous êtes ensevelis dans vos désordres comme dans un tombeau. Comme Lazare vous répandez au loin l'infection de votre propre cœur par vos scandales et vos mauvais exemples. Ce que je dis est-ce une exagération ? N'est-ce pas plutôt une vérité malheureusement trop réelle ? Ne se trouve-t-il pas dans cet auditoire des pécheurs qui sont des preuves vivantes de ce que je vous prêche. Combien de pères de famille, formés au vice depuis de longues années, avalent l'iniquité comme l'eau, pour me servir de l'expression du Prophète, scandalisent leurs enfants et toute la paroisse par leur désobéissance ouverte et affectée aux lois sacrées du devoir pascal, de l'abstinence et autres ! Combien de jeunes gens qui sont non seulement impies, libertins, mais qui se font une gloire de leur irréligion et de leur liberti-

nage, peut-être parce qu'ils en ont connu et fréquenté de plus impies et de plus libertins ailleurs.

Combien de filles qui, non contentes de secouer le joug de la piété, de railler leurs compagnes plus fidèles à leurs devoirs de conscience, de s'être fait un dieu de la vanité, se livrent avec fureur au monde, à ses amusements criminels, à ses plaisirs coupables ! Pourquoi faut-il, un saint jour du dimanche, au milieu du sacrifice de la messe, venir distraire votre religieuse attention par de tels récits ? Toujours est-il que j'ai droit de m'écrier : « Oh ! que de Lazares parmi nous ! »

Mais, mes frères, pourquoi, pouvez-vous me demander, ai-je choisi aujourd'hui un tel sujet ? A quoi bon, à l'occasion de trois morts, venir dévoiler tous les crimes dont nous sommes coupables ? Mon but est le même que celui de l'Église en vous mettant sous les yeux ces évangiles ; c'est de vous engager à imiter dans la résurrection ceux que vous avez imités dans la mort ; c'est de vous exhorter à ressusciter spirituellement à la grâce par une véritable conversion, comme ces morts sont ressuscités complètement en revenant à la vie naturelle. Que ceux qui sont morts à la grâce reviennent à la vie de cette même grâce : *Qui mortui sunt reviviscant*, nous dit saint Augustin, que j'ai suivi dans toute cette instruction.

Revenez à Dieu, à la grâce, vous figurés par le premier mort ; vous avez péché en consentant à la mauvaise pensée ou au mauvais désir, convertissez-vous

en rejetant cette pensée, en résistant à ce désir; quelque innocents que vous paraissiez aux yeux des hommes, vous êtes réellement coupables. N'attendez pas d'avoir exécuté le mal que vous avez médité, il vous serait alors plus difficile de vous en corriger; et cependant si déjà il en est ainsi, ne désespérez pas : Notre-Seigneur peut ressusciter un mort qu'on porte déjà en terre, comme celui qui ne vient que de mourir. Revenez donc à la vie de la grâce ; repentez-vous et du mal intérieur que vous avez laissé pénétrer dans votre cœur et du mal extérieur que vous avez commis. Votre péché a été public, que votre pénitence le soit aussi.

Et vous qui êtes pressés sous le poids de mauvaises habitudes, comme Lazare l'était sous le poids de la pierre sépulcrale, vous aussi convertissez-vous. Je redoublerai de zèle pour crier avec plus de force : convertissez-vous; plus que tous les autres vous en avez besoin ; plus que tous les autres vous devez vous hâter. Si vous ne sentez pas la grandeur de votre malheur, il n'en est que plus grand; vous êtes donc semblables aux habitants de la cité des morts qui tombent en putréfaction et se laissent dévorer par les vers sans le sentir. Que votre situation est digne de compassion! Vous vivez depuis plusieurs heures dans le péché et vous n'y pensez pas! Cependant le démon est dans votre âme, et vous ne garderiez pas, durant une demi-heure, une vipère dans votre sein, sans faire vos efforts pour la rejeter? Vous vivez dans tel péché depuis plusieurs

jours, et vous n'y pensez pas; vous vivez dans le péché depuis plusieurs années, peut-être depuis un demi-siècle, et vous êtes insensibles et vous ne vous êtes pas encore rassasiés de vivre avec le démon. Vous voulez le démon ; eh bien ! gardez-le, vous ne voulez pas vous convertir, vous serez donc avec lui pendant votre vie, vous serez avec lui à la mort, vous serez avec lui pendant toute l'éternité. Les discours du démon vous plaisent, ils vous tromperont toute votre vie, ils vous séduiront à la mort, ils vous tourmenteront pendant toute l'éternité.

Ah ! mes frères, si je pouvais moi-même vous convertir, comme Jésus-Christ ressuscita les morts, depuis longtemps je vous aurais crié : « *Lazare, veni foras :* Lazare, sortez de votre tombeau. » Mais non ; il n'en est pas ainsi, et je ne puis vous sauver sans que vous le vouliez; Dieu lui-même qui vous a créés sans vous ne vous sauvera pas sans vous. *Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te.* Il le désire bien, mais il attend votre coopération; qu'attendez-vous de la lui donner ? Revenez donc au Seigneur avec promptitude, revenez-y avec confiance. Dieu peut vous convertir, il peut tout ; il veut vous convertir, il est mort pour cela. Vos péchés sont grands, je le sais ; la miséricorde divine est encore plus grande. Confiance ; mais point de présomption.

Je finis par une remarque sur les trois miracles de résurrection dont nous nous sommes entretenus. Jésus-Christ a ressuscité le fils de la veuve de Naïm ; c'est sa mère qui l'en a prié par ses larmes. Jésus-

Christ a ressuscité Lazare ; ce sont ses sœurs, Marthe et Marie, qui l'en ont prié. Vous tous qui m'écoutez, avez-vous dans votre famille quelque membre qui vive dans le péché, priez pour sa conversion, priez pour lui. Femmes chrétiennes, priez pour vos maris ; le Seigneur touché de vos prières et de vos larmes les éclairera et les convertira.

Mères chrétiennes, priez pour vos enfants : la prière des mères est bien souvent efficace. Enfants, priez pour vos parents; vos prières ne seront pas inutiles. Elles monteront jusqu'au cœur de Dieu, et vous leur obtiendrez les grâces efficaces dont ils ont besoin pour vaincre les ennemis du salut. Enfin, prions les uns pour les autres, et nous obtiendrons le secours nécessaire pour arriver à la béatitude éternelle. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

L'évangile de ce jour offre à nos réflexions un touchant spectacle. Il met sous nos yeux : 1° un mort; 2° des porteurs; 3° une mère désolée ; 4° une assistance émue prenant part aux afflictions de cette veuve inconsolable.

1° Et d'abord un mort. Quel est-il? Est-ce un vieillard qui s'est affaissé sous le poids des années, usé par le travail et miné par les soucis? Non, nous dit l'écrivain sacré. C'est un jeune homme à la fleur de son âge; c'est un fils unique, seul espoir de la veuve désolée, d'un rang distingué comme il le paraît par le nombreux cortège qui l'environne. Le voilà frappé par la mort, enlevé au monde, aux plaisirs, aux honneurs, aux biens, aux espérances du siècle. Le voilà accompagné au cimetière d'une multitude de parents, d'amis, tous dans le deuil, l'affliction et les larmes. Voilà le monde dans son vrai jour et tel qu'il est. En vain étale-t-il à nos yeux le luxe et les richesses; en vain nous vante-t-il la jeunesse, la force,

la santé. Ce ne sont là que de frêles appuis contre la mort, qui d'un souffle les abat et les précipite. N'est-ce pas ce que l'expérience de chaque jour nous confirme? Malgré cela, que faisons-nous pour nous préparer à la mort? Nous vivons comme si nous avions la certitude que la mort ne viendra nous frapper que dans cent ans. L'Évangile a beau nous dire : Jeunes et vieux, pauvres et riches, *vigilate, quia nescitis diem neque horam... estote parati...* nous n'en faisons ni plus, ni moins. A la vue du cercueil que l'Évangile nous met devant les yeux aujourd'hui, prenons la résolution de penser à la mort et de nous y préparer.

Ce jeune homme que la mort vient de frapper à la fleur de l'âge est l'image de tant de jeunes gens, de tant de jeunes personnes que le péché mortel dépouille de la grâce sanctifiante, et qu'il frappe d'une mort plus terrible que celle qui ôte la vie du corps. Sont-ils rares ces sortes de morts? Combien qui vivent dans le péché mortel! Combien qui ont entièrement oublié les résolutions de leur première communion! Combien qui foulent aux pieds les enseignements de la religion! Combien qui ont quitté la vertu pour suivre les passions! Autrefois ils adoraient Dieu, le priaient, fréquentaient les sacrements; aujourd'hui ils sont esclaves du péché, ils sont morts : *Ecce defunctus efferebatur.*

2° Les porteurs indifférents, chargés des dépouilles mortelles du jeune homme infortuné, voient couler les larmes d'une mère inconsolable. Pour eux ils sont

insensibles : *Qui portabant eum.* Que représentent ces porteurs? Les honteuses passions qui entraînent notre âme à sa perte. Ce sont les tristes compagnons de vos débauches. Ce sont tous ces pécheurs qui rivalisent de zèle pour pervertir les âmes, les ravir à Dieu et les conduire à l'abîme. Ce sont ces scandaleux qui enseignent le mal, l'autorisent et le perpétuent. N'y aurait-il point ici de père, de mère qui conduisent et portent l'âme de leurs enfants en enfer? Ne trouverions-nous point dans cette enceinte de frères ou de sœurs qui remplissent ce triste rôle? Mais quittons ces lugubres pensées pour nous occuper de la mère du pauvre défunt et de son admirable désolation.

3° Est-il rien de plus digne de compassion que de voir cette mère désolée suivre le convoi funèbre en poussant des sanglots déchirants! Elle était veuve depuis longtemps. Son fils était la seule consolation de sa triste vie, l'unique joie de son cœur, le dernier bien qui l'attachait à la terre. Et voilà que la mort, l'impitoyable mort l'a ravi à sa tendresse. Et maintenant elle accompagne jusqu'au sépulcre ce qui lui reste de son fils unique. Tant qu'il y aura des larmes dans ses yeux, elle veut les répandre sur le tombeau de son bien-aimé. Son malheur est si grand que tout le monde en est attendri. Le Sauveur qui entrait dans la ville ayant vu cette pauvre mère écrasée sous le poids de sa douleur, fut touché de compassion pour elle : *Misericordiâ motus super eam.* « Ne pleurez point, lui dit-il, *noli flere.* » Quelle

étrange parole dans la bouche de Jésus-Christ ! Il voit une mère vouée à la plus mortelle tristesse, et il lui dit de sécher ses larmes. Est-il plus légitime et de plus naturel pour une mère que de pleurer et de pleurer amèrement la plus cruelle et la plus sensible des pertes ?

Mais voilà que Celui qui a parlé à la mère désolée s'approche du cercueil, étend sur lui sa main toute-puissante, puis dit d'une voix forte : « *Adolescens, tibi dico surge :* Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi. » Soudain le défunt revient à la vie. Sa tête se soulève, il se redresse, il parle et on entend sa voix. Aussitôt le suprême consolateur rend le jeune homme plein de vie à sa mère. « O femme ! ô mère ! ne pleurez plus, séchez vos larmes et livrez-vous à la joie. L'enfant que les hommes n'ont pu conserver à votre tendresse et que vous pleurez, je vous le rends plein de vie. » Mes frères, il n'y a qu'un Dieu pour tenir un semblable langage et agir ainsi. Quel puissant consolateur !... pourquoi vous tous qui vivez dans la peine et qui n'avez que des pleurs à répandre n'avez-vous pas recours à lui ? Ne nous dit-il pas : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos?* Allez à lui, et il vous fera entendre au fond du cœur cette douce et consolante parole : « Ne pleurez plus : *Noli flere.* »

Mais, chrétiens, quelle est cette mère abîmée dans la douleur, qui suit, en répandant des larmes amères, le corps inanimé de son cher fils ? C'est cette nouvelle Monique qui pleure la mort spirituelle de

cet autre Augustin enseveli dans le suaire du péché mortel. Est-il une mort plus funeste et des pleurs plus légitimes ? O mères chrétiennes, quand votre enfant souffre dans son berceau, vous vous penchez sur sa couchette de douleur et vous l'arrosez de vos larmes abondantes. Quand la mort le ravit à votre tendresse, vous êtes inconsolables. Et quand ce même fils si cher à votre cœur vit loin de Dieu et de toute pratique religieuse, lorsqu'il est étendu dans le cercueil de ses vices et de ses viles passions, vous ne répandriez pas une larme ! Ah ! pleurez sur son triste sort et implorez sur lui l'assistance du Sauveur, et ce bon Maître, qui a consolé la veuve de Naïm, qui ne le connaissait pas et qui ne lui demandait rien, s'approchera de lui et le fera revivre.

Cette mère désolée qui attendrit par sa douleur tous les témoins de son affliction et touche le cœur de Jésus-Christ lui-même, c'est l'Église qui nous aime tous comme ses enfants. Que dis-je, comme ses enfants ! Elle aime chacun de nous comme s'il était l'enfant unique. Oui, la mère la plus tendre oublierait plutôt le fils qu'elle a enfanté, que l'Église, notre bonne mère, ne nous oubliât et ne cessât de nous donner les preuves les plus touchantes de sa tendresse : *Filius unicus matri suæ.* Ai-je besoin pour vous en convaincre de vous rappeler tout ce que cette mère commune a fait parmi nous depuis qu'elle nous a régénérés sur les fonts sacrés du baptême ? Ne nous a-t-elle pas nourris dès l'enfance du lait de sa doctrine ? A-t-elle cessé un seul jour de

nous instruire, de nous exhorter, de travailler à nous faire croître en vertu et en piété ? N'a-t-elle pas des sacrements pour nous donner la vie ou nous la conserver ? Pourquoi le baptême et la pénitence ? Pourquoi l'Eucharistie? Dans quelle circonstance de notre vie n'est-elle pas à nos côtés ? Lorsque nous arrivons à l'âge où les passions commencent à nous tyranniser, ne dépose-t-elle pas entre nos mains, par la confirmation, les armes puissantes qui nous font triompher de nos ennemis ? Si vous voulez par les augustes liens du mariage donner des soutiens à la religion et des citoyens à l'Etat, ne préside-t-elle pas elle-même à nos engagements, et ne nous obtient-elle pas par sa bénédiction maternelle, les grâces que ce nouvel état demande ? Et au moment critique où notre âme défaillante est sur le point de quitter sa demeure qui s'écroule, l'Église ne redouble-t-elle pas pour nous ses soins et ses alarmes ! Alors, tandis que tous nos parents s'éloignent de nous et nous abandonnent, cette mère incomparable ne reste-t-elle pas avec nous ? Ne continue-t-elle pas de prier pour nous et ne conjure-t-elle pas les anges de porter eux-mêmes notre âme jusque dans le sein du Dieu d'Abraham ? Ce n'est pas encore tout ; lorsqu'il ne reste plus de ce cher enfant qu'un cadavre hideux, sans mouvement et sans vie, cette tendre mère, comme la veuve de Naïm, accompagne à sa dernière demeure les restes chéris de ce fils qu'elle a perdu et continue d'offrir pour lui l'auguste sacrifice. Voilà ce que fait pour nous l'Église. Pourrions-

nous après cela ne pas aimer cette mère, lui obéir et la respecter ?

Enfin, Jésus-Christ touché des larmes et de la douleur de l'Eglise, la regarde, la soutient et la console : *Quam cùm vidisset Dominus, misericordiâ motus super eam, dixit illi : noli flere.* Et il consent à ressusciter son fils. Pour cela, il s'approche du pécheur. C'est la première condition du retour à Dieu et à la vertu. Il s'en approche par le remords, par les bonnes inspirations, par la prédication, par les bons exemples, par les saintes pensées, par les adversités, par la crainte de la mort et du jugement. Combien de fois ne s'est-il pas approché de vous de cette manière ! Il a fait plus, il a touché votre cœur glacé par le péché mortel : *Et tetigit locula.* Il vous a dit aussi : « *Adolescens, tibi dico : Surge*, pécheur, je te l'ordonne, lève-toi. » Notre malheureux jeune homme n'eut pas plus tôt entendu cette voix du fond de son cercueil qu'il se leva sur son séant : *Et resedit qui mortuus erat.* Pécheurs, morts à la grâce, imitez ce jeune homme ; comme lui, ouvrez l'oreille de votre cœur à l'appel de votre Dieu. Levez-vous aussi et sortez de votre état de mort, et revenez à la vie ; quittez vos vices, abandonnez vos désordres, cessez vos scandales, prenez chaque dimanche le chemin de l'église, approchez-vous des sacrements ; montrez, en un mot, que vous êtes revenu à la vie.

L'Evangile observe que le fils de la veuve de Naïm, après s'être levé, parla : *Et cœpit loqui.* Sans doute, ses premières paroles furent l'expression de

sa reconnaissance, la manifestation de sa résurrection et prière à ceux qui le conduisaient de le laisser aller. Tel doit être aussi le langage du pécheur que la miséricorde divine daigne retirer de l'état de mort où il était plongé. Pénétré de l'immense bienfait qu'il a mérité, il doit d'abord, du fond de son cœur, en rendre de vives actions de grâces à son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez ! Il doit écarter, repousser loin de lui tout ce qui, en l'engageant au péché, le conduisait à l'enfer : occasions, habitudes, affections, il doit tout quitter. Enfin, il est tenu de manifester la réalité de sa résurrection par l'éclat de ses vertus. Plus le scandale de sa vie criminelle éclata, plus doit briller l'édification de sa vie nouvelle.

Jésus couronne son œuvre en rendant le jeune homme à sa mère ; et vous pouvez juger, par les larmes qu'elle avait répandues sur ce fils si cher, de son attention à lui conserver la vie qu'il vient de recouvrer, en écartant la cause qui la lui avait fait perdre. Il confie de même à l'Eglise ceux qu'il arrache à la mort spirituelle ; et cette tendre mère les entoure de toutes sortes de sollicitudes. Elle les instruit par ses leçons, les soutient par ses exhortations, les fortifie par ses sacrements, afin de les empêcher de retomber dans la mort. Si jamais vous avez le malheur de perdre la vie de la grâce, ne désespérez pas, mais soyez généreux pour correspondre à la bonté de Dieu quand il vous rappellera à lui, et un jour il vous associera à l'Eglise triomphante dans le ciel. *Amen.*

XVIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

Jésus étant entré un jour du sabbat dans la maison d'un des principaux pharisiens pour prendre son repas, ils l'observèrent attentivement. Et voilà qu'un hydropique se présenta devant lui. Jésus s'adressant aux docteurs de la loi et aux pharisiens, dit : « Est-il permis de faire des guérisons le jour du sabbat ? » Mais ils ne répondirent rien. Pour lui, prenant cet homme par la main, il le guérit et le renvoya. Puis il leur dit : « Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt, le jour même du sabbat ? » Et ils ne purent rien répondre à cela. Mais remarquant comment les conviés choisissaient les premières places, il leur dit cette parabole : « Lorsque vous serez invité à des noces, ne vous asseyez point dans la première place, de peur que parmi les conviés il ne se trouve quelqu'un plus considérable que vous, et que celui qui

vous aura invité ne vienne vous dire : Mon ami, donnez votre place à celui-ci, et que vous n'ayez la honte d'aller vous mettre à la dernière place. Mais lorsque vous serez invité, allez occuper la dernière place, afin que celui qui vous a invité vous dise, lorsqu'il viendra : Mon ami, montez plus haut, ce qui vous fera honneur parmi ceux qui seront à table avec vous ; car quiconque s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé. (Luc, xix, 1-11.)

HOMÉLIE

L'Evangile de ce jour, mes frères, nous enseigne les deux vertus principales du christianisme : la charité et l'humilité. Jésus-Christ nous montre la première par sa conduite et nous fait aimer la seconde dans une gracieuse parabole. Etudions d'abord les caractères de la charité, nous verrons ensuite la nécessité de l'humilité.

I

Jésus ayant quitté Jérusalem, cette ville indigne de ses prédilections et prête à se rendre coupable de son sang, se retira en Galilée où il passa deux mois à instruire ses apôtres et ses disciples. Là, il fut invité, un jour de sabbat, à manger chez un pharisien des plus distingués de la secte. Le nombre

des convives était grand, et Jésus eut la complaisance de s'y rendre, dans l'intention de profiter de la conjoncture pour édifier, instruire, convaincre, et, s'il était possible, pour gagner à la vérité ceux avec qui il devait manger. Cette condescendance admirable de notre Sauveur à se rendre, non seulement à l'invitation de ses amis, mais à accepter également celle de ses ennemis secrets qui n'ont à son égard que des intentions malveillantes et hypocrites, confirme ce qu'il disait dans une autre circonstance : je ne suis pas venu seulement pour sauver les justes, mais aussi et surtout les pécheurs, *non veni vocare justos sed peccatores.* Il sait que les leçons qu'il leur donnera jointes à un miracle opéré sous leurs yeux par sa toute-puissance pourront les toucher, les éclairer et les gagner à Dieu. Quelle charité complaisante et industrieuse ! La nôtre a-t-elle quelque trait de ressemblance avec la sienne ? Dans nos rapports avec le monde, pratiquons-nous la charité même à l'égard de nos ennemis ? Leur parlons-nous ? Leur rendons-nous service ? Travaillons-nous au salut des pécheurs ? Les édifions-nous par nos paroles, par nos exemples ?

Quant aux Pharisiens, ils avaient des idées bien différentes de celles de Jésus. Ils ne s'étaient réunis à ce repas que pour l'observer et trouver l'occasion de le surprendre, afin de l'accuser et le condamner. Voilà l'effet de l'envie et de la jalousie. Ils ne pouvaient supporter les succès du Sauveur ; les conquêtes qu'il faisait chaque jour par ses miracles et

par sa parole excitaient dans leurs cœurs les sentiments d'une envie qui allait jusqu'à la haine; aussi blâmaient-ils tout ce qu'il faisait et disait. Pour nous, chrétiens, enfants de l'Evangile, observons Jésus-Christ pour admirer ses vertus, profiter de ses instructions et imiter son admirable charité.

II

La charité est prévenante et compatissante. Jésus était avec les convives avant qu'on se fût mis à table. Alors, dit l'Evangile, *il y avait devant lui un hydropique*. Plusieurs commentateurs de la sainte Ecriture pensent que cet hydropique fut placé malicieusement en présence du Sauveur, pour voir s'il le guérirait malgré le jour du sabbat. Dans ce cas on ne manquerait pas de lui en faire un crime. Et quant au malade lui-même, saint Cyrille pense qu'il n'osa demander sa guérison à Jésus, retenu qu'il était par la crainte des pharisiens, mais qu'il espérait, étant devant lui, le toucher de compassion et en recevoir la santé.

La charité de Jésus prévint sa demande. Toutefois, avant de le guérir, comme notre bon Sauveur savait que les pharisiens l'observaient pour le surprendre, il leur adressa une question qui les jeta dans le plus grand embarras. Est-il permis, leur dit-il, de guérir quelqu'un le jour du sabbat, c'est-à-dire, le jour consacré au Seigneur ? S'ils répondent :

cela n'est pas permis, le Sauveur s'abstenant, ils n'ont rien à lui reprocher ; s'ils disent au contraire : cela est permis, ils ne peuvent plus l'accuser d'être un prévaricateur et de fouler indignement aux pieds la loi de Moïse. Les voilà donc réduits au silence. Les voilà déconcertés.

Que ce silence montre d'ignorance, d'aveuglement et de faiblesse, ou plutôt qu'il renferme de perfidie, de malignité et de noirceur ! Le silence est bon ou mauvais suivant les principes dont il procède. Examinons devant Dieu quel est le motif de celui que nous gardons dans bien des rencontres ?

Le Sauveur alors interprétant leur silence dans un sens affirmatif prend la main du pauvre malade et le guérit. Il leur apprend par cet acte de bienfaisance qu'il est permis, le jour du Seigneur, de faire de bonnes œuvres, des œuvres de charité et que la pratique de ces œuvres est un moyen efficace pour sanctifier le jour du sabbat.

Voulant ensuite épargner à sa charité toute censure injuste et la dégager de tout sujet de scandale, il ajoute : « Quel est celui d'entre vous qui, le jour même du Sabbat, ne tirerait pas son âne ou son bœuf du fond d'un puits s'il y était tombé ? »

Voyez-vous, mes frères, la force invincible de cet argument ? Comment, Pharisiens injustes, vous vous croyez autorisés à interrompre le repos du sabbat pour sauver la vie à un animal sans raison, et vous oseriez me condamner de ce que je rends la santé à un malheureux hydropique ?

Mettez-vous donc cet homme au-dessous de la bête? Et les Pharisiens gardaient le silence; ils ne pouvaient répondre un seul mot. — Le triomphe de Jésus leur fait-il ouvrir les yeux et les gagne-t-il à la bonne cause? Nullement. Quand leurs yeux sont éblouis par l'éclat de ses œuvres merveilleuses, ils gardent le silence ou bien ils calomnient et noircissent ses intentions, disant qu'il agit par Belzébuth.

Hélas! mes frères, n'est-ce pas encore aujourd'hui la conduite que tiennent nos Pharisiens modernes? si une personne pieuse fait une bonne œuvre : « C'est, disent-ils, par ostentation, par hypocrisie. » Si le prêtre annonce la parole divine, ils l'écoutent, non pour s'instruire et profiter des enseignements divins, mais pour trouver l'occasion de critiquer le langage ou la doctrine du prédicateur. Les mêmes passions poussent toujours aux mêmes actes.

III

La charité est ferme et efficace. Le silence des Pharisiens et la malignité qu'il couvrait n'arrêta point la charité de Jésus : Il voit devant lui un malheureux; aussi pour le secourir il n'attend pas qu'on le prie et qu'on lui demande avec instances sa guérison. Il le prend par la main, le guérit immédiatement et le renvoie chez lui. La charité n'attend pas pour agir l'approbation de tout le monde ; elle a les

égards convenables ; mais elle sait, quand il faut, se mettre au-dessus du respect humain et mépriser des censures injustes.

Imitons la conduite de Notre-Seigneur. Quand il s'agira de remplir un devoir, de rendre un service, de faire du bien, ne reculons jamais devant les amères censures de quelques méchants ; mais allons en avant sans respect humain, n'attendant notre récompense que du Dieu qui voit la pureté de nos intentions. Faisons surtout du bien aux âmes esclaves du péché, car leur état est bien triste. Cet état est symbolisé par celui du malheureux hydropique.

De même que l'hydropisie enfle et altère le corps ; les passions enflent l'âme et la corrompent. Il est facile de voir ses effets dans les âmes qui vivent sous l'empire de l'orgueil, de l'ambition, de la cupidité ou de tout autre vice.

Voyez cet homme dominé par l'orgueil : depuis le jour où il est parvenu à gravir quelques degrés de l'échelle sociale, plein de lui-même et idolâtre de ses prétendus mérites, il vise sans cesse à monter plus haut, plus il s'élève et plus son ambition lui crie : *Affer*, *affer*. Encore cet emploi, encore cet honneur !... Il est insatiable.

La volupté est plus exigeante encore. Celui qui en est esclave veut à tout prix le plaisir ; il le demande à toutes les créatures ; il le recherche par toutes les voies possibles. Pour se le procurer, il lui immole tous les jours sa conscience ; il lui sacrifie souvent

son repos, son honneur et jusqu'à sa vie ; il l'envisage dans son aveuglement comme le bien suprême. Est-il jamais satisfait ? Demandez-le au prodigue ? Interrogez le grand Salomon ? L'un comme l'autre vous répondront que la volupté n'offre que des douceurs apparentes, des plaisirs fades qui ne font qu'altérer ceux qui approchent de leurs lèvres cette coupe empoisonnée.

Mais la cupidité n'offre pas des illusions moins funestes. Pour nous en convaincre, contemplez l'avare entassant trésors sur trésors. Le verrez-vous jamais satisfait ? Plus il possède de richesses et plus il en désire. Vous ne l'entendrez jamais dire : « C'est assez, je ne demande pas davantage. » Non, ce vrai hydropique a toujours soif. — Que doit-il donc faire ? Que doivent faire les voluptueux et les orgueilleux pour obtenir leur guérison ? Deux choses. Comme le malheureux de notre Évangile, ils doivent se tenir en la présence de Dieu, regarder Notre-Seigneur Jésus-Christ, et désirer d'être guéris.

Alors le Sauveur leur montrera le néant des grandeurs humaines, le vide des plaisirs de ce monde, la fragilité des biens terrestres et le prix de la vertu.

IV

Avant de finir, mes frères, écoutons l'instruction que Notre-Seigneur adresse aux Pharisiens.

Jésus voyant que les conviés choisissaient les pre-

mières places, leur dit cette parabole : « Quand vous serez conviés à des noces, ne prenez pas la première place, de peur qu'un plus grand que vous n'y soit invité, et que celui qui vous a convié ne vous dise : Cédez la place à celui-ci, et que vous n'ayez la honte d'être mis à la dernière. Mais quand vous aurez été convié prenez la dernière place, afin que celui qui vous a invité, vous dise : Mon ami, montez plus haut, et alors ce vous sera un sujet de gloire devant ceux qui seront à table avec vous. »

Rien n'échappait, mes frères, à l'œil clairvoyant et observateur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Au commencement de notre Évangile, l'écrivain sacré nous dit que les Pharisiens observaient notre aimable Sauveur : c'était pour le surprendre, pour l'accuser, pour le condamner. Ils ne purent y réussir; en lui tout était parfait. Et si un jour ils parviennent à obtenir sa mort et son supplice, ce ne sera qu'à force de mensonges et de calomnies. Une seule raison sérieuse, ils ne la trouveront pas contre lui. Mais le Sauveur aussi observait ses ennemis et il n'avait pas de peine à trouver en eux ce qui était bien capable de dicter contre eux une accusation légitime et sévère. Et le Sauveur ne les observait que pour les reprendre de leurs défauts, les instruire, les corriger, ou tout au moins pour nous instruire et nous corriger nous-mêmes ; car les Pharisiens endurcis ne devaient pas profiter des divines leçons du Sauveur. Il les voit donc se disputer les premières places, et il leur raconte une parabole bien

capable de leur faire sentir la démence de leur conduite.

Avant tout, ces malheureux Pharisiens voulaient des honneurs et de la gloire, et le Sauveur leur montre que, par leur empressement irréfléchi, ils s'exposent à ne rencontrer trop souvent que la honte et la confusion. Ils servaient donc bien mal les intérêts de cette gloire humaine dont ils étaient si jaloux. Mais nous, mes frères, laissons de côté le sens littéral de la parabole du Sauveur ; ce n'est pas dans l'ordre des choses terrestres que le Sauveur veut nous instruire; il n'a pas l'intention ne nous apprendre par quel secret nous pourrons nous ménager la considération de nos semblables et nous attirer leurs louanges. Nous sommes avant tout appelés aux noces éternelles de l'Agneau ; nous devons un jour nous asseoir, la couronne d'honneur au front, au banquet de la céleste cité. Et pour qui donc sont réservées les places au festin des noces dans l'éternelle patrie? A ceux-là, mes frères, qui auront pendant leur vie pratiqué une véritable et solide humilité, à ceux qui ne se seront pas préférés à leurs frères. Donc nous ne devons pas établir la comparaison entre nos semblables et nous, pour nous placer au premier rang et laisser au prochain la dernière place. Et de quel droit, mes frères, oserions-nous porter un semblable jugement? De quel droit oserions-nous dire : « Moi, je suis bon, et telle personne est mauvaise ; moi je suis saint, et telle personne est coupable ; moi je compterai un jour

au nombre des élus et telle personne sera parmi les réprouvés. En supposant, chrétiens, que vous ne soyez pas dans l'erreur par rapport au présent, dites-moi, pouvez-vous répondre de l'avenir? Ce pauvre pécheur que vous réprouvez, demain, peut-être, sera un saint; et vous, vous pourrez être un ange déchu, un démon. Un jour, quarante chrétiens marchaient au martyre; des soldats idolâtres les conduisaient. L'un des condamnés, vaincu par les douleurs du supplice, apostasie lâchement; l'un des idolâtres, qui avait vu dans les cieux des couronnes portées par les Anges et suspendues sur la tête des martyrs, demande à prendre la place du renégat. En un instant, le chrétien a perdu son éternelle couronne; en un instant, le païen a mérité le bonheur des cieux. N'ayons jamais le malheur de nous préférer aux autres; mais que celui qui est debout prenne bien garde de tomber. Et voici le moyen de prévenir la chute : *Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.* Voilà, chrétiens, le secret de notre gloire future : l'humilité.

L'orgueil nous perdrait, l'humilité nous sauvera. N'oublions pas l'histoire de l'Ange rebelle. Comment est-il tombé des cieux? Il a voulu s'élever jusqu'au trône de Dieu, *ascendam*, et à l'instant même la foudre divine l'a précipité au fond des abîmes. Voilà l'histoire de l'orgueil, voilà sa punition, voilà son avenir. La plus sainte des créatures, la Vierge sans tache, a été choisie pour de grandes choses qui se sont accomplies en elle ; elle a été la Mère du

Fils de Dieu fait homme, elle est aujourd'hui la Reine du ciel et de la terre. Qui lui a valu cet honneur? Son humilité! *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Mettons à profit, mes frères, les grandes leçons que notre divin Maître vient de nous donner; pratiquons comme lui cette charité qui unit les cœurs et fait de la terre le vestibule du ciel; donnons pour base à notre perfection la vertu d'humilité; sans elle l'édifice s'écroulerait infailliblement; avec elle il résistera aux tempêtes de la vie, et nous pourrons ainsi avoir l'assurance d'être un jour exaltés dans le ciel. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

PROJET D'HOMÉLIE

Nous savons, mes frères, que les Pharisiens étaient les ennemis déclarés du Sauveur. Jaloux de l'estime et de l'admiration générales qu'il s'était attirés par ses vertus, par sa doctrine et par ses miracles, ils ne le regardaient qu'avec un œil d'envie. Aussi observaient-ils chacune de ses paroles et chacun de ses actes afin de trouver dans sa conduite matière à une accusation qui pût le faire condamner. Telle est la marche ordinaire de l'envie qui est la plus aveugle et la plus injuste des passions. Malgré cela Jésus se rend sans difficulté au milieu d'eux. Il se livre tout entier à leur examen. Cette conduite des Pharisiens est celle d'un grand nombre de personnes dans le commerce ordinaire de la vie, dans les relations sociales. On y rencontre souvent des gens dont l'occupation est d'observer les autres pour les accuser et les condamner. N'imitons point leur conduite, pour cela ne les examinons point pour les

censurer, les dénigrer, mais pour les reprendre si nous le pouvons et si nous le devons, lorsqu'ils manquent à leur devoir. Pour arriver à ces dispositions voyons quelles sont les personnes que nous ne devons point observer, quelles sont celles que nous devons observer et dans quel esprit nous devons les observer.

I

Quelles sont les personnes qu'on ne doit point observer ? Les personnes qui nous sont supérieures. — Parce que nous n'en sommes pas chargés directement...

Parce que nous sommes plus exposés à les observer avec méchanceté que si elles nous étaient inférieures...

L'amour-propre nous rend si difficiles l'acceptation de la supériorité des autres...

Pourquoi les Pharisiens observaient-ils Jésus-Christ ? Était-ce pour profiter de ses exemples ?... Ils le faisaient avec des intentions hostiles. Parce qu'ils étaient blessés de la supériorité de Jésus-Christ, des reproches qu'il leur adressait en démasquant leurs vices et leur hypocrisie, ils auraient voulu le surprendre et le perdre...

Pourquoi observons-nous nos supérieurs avec méchanceté ? Pour les mêmes motifs.

Pour nous, chrétiens, animés de l'esprit de l'Évan-

gile, observons Jésus-Christ et ceux qui le représentent ici-bas pour admirer leurs vertus, profiter de leurs instructions et imiter leurs exemples.

Quant à ceux de nos supérieurs dont la conduite pourrait être peu édifiante, laissons à Dieu le soin de les juger et de les traiter selon leurs mérites...

II

Quelles sont les personnes que l'on doit observer? Ce sont celles dont nous sommes chargés. D'abord nous devons nous observer continuellement nous-mêmes. Examinons si nous remplissons nos devoirs et la manière dont nous les accomplissons. Nous devons étudier avec soin nos défauts pour les détruire; tourner notre attention sur nos impatiences dans les moindres contradictions; notre susceptibilité aux plus petits manquements d'égards; notre colère pour la plus légère offense; nos vengeances des injures les moins graves; notre zèle pour amasser les biens de la terre et notre indifférence pour acquérir ceux du ciel... Nous faisons beaucoup pour notre corps... Que faisons-nous pour notre âme?...

Un prêtre doit observer ses ouailles, examiner si elles suivent les sentiers de la justice et de la vertu, prendre garde qu'elles ne quittent point le divin bercail pour suivre des sentiers d'égarement. Il doit poursuivre les brebis errantes pour les ramener dans son troupeau.

Un père et une mère doivent veiller constamment sur leurs enfants. Ils doivent s'assurer s'ils remplissent tous leurs devoirs et les reprendre s'ils y manquent...

Un chef de famille doit surveiller ses domestiques, remplir à leur égard les devoirs d'un père et d'une mère...

Un chef civil ou militaire est tenu de prendre soin de ses subordonnés.

Avons-nous rempli notre devoir à cet endroit? Avons-nous constamment observé ceux dont nous étions chargés? Les avons-nous observés avec justice, c'est-à-dire, sans méchanceté... sans négligence?

III

Dans quel esprit doit-on observer les personnes dont on est chargé? Dans un esprit de charité. — Afin d'être utile à ces personnes... par de bons conseils... par des avertissements dont la sévérité apparente est tempérée par la douceur... Donc en observant, il faut se tenir en garde contre tout ce qui est contraire à la charité... Car après avoir observé sans charité, on corrigerait sans charité... Résultats fâcheux d'une semblable correction.

POUR LE MÊME DIMANCHE

AUTRE PROJET D'HOMÉLIE

Sanctification du dimanche.

Le zèle que les pharisiens mettaient à éviter les œuvres serviles le jour du sabbat est bien propre à condamner la conduite d'un grand nombre de chrétiens infidèles à sanctifier le saint jour du dimanche. Combien qui après avoir assisté à la sainte messe se livrent ensuite le reste de la journée à des travaux aussi stériles que scandaleux. Afin de leur rappeler leur devoir sur ce sujet, nous allons parler de l'obligation de sanctifier le dimanche.

I. *Obligation de sanctifier le dimanche.*

(Voir le *Missiomnaira de la campagne*, tome II, page 521).

1° C'est Dieu lui-même qui le commande : *Me-*

mento ut diem sabbati sanctifices. — Nous devons à Dieu non seulement un culte *intérieur*, mais encore un culte *extérieur* et *public*. — Le repos et la sanctification du dimanche sont nécessaires à l'homme pour le bien du corps qui succomberait à un travail sans relâche; pour le bien de l'âme, afin qu'il y ait un jour chaque semaine où nous puissions nous occuper de notre salut et de nos intérêts éternels.

II. *En quoi viole-t-on la sanctification du dimanche?*

Le dimanche est profané : 1° par les œuvres serviles que n'excuserait point une réelle nécessité; 2° par les plaisirs grossiers, les divertissements profanes, tels que les danses, les spectacles, les fréquentations; 3° par l'omission coupable, souvent scandaleuse du service divin, de l'assistance à la messe, aux vêpres, aux catéchismes.

III. *En quoi consiste la sanctification du dimanche?*

Elle consiste : 1° à assister à la messe, aux offices divins; 2° aux instructions religieuses ou à y suppléer par de bonnes lectures; à purifier son cœur de toute passion coupable..., à s'appliquer à des œuvres de miséricorde.

IV. *Quel est le crime du profanateur du dimanche?*

Il se rend coupable : 1° *envers Dieu* qu'il insulte publiquement et à la face du ciel... 2° *envers lui-même :* il épuise sa santé par un travail sans relâche, il attire sur lui et sa famille la malédiction divine, il s'expose à la damnation éternelle ; 3° *envers le prochain* par le scandale qu'il lui donne...

XVIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

Les Pharisiens, ayant appris que Jésus avait imposé silence aux Saducéens, se rassemblèrent entre eux; et l'un d'eux qui était docteur de la loi, lui fit, pour le tenter cette question : « Maître, quel est le grand commandement de la loi ? » Jésus lui répondit : « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement. Le second est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont contenus dans ces deux préceptes. » Les Pharisiens étant donc assemblés, Jésus les interrogea et leur dit : « Que vous semble-t-il du Christ, de qui est-il fils ? » Ils lui répondirent : « De David. » Comment donc, leur dit-il, David qui était inspiré, l'appelle-t-il son Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à

ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous suivre de marchepied ? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ? Personne ne put lui répondre ; et depuis ce jour, qui que ce fût n'osa lui faire une interrogation. (MATH., XXII, 34-46.)

HOMÉLIE

Le plus grand et le premier commandement.

Parmi les ennemis du Souveur les plus acharnés étaient les Pharisiens et les Saducéens. Or, un jour que Jésus-Christ avait réduit au silence les Saducéens, à propos de la résurrection des morts, les Pharisiens se concertèrent pour lui adresser quelques questions difficiles, embarrassantes et arriver à le confondre. Pour éviter la honte d'une défaite et s'assurer l'honneur d'une victoire, ils décidèrent qu'un seul porterait la parole. S'il triomphe, tous partageront la gloire du triomphe; s'il est vaincu, seul il portera la confusion de la défaite. Et puis la question à propos a été préparée avec une certaine adresse. Les docteurs n'étaient pas d'accord sur le plus grand commandement de la loi ; les uns disaient que c'était le précepte de l'observation du sabbat, d'autres donnaient la préférence à celui de la Circonsion, d'autres enfin à celui qui prescrit les sacrifices. Les ennemis du Sauveur crurent ne pouvoir lui poser une question plus embarrassante, et ils espéraient

le prendre dans leurs pièges, quelle que fût sa réponse. Dieu, se disaient-ils, n'a rien commandé que de grand. Si donc Jésus se prononce en faveur d'un précepte préférablement à un autre, nous sommes en droit de l'accuser par rapport au commandement qu'il aura méprisé.

Le docteur de la loi, aposté par les Pharisiens pour embarrasser le Sauveur et le confondre, s'approchant de Jésus lui fit cette question : « Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement. Le second est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont contenus dans ces deux préceptes. »

Le précepte de l'amour de Dieu est donc d'après le divin Maître *le premier des commandements*. C'est le plus ancien : il a commencé avec la création du premier homme ; il a été à la tête de tous les autres qui sont enfermés en lui comme l'arbre tout entier est renfermé dans le germe. Celui qui aime Dieu se plaît à faire sa volonté. L'amour divin est, pour la vie spirituelle, ce que la sève est pour la vie végétale, ce que le sang est pour la vie animale. On ne peut observer aucun commandement sans observer celui-là. Il est le *plus grand* des commandements. Il est grand par rapport à son objet, qui est Dieu ; grand par son étendue, qui englobe tous les hommes

de quel âge, de quelle condition qu'ils soient; grand par rapport aux autres commandements, qu'il renferme tous, qu'il surpasse tous, et qui se rapportent tous à lui ; grand enfin par rapport à la durée, qui est pour le temps et pour l'éternité. La foi cessera quand nous jouirons de la claire vue de Dieu, l'espérance cessera quand nous serons en possession du ciel; mais l'amour durera toujours. De même que l'or est le premier et le plus précieux de tous les métaux, de même que le soleil est le roi des astres, de même, l'amour de Dieu est le plus grand des préceptes, la charité est la première et la plus excellente des vertus.

Le précepte de l'amour de Dieu est formel, clair et précis : *Diliges Dominum Deum tuum.* Il n'y a pas de raison qui puisse nous dispenser de remplir ce devoir de charité. Pour les autres obligations on peut alléguer certaines excuses; on peut dire, par exemple : je ne puis jeûner, je ne puis travailler; mais, demande saint Jérôme, qui peut dire : je ne puis aimer. Dieu veut donc que vous l'aimiez, et en l'aimant, qui aimez-vous? Un père, un ami, un bienfaiteur. Oui, car Dieu est tout cela. Mais ce n'est pas à ces titres qu'il exige votre cœur : vous auriez peut-être le triste courage de le lui refuser ; il l'exige en maître : *Diliges Dominum Deum tuum.* Et qui osera dire à ce souverain seigneur de toutes choses qu'il a outrepassé ses droits en exigeant l'amour de sa créature? N'est-ce pas le Seigneur, *Dominum*, le maître du ciel et de la terre, votre Créateur, votre Rédemp-

teur, votre Rémunérateur? — N'est-il pas Dieu, *Deum*, l'Être infini, celui qui, seul, peut combler vos désirs, étancher la soif insatiable de bonheur qui vous dévore ? — N'est-il pas votre Dieu, *Deum tuum*, un Dieu qui s'est donné à vous, qui s'est sacrifié pour vous, la fin dernière vers laquelle vous devez nécessairement tendre, et pour laquelle seule vous avez été créés?

Et comment devez-vous l'aimer ? Il faut l'aimer de tout votre cœur : *Ex toto corde tuo*, dit l'évangile de ce jour; il faut l'aimer de toute votre âme : *Ex totâ animâ tuâ;* de tout votre esprit : *Ex totâ mente tuâ.*

1° Et d'abord de tout votre cœur : *Ex toto corde tuo.* C'est pour cela qu'il nous l'a donné. Néanmoins, cet amour ne consiste pas dans une effusion de tendresse, dans une sensibilité de cœur, dans une émotion de ferveur; mais dans un amour de préférence et de choix, un amour qui domine tous les autres amours et qui donne par conséquent à Dieu la première place dans votre cœur, et une préférence absolue sur tous les objets créés ; c'est un amour qui nous faisant envisager Dieu comme le plus parfait, le plus aimable des êtres, nous attache à lui par des liens si étroits que nul autre n'est capable de nous en séparer. Tel a été l'amour de tous les saints, qui lui sont restés fidèles au prix de tous les sacrifices : sacrifice de la fortune, de la réputation, des parents et de la vie même. — Voulez-vous un modèle ? Écoutez saint Paul, et puissiez-vous comprendre ce que c'est qu'aimer Dieu ! Ce grand docteur passe en

revue les différents objets qui, dans le cœur humain, sont les plus puissants obstacles à l'amour divin, et il leur jette ce généreux défi : Qui pourra jamais me séparer de la charité que je dois à mon Dieu ? *Sera-ce la faveur du monde et l'amour des plaisirs? L'horreur de la mort et l'attache à la vie? La crainte du déshonneur ou le désir de la gloire? Non, rien de tout cela ne pourra jamais me séparer de la charité que je dois à mon Dieu.* — Ici, interrogez votre cœur et qu'il vous réponde. S'il vous fallait mourir plutôt que de renoncer à votre foi, préféreriez-vous le martyre à l'apostasie? Si pour rester purs et vertueux, il fallait demeurer pauvres ou le devenir; préféreriez-vous porter les haillons de la misère, plutôt que d'acheter les jouissances de la vanité au prix de notre innocence? S'il fallait, pour conserver les bonnes grâces d'un ami, d'un parent, d'un protecteur, renoncer aux saintes pratiques de la religion, n'auriez-vous pas la faiblesse de le faire? Résisteriez-vous aux menaces, aux reproches, aux séductions, afin de rester fidèles à vos devoirs? — Si, pour plaire à Dieu, il fallait renoncer à des lectures dangereuses, mais attrayantes; à des liaisons suspectes, mais chères, le feriez-vous? — Enfin, si, pour être chrétien, il vous fallait passer pour un esprit faible et un génie étroit, consentiriez-vous à subir les sarcasmes et le mépris du monde, plutôt que de désavouer votre titre de chrétien. Que votre cœur réponde; sa réponse vous donnera la mesure de votre amour pour Dieu.

Il y a plus ; pour l'aimer *de tout votre cœur*, vous devez l'aimer entièrement et sans partage. Sans doute, l'amour de Dieu n'est pas exclusif; il ne vous défend pas d'aimer ceux auxquels vous attachent les liens de la parenté, de l'amitié, de la reconnaissance; mais ce qu'il ne peut vous permettre, c'est d'aimer ce qui affaiblirait ou ruinerait en vous ce divin amour : le péché et tout ce qui nous conduit au péché, c'est-à-dire les plaisirs criminels, les fréquentations dangereuses, l'alliance de l'amour de la créature avec celui du Créateur. Dieu repousse les cœurs doubles et partagés. D'après cette règle, que de chrétiens se font ici illusion. L'un dira : J'aime bien Dieu, je le prie régulièrement chaque jour, je ne fais tort à personne, et il croit après cela avoir accompli toute justice, et cependant, le dimanche, il n'assiste pas au saint Sacrifice et il vaque aux œuvres serviles. Il n'aime pas Dieu. — Cet autre sanctifie bien le saint jour, fait des aumônes, mais il a des habitudes criminelles, il fréquente les bals publics, les cabarets et autres mauvais lieux; néanmoins il se flatte aussi d'aimer Dieu ; illusion. — Un troisième se présente qui est bien pur, bien chaste, mais il blasphème quelquefois encore; lui aussi affirme qu'il aime Dieu : illusion encore. — Enfin, ce dernier n'est ni un violateur du dimanche, ni un blasphémateur, ni moins encore un débauché ; mais c'est un calomniateur et un médisant. Si vous lui demandez s'il aime Dieu : Oui, répondra-t-il sans hésiter... Erreur, erreur encore dans la bouche de

celui-là; parce que celui qui viole un commandement, les viole tous. On ne peut pas être en même temps ami et ennemi de Dieu.

2° Mais cet amour sans partage et supérieur à tous les autres ne doit pas être simplement spéculatif, c'est-à-dire dans le cœur, mais il doit se manifester par des actes. *Ex totâ animâ tuâ... non diligamus verbo, sed opere et veritate.* C'est à cette marque que Jésus-Christ reconnaît ceux qui l'aiment : « Celui qui m'aime gardera mes commandements : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me... Si diligitis me, mandata mea servate.* » Son apôtre favori, à qui il avait si bien appris à connaître la charité, nous le répète de sa part : *La charité de Dieu consiste à marcher dans la voie de ses préceptes.*

Or, le commandement que Dieu vous fait est que vous remplissiez les obligations de votre état, que vous les remplissiez sans orgueil, sans négligence, selon Dieu et votre conscience. Le faites-vous ?... La volonté de Dieu est que vous obéissiez à ceux qu'il a placés au-dessus de vous; que vous commandiez sans hauteur ni dureté à ceux qui vous servent ; que vous soyez charitable envers tout le monde. Si l'on vous loue, il veut que vous vous humiliiez; si l'on vous insulte, il veut que vous pardonniez. Si vous êtes riche, il vous commande de faire l'aumône ; si vous êtes pauvre, il exige de vous la résignation. Dans vos repas il vous ordonne la sobriété; dans vos conversations la prudence et la retenue; dans vos plaisirs l'innocence et la modération. Telle est la

volonté divine. Tels sont ses commandements. Celui qui aime Dieu les gardera; mais si vous dites l'aimer, quoique vous ne les gardiez pas, l'apôtre saint Jean vous déclare que vous mentez et que la vérité n'est point en vous : *Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et veritas in eo non est*... Mais ce n'est pas assez; il faut encore aimer Dieu.

3° *In totâ mente tuâ*, de tout votre esprit. Qu'est-ce qu'aimer Dieu de tout son esprit ? C'est avant tout lui faire le sacrifice de notre intelligence, de notre raison, en les soumettant à la foi ; c'est donc croire sans hésiter tous les dogmes que Dieu nous a révélés, quelque incroyables qu'ils nous paraissent, persuadés que si notre faible raison ne peut pas y atteindre, c'est qu'ils sont trop élevés au-dessus d'elle et non qu'ils lui soient contraires. Avez-vous cette foi soumise, cette foi humble qui ne s'inquiète que d'une chose, à savoir, que Dieu a parlé ? Quand l'Eglise vous propose un dogme qui jusque-là n'avait pas été défini, tels que l'Immaculée Conception et l'infaillibilité du pape, avez-vous accepté sans hésiter ces vérités ? N'avez-vous pas marchandé votre adhésion ? Aimer Dieu de tout son esprit, c'est encore penser à lui, parler de lui, s'entretenir avec lui, le visiter et prendre en main ses intérêts. C'est ce que fait un enfant bien né à l'égard de son père, un ami fidèle à l'égard de ses amis. Or, Dieu n'est-il pas notre père et le meilleur des pères, notre ami et le plus fidèle des amis ? Pensez-vous souvent à lui ?

Un enfant pense souvent à son père, un ami n'oublie jamais ses amis. Combien qui ne pensent jamais à Dieu ! Parlez-vous souvent de Dieu ? Quel est le sujet le plus ordinaire de vos conversations ? Vous parlez de la terre, de vos plaisirs, de l'objet de votre passion, parce que votre cœur y est attaché et que la bouche parle de l'abondance du cœur ; mais vous ne parlez pas de Dieu, vous n'aimez pas à en entendre parler, vous trouvez le temps trop long quand on vous annonce la parole de Dieu. Aimez-vous sa société ? Vous êtes devant lui dans la prière, vous êtes avec lui dans la communion, vous êtes près de lui dans les visites au saint sacrement. Pouvez-vous dire avec David : « Oh ! Dieu de mon cœur, un seul jour passé près de vos autels, vaut mieux que dix mille sous la tente des pécheurs ? » Quels sont vos sentiments ? Aimez-vous Jésus-Christ, vous à qui les visites au saint sacrement sont inconnues, la communion insipide ? Aimez-vous Dieu, vous qui n'aimez que la terre et ses vains amusements ? Prenez-vous sa défense et soutenez-vous sa cause, pleurez-vous les insultes qui lui sont faites lorsque vous entendez blasphémer la religion, calomnier ses ministres, tourner en dérision les serviteurs de Dieu ? Quelle a été votre conduite dans ces circonstances ? N'avez-vous pas gardé un lâche silence ? Ne vous êtes-vous pas parfois associé aux blasphémateurs ? Oh ! que vous êtes loin de l'amour de Dieu ! Avez-vous davantage celui du prochain ?

II

Le second commandement, dit Jésus-Christ, est semblable au premier : *Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes.* Après avoir parlé des caractères de l'amour de Dieu, je vais vous parler brièvement de l'amour du prochain. C'est Jésus-Christ lui-même qui va continuer de vous instruire. D'après lui, l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont semblables. Et en quoi ? En ce qu'ils viennent de la même source, produisent les mêmes effets et conduisent à la même fin. Ils viennent de la même source, qui est la volonté de Dieu : c'est lui qui nous dit : *Diliges proximum tuum ;* ils produisent les mêmes effets, qui sont la sanctification de l'homme ; ils conduisent à la même fin, qui est la possession de Dieu.

Le mot prochain comprend tous les hommes sans distinction : les étrangers comme les parents, les amis comme les ennemis. Jésus-Christ ne faisant point de distinction, nous ne devons point en faire. La charité est sans bornes ; si elle hait le vice, elle ne hait pas le vicieux : *Ego autem dixi vobis : Diligite inimicos vestros.* Mais, comment devons-nous aimer le prochain ? C'est ici la difficulté. Toutefois, Jésus-Christ la tranche en deux mots : *Sicut teipsum*, comme vous-même.

Voilà la règle simple, infaillible de la vraie charité

envers le prochain. Chacun est à soi-même la règle de cet amour. Or, il n'est personne qui ne s'aime sincèrement, qui se veuille le mal le plus léger, qui ne se procure tout le bien possible. Aimons-nous ainsi notre prochain ? Traitons-le comme nous nous traitons nous-mêmes. Nous désirons pour nous le bonheur ; nous devons pareillement le souhaiter à nos frères. Nous travaillons de tout notre pouvoir à l'acquérir ; nous devons nous occuper avec le même zèle à le leur procurer. La pratique de la charité fraternelle est renfermée dans deux maximes qu'a consacrées l'Esprit-Saint : « Ce que tu ne veux pas qui te soit fait, prends garde de le faire à autrui : *Quod ab alio oderis fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri facias.* » « Tout ce que tu veux que les hommes fassent pour toi, fais-le pour eux : *Omnia ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis.* » Parce que vous vous aimez vous-mêmes, vous vous désirez tout le bien qui vous est nécessaire pour vous mettre à couvert des maux de la vie ; vous devez être animés des mêmes sentiments envers votre prochain. Parce que vous vous aimez d'un amour sincère, vous voulez qu'on supporte vos défauts, qu'on ait de l'indulgence pour vous ; supportez de même les défauts d'autrui, ayez pour les autres la même indulgence que vous voudriez qu'on eût pour vous, et vous accomplirez la loi de Jésus-Christ : « *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.* » Est-ce là ce que nous faisons ? Combien qui n'ont la charité que sur les lèvres et nullement dans le cœur.

Ne serions-nous pas de ce nombre? Interrogeons nos œuvres.

Toute la loi et les prophètes se réduisent à ces deux commandements, parce que celui qui a véritablement la charité, fait tout ce que prescrit la loi et tout ce que recommandent les prophètes. Il obéit constamment à Dieu, et évite tout ce qui peut lui déplaire.

Comme vous le voyez, mes frères, les deux premiers commandements qui renferment toute la loi et les prophètes se résument en ce seul mot : charité ! Charité pour Dieu, charité pour le prochain. Aimer Dieu, notre père, aimer les hommes, nos frères, c'est toute la loi. Combien elle est douce cette loi ! C'est bien la loi de grâce, la loi nouvelle, la loi du Dieu d'amour ! Efforçons-nous de l'observer, afin qu'après avoir aimé Dieu et les hommes ici-bas, nous puissions les aimer là-haut. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

PROJET DE DOMINICALE

Obligation d'aimer Dieu.

Nous devons aimer Dieu : 1° parce qu'il le veut; 2° parce qu'il le mérite.

I. Il le veut. — Le précepte est formel, clair et précis : *Diliges Dominum Deum tuum.* — Méditons bien ces paroles : *Diliges.* Ce n'est pas un simple conseil que Dieu nous donne, ce n'est pas une invitation qu'il nous fait, c'est un ordre qu'il nous intime : *Diliges.* Ce précepte est si essentiel que Jésus-Christ ne craint pas de l'appeler le plus grand commandement de toute la loi... Il est pour tous les lieux, pour tous les temps, pour l'éternité. La foi cessera quand nous jouirons de la claire vision de Dieu, l'espérance cessera quand nous serons en possession du ciel; mais l'amour durera toujours. Ce devoir est pour tous, — pas de raisons qui puissent en dispenser. Pour les autres obligations on peut al-

léguer certaines excuses; mais celui-ci n'en admet point. Qui peut dire : je ne puis aimer? Dieu veut donc que nous l'aimions, — et, en l'aimant, qui aimerons-nous? Un père, un ami, un bienfaiteur? Oui, car Dieu est tout cela. Pour nous déterminer à lui donner notre cœur il nous dit : « Je suis plein de miséricorde pour ceux qui m'aiment : *Et faciens misericordiam in millia his qui diligunt me.* » Hélas! nous avons tant besoin de miséricorde! Eh bien! celui qui doit être un jour notre juge, promet la miséricorde à ceux qui l'auront aimé. — Aimez-le donc : l'amour efface les iniquités. Témoin Madeleine : beaucoup de péchés lui ont été pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.

Il y a plus encore : « *J'aime ceux qui m'aiment*, affirme Dieu : *Ego diligentes me diligo.* » En l'aimant, il sera notre ami. Quel honneur et quel bonheur pour nous! Quel bonheur! Nous avons pour ami, pour protecteur, non un grand du monde, non un roi de la terre, mais le Dieu qui est la grandeur même, le Roi par qui règnent les rois! — Quel bonheur! Dans nos peines, dans les épreuves de la vie, à la mort surtout, nous aurons un ami qui nous entendra, qui nous consolera, qui nous sera toujours fidèle.

II. Il mérite notre amour. — Les droits de Dieu à notre amour sont : ses perfections et son amour pour nous.

1° Ses perfections. Dieu réunit en lui tout ce qui peut charmer, séduire, ravir notre cœur : la force, la puissance, la bonté, la beauté, la majesté, la sa-

gesse, la sainteté, en un mot, tout ce qu'il y a de merveilles, de richesses, de grâces éparses çà et là dans la nature. Comment notre cœur, qu'attire un faible reflet de ce qui paraît avoir quelques charmes ici-bas, pourrait-il ne pas aimer tant de perfections?

2° Ses bienfaits sont le second titre que Dieu possède à notre amour. Il y a peu d'années, nous n'étions pas encore, et Dieu, sans avoir besoin de nous, par sa pure bonté, nous a tirés du néant. Avec un corps merveilleux il nous a donné une âme intelligente et immortelle. C'est lui qui nous conserve la vie et nous donne tout ce que nous avons, malgré nos outrages... Les bienfaits de Dieu dans l'ordre de la grâce l'emportent de beaucoup sur ceux de la nature : Rédemption : voyez le calvaire; sanctification : baptême, pénitence, eucharistie, ordre, etc.

3° Le troisième titre que Dieu possède à notre amour, c'est l'amour qu'il a pour nous. Écoutez son disciple bien-aimé : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.* Quand a-t-il commencé de nous aimer? Dès l'éternité : nous n'étions pas encore, et déjà il pensait à nous et aux moyens de nous prouver son amour. Dans le temps, Dieu le Père nous donne son Fils unique... Dieu le Fils se fait homme. Est-ce assez ? Non, il mourra pour nous. Mourir, c'est trop peu encore, il mourra dans les supplices, couronné d'épines, accablé sous le poids de la croix, le corps sillonné de blessures, les pieds et les mains percés... Tant de bienfaits ne suffisent pas à son cœur : voyez l'autel... voyez nos taber-

nacles... Et l'Esprit-Saint, que ne fait-il pas pour nous ! C'est lui qui est le principe de la grâce ; grâces intérieures : bonnes pensées, bons mouvements, remords; extérieures : prédications, sacrements, bons exemples, etc... Voilà comment Dieu nous aime. Mérite-t-il que vous l'aimiez ?... Mon Dieu ! je veux vous dédommager de mon indifférence par la ferveur de mon amour et racheter ma tiédeur et mon indolence par ma générosité à votre service.

Qualités de notre amour pour Dieu.

L'amour de Dieu pour être vrai doit être : surnaturel, souverain, agissant, persévérant et sincère.

1° Surnaturel de deux manières : dans son principe et dans ses motifs. D'abord dans son principe. L'amour de Dieu ne vient point des sens, comme les affections humaines ; celles-ci arrivent au cœur par les objets sensibles : ainsi, l'ami près de son ami, l'enfant près de sa mère éprouvent nécessairement un sentiment affectueux ; mais Dieu échappe aux sens, il arrive à l'âme par une autre voie. C'est le Saint-Esprit qui le répand dans l'âme : *Charitas Dei diffusa est per Spiritum Sanctum in cordibus nostris*... L'amour sensible qu'éprouvent bien souvent les âmes ferventes est une consolation, parfois une récompense, mais il n'est point essentiel à l'amour de Dieu. Secondement, l'amour de Dieu doit être surnaturel dans ses motifs... Ne nous donnons point à

la piété pour nous attirer la considération des hommes, pour mériter leur estime, pour gagner leurs bonnes grâces, ce serait aimer les hommes et non le Seigneur. Le vrai motif qui doit nous engager à nous donner à Dieu, c'est Dieu lui-même. Aimons-le parce qu'il est la bonté et l'amabilité même ; aimons-le parce qu'il nous comble de ses grâces et de ses bienfaits ; aimons-le parce qu'il nous aime ; aimons-le enfin, parce que, de son amour, dépend notre bonheur ici-bas et notre bonheur dans l'éternité.

2° L'amour de Dieu doit être souverain, et non pas exclusif. Le Seigneur ne nous défend pas d'aimer nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs ; mais il veut que son amour domine tous les autres amours... que nous lui restions fidèles au prix de tous les sacrifices : sacrifice de la fortune, de la réputation, de la vie même. Exemple de saint Paul : *Quis nos separabit a charitate Christi?... Qui amat patrem aut matrem plus quàm me, non est me dignus.*

3° L'amour de Dieu doit être actif, c'est-à-dire se manifester par nos actes, par notre conduite. Si nous aimons Dieu, nous pensons à lui, nous parlons de lui... nous nous réjouissons de la gloire qu'on lui procure... nous nous affligeons des offenses qu'on commet... nous observons ses commandements : *Si diligitis, me, mandata mea servate... Hæc est charitas Dei, ut mandata ejus custodiamus... Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.*

4° Notre amour de Dieu doit être persévérant, et

non point intermittent : *Manete in dilectione meâ...* Notre cœur ne doit point être le matin à Dieu et le soir au démon... Dieu nous aime toujours, nous devons donc toujours correspondre à son amour.

5° Notre amour pour Dieu doit être réel, véritable, et non pas simplement apparent et trompeur : *Filioli, non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere et veritate...* Hélas ! que cet amour est rare !

AMOUR DU PROCHAIN

Voir le XIIe dimanche après la Pentecôte.

XVIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

En ce temps-là, Jésus montant dans une barque repassa le lac et vint dans la ville. Et voilà qu'ils lui présentèrent un paralytique gisant sur un lit ; et Jésus voyant leur foi dit au paralytique : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » Sur quoi quelques-uns d'entre les Scribes dirent en eux-mêmes : « Celui-ci blasphème. » Jésus ayant vu leurs pensées, leur dit : « Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ? Quel est le plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis, ou bien levez-vous et marchez. Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a puissance pour remettre les péchés sur la terre : Levez-vous, dit-il au paralytique, et prenez votre lit et retournez en votre maison. » Et il se leva et s'en alla dans sa maison. La multitude voyant cela, fut saisie de crainte et rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes.

HOMÉLIE

L'Évangile de ce jour présente à nos regards un malheureux paralytique étendu immobile sur son lit; quelques hommes donnant l'exemple d'une grande charité; Jésus-Christ le véritable médecin exerçant sa mission de miséricorde et opérant des merveilles fort touchantes; enfin quelques accusateurs jaloux traitant Jésus-Christ de blasphémateur. Étudions tour à tour ces divers personnages; ils nous fourniront matière à de sérieuses réflexions.

I

Un paralytique : *Jacebat in lecto paralyticus.* Qu'est-ce qu'un paralytique? C'est un homme qui a tous ses membres et qui ne peut en faire aucun usage; un homme semblable aux idoles des Gentils : Il a des mains et ne touche rien; il a des pieds et ne marche pas; il a un corps et ne peut s'en servir; c'est un homme, en un mot, qui est mort au milieu de la vie même. Or, telle est l'image d'un pécheur d'habitude : tout est mort dans lui : son entendement, sa volonté, son esprit, son cœur, sa mémoire. Son entendement est obscurci, sa volonté est enchaînée, son esprit ne s'occupe plus d'aucune bonne pensée, son cœur est vide de tout bon sentiment, de

tout bon désir, sa mémoire ne lui rappelle plus les bienfaits de Dieu, ne l'anime plus par le souvenir des promesses de son baptême et de sa première communion, ne l'intimide plus par celui des menaces d'un Dieu outragé. Il n'y a plus rien en lui qui le pousse vers Dieu. Tout ce qu'il possède au contraire, ne fait que l'en éloigner; ses qualités physiques le poussent vers les créatures, ses richesses ne servent qu'à satisfaire de viles passions, sa santé qu'à outrager son Créateur. Toute sa vie n'est plus qu'une mort continuelle, aux yeux de Dieu.

Il est vrai que son état n'exclut pas absolument toute espèce de vertu ; il en produit quelquefois de naturelles et de morales. Mais, outre que ces vertus sont mêlées presque toujours de mille motifs secrets d'orgueil, d'hypocrisie, de vanité, d'intérêt propre qui les dénaturent, qui les flétrissent, par là même qu'elles sont faites en état de péché mortel, elles peuvent bien paraître méritoires aux yeux des hommes, mais le sont-elles aux yeux de Dieu? nullement. C'est le grand Apôtre des nations qui nous l'affirme : quand je posséderais la science de tous les saints, dit-il, quand je parlerais le langage de tous les anges; quand je verserais dans le sein du pauvre les plus abondantes aumônes, quand je porterais le sacrifice jusqu'au dénûment en faveur de mes frères malheureux; quand je livrerais mon corps à l'activité des flammes; quand je braverais les tourments de la mort, tout cela, sans la charité, n'est d'aucun mérite devant Dieu, et ne me donne aucun

droit à la gloire : *Nihil sum, nihil mihi prodest.* Si quand nous sommes en état de grâce, un seul verre d'eau froide peut nous mériter le ciel, tant que nous demeurons dans le péché, les plus grandes aumônes, les plus grandes mortifications, les plus grands sacrifices sont impuissants à le faire. Ils peuvent bien engager Dieu à nous accorder la grâce de conversion, mais ils ne l'y obligent pas.

Au dénûment de tout mérite, joignez l'impuissance où se trouve le pécheur de sortir par ses propres forces de ce malheureux état. Le paralytique de notre évangile ne pouvait de lui-même remuer, il avait besoin du secours d'autrui pour le faire. L'homme peut bien par son propre choix s'éloigner de Dieu, il ne peut revenir à lui sans la grâce. Telle est la paralysie si funeste dans laquelle le pécheur d'habitude languit ; et c'est ce qui faisait dire à Dieu dans l'Apocalypse à un pécheur de ce caractère : « Vous paraissez vivant et vous croyez l'être : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es ;* vous avez la vie du corps, mais vous n'avez plus celle de l'âme ; vous n'êtes pas encore mort aux yeux des hommes, mais vous l'êtes déjà aux yeux de Dieu ; vous profitez encore de la lumière de la terre, mais vous avez perdu celle du ciel. *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* » Et à combien de personnes ne pourrions-nous pas encore aujourd'hui adresser le même reproche ? Elles passent dans le monde pour honnêtes, pour charitables, pour exemplaires même ; mais un maudit péché d'habitude qu'elles nourrissent dans leur cœur

souille toutes leurs vertus et leur en fait perdre tout le mérite.

Que cet état est funeste ! Pourquoi donc y restez-vous, mes frères ? Il y a peut-être plusieurs mois, un an, plusieurs années que vous y êtes. Pourquoi ne vous hâtez-vous pas d'en sortir ? Direz-vous : Je voudrais me convertir, mais je ne le puis pas. Ah ! chrétiens, ranimez votre foi, recourez à la grâce, appelez des âmes charitables à votre secours. C'est ce qu'a fait notre paralytique.

II

L'infortuné malade était si impotent qu'il ne pouvait se remuer. Il lui était donc impossible d'aller par lui-même implorer la puissance du divin Maître, l'asile et la ressource de tous les malheureux. Il trouva à Capharnaüm quelques âmes compatissantes et charitables qui furent pour lui, ainsi que s'exprime la sainte Écriture : le pied du boiteux, l'œil de l'aveugle, le soutien des faibles. Quatre de ses concitoyens ayant appris que Jésus venait d'arriver dans la ville se transportèrent chez lui. Et comme le malheureux paralytique leur exprime le désir d'être porté auprès du grand médecin, ils le mettent sur un lit, et après l'avoir chargé sur leurs épaules, se dirigent avec ardeur vers la demeure que le Sauveur honorait de sa divine présence. Mais comment arriver jusqu'à lui ? La foule est immense ; ils se

voient arrêtés à la porte de la maison par une populace que leurs efforts ne sauraient percer. Les obstacles qu'ils rencontrent vont-ils refroidir leur zèle et les décourager? Au contraire, ils ne font que l'enflammer. Leur charité ingénieuse leur inspire la pensée de porter le malade, par un escalier extérieur, sur le toit où ils pratiquent une ouverture par laquelle ils descendent le paralytique jusqu'aux pieds de Jésus. Quelle charité admirable! Elle fut si parfaite que le bon Maître en fut frappé. Après en avoir fait l'éloge, il la récompensa par un miracle éclatant.

Qu'il serait à souhaiter, mes frères, que les malheureux trouvassent toujours parmi nous les mêmes secours que ce paralytique trouva parmi ces Juifs charitables! Mais, hélas! où sont les chrétiens qui se dévouent en faveur des malades corporels et surtout spirituels? Où sont ces heureux médiateurs qui s'interposent entre Dieu et le pécheur pour obtenir la guérison des pauvres paralytiques spirituels? On en trouve, mais ils sont bien rares!

III

Jésus voyant la foi de ces Juifs charitables, dit au paralytique : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » Quelle bonté de la part de ce Dieu Sauveur! Le malade ne lui a pas encore adressé sa prière; et il le prévient lui-même, en lui adressant

la parole. Voyez de quel doux nom il l'appelle : *Fili,* mon enfant. Comme il relève son courage ! comme il ranime sa confiance ! Il appelle son fils, un misérable abandonné et méprisé, un homme perclus de tous ses membres. Il l'exhorte à avoir confiance : *Confide.* Comme s'il eût voulu lui dire : Les hommes ne peuvent rien pour vous, ils vous ont abandonné, ils regardent votre mal comme un mal sans remèdes. Mais vous voici en présence d'un médecin qui a tout pouvoir sur les âmes et sur les corps. Ayez donc confiance... Et comme les péchés de l'âme sont la source des maladies des corps, laissez-moi d'abord guérir votre âme et faire disparaître ses hideuses infirmités. Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis : *Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.* Mais voici qu'apparaissent les implacables ennemis du Sauveur.

IV

Aussitôt quelques docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème. Mais pourquoi donc l'accusent-ils de blasphémer ? C'est que, reconnaissant eux-mêmes qu'il n'y avait que Dieu qui pût remettre les péchés, en disant au paralytique : « *Vos* péchés vous sont remis, » il avait voulu donner à entendre qu'il était Dieu. Il l'était en effet, il l'avait assez prouvé en opérant une multitude innombrable de miracles par un seul acte de sa volonté ; et il n'y

avait que des hommes aveuglés par l'envie, comme l'étaient les Scribes et les Pharisiens, qui pussent méconnaître sa divinité. Mais pour leur en donner une nouvelle preuve, et pour leur montrer que comme Dieu, non seulement il avait le pouvoir de remettre les péchés, mais qu'il pouvait encore découvrir ce qui se passe au fond de leurs âmes, connaissant les secrètes pensées de ces hommes jaloux, il leur dit : *Pourquoi formez-vous dans vos cœurs de mauvaises pensées? Lequel est plus aisé de dire : vos péchés vous sont remis, ou levez-vous et marchez?*

Ce langage veut dire : S'il est vrai qu'il n'y a qu'un Dieu qui ait le droit de remettre les péchés, il n'y a aussi qu'un Dieu qui puisse par une seule parole guérir les maladies les plus opiniâtres. Eh bien, pour vous prouver que j'ai le pouvoir de remettre les péchés, je vais vous montrer que j'ai celui de guérir les malades, et que par conséquent je suis véritablement Dieu.

Après avoir ainsi parlé, *Jésus dit au paralytique : « Levez-vous, emportez votre lit, et retournez dans votre maison. » Cet homme se leva, et s'en alla dans sa maison.* Il ne pouvait pas donner de meilleures preuves de sa guérison qu'en faisant tout ce que le divin Maître lui avait commandé. C'est ainsi que doit agir le paralytique spirituel, c'est-à-dire le pécheur pour prouver la réalité de sa conversion.

Quand donc Jésus-Christ nous appelle par sa grâce ou par l'organe d'un pasteur et nous dit de sortir du péché, nous devons nous lever; mais ce n'est pas

assez, il faut marcher, c'est-à-dire nous éloigner du vice et des occasions du péché et avancer dans le chemin de la vertu ; il faut que, de même que le paralytique emporta son lit, il fasse disparaître toutes les marques de sa faiblesse, tous les objets qui l'avaient séduit, tous les scandales qu'il avait donnés ; il faut enfin, qu'à l'exemple du paralytique guéri, il se retire dans sa maison, il y demeure dans la retraite, dans le recueillement, dans la prière et changer entièrement de conduite.

Et le peuple voyant ce miracle, fut saisi de crainte, et rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes. Rien de plus naturel, après un semblable miracle, de voir ce peuple glorifier Dieu ; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est de ne pas l'entendre confesser hautement la divinité du Sauveur. Il le regarde encore comme un homme, extraordinaire il est vrai, mais enfin ils ne le reconnaît pas comme un Dieu. Pour nous, plus instruits que ce peuple ignorant et grossier, nous savons que ce divin Maître est Dieu et homme tout ensemble. Reconnaissons-le donc pour notre Dieu, et bénissons-le d'avoir donné à ses ministres le pouvoir de remettre les péchés. Allons souvent purifier notre conscience au tribunal sacré de la pénitence, alors nous marcherons pleins de courage et de confiance dans le chemin qui conduit sûrement au repos et au bonheur éternel. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

SUR LA RECHUTE

Confide, fili, remittuntur peccata tua
(MATH., IX.)

Mes Frères,

Il n'est pas de mal plus pernicieux à l'homme que le péché. Si donc ce fut pour le paralytique dont nous parle l'Évangile de ce jour une grâce d'avoir recouvré la santé corporelle, c'en fut une bien plus grande d'avoir reçu le pardon de ses péchés. Mais qu'aurait servi au paralytique de recouvrer pour un moment le mouvement de ses membres, si quelques instants ou quelques jours après il était retombé dans son premier état ? Cette rechute n'aurait fait qu'aggraver son mal. C'est aussi ce qui arrive à celui qui, après avoir reçu l'assurance que ses péchés lui sont remis, retombe dans ses iniquités premières. Ce second état est pire que le premier. C'est ce que dans une circonstance analogue le Sauveur faisait

pressentir à un autre paralytique qu'il venait de guérir : « Voilà, disait-il, que vous avez été guéri ; prenez garde de pécher de nouveau de peur que quelque chose de pire ne vous arrive : *Ecce sanus factus es ; jam noli peccare, ne deteriùs tibi aliquid contingat.* Saint Paul, à son tour, nous déclare que celui qui a goûté une fois le don de Dieu et retombe ensuite ne peut se renouveler par la pénitence. Sans doute, mes frères, l'apôtre ne parle là que d'une impossibilité morale, d'une grande difficulté; mais, c'est encore assez pour nous engager à nous tenir en garde contre la rechute, car si le retour à la grâce, après le retour au péché, n'est pas absolument impossible, il est certainement très difficile, et cela pour quatre raisons : 1° Parce que la rechute éloigne Dieu de nous; 2° parce qu'elle fortifie notre inclination au mal; 3° parce qu'elle affaiblit en nous la puissance de la grâce; 4° enfin parce qu'elle est essentiellement opposée à la grâce qui nous réconcilie avec Dieu.

I

1° Que la rechute éloigne Dieu de nous, c'est ce qu'il serait fort inutile de prouver. Qui ne sait, en effet, que la grâce et le péché, la lumière et les ténèbres, Jésus-Christ et Bélial, Dieu et le démon, sont des ennemis irréconciliables; que, par conséquent, dès que l'un prend possession d'un cœur il faut que

l'autre se retire, et se retire d'autant plus loin que la puissance de son ennemi est plus grande. Ainsi, quand après votre conversion, vous retombez dans votre péché, vous ouvrez les portes de votre cœur au démon; et celui-ci y entrant, Jésus-Christ est obligé de s'éloigner, et il s'éloigne d'autant plus qu'il voit la puissance de son ennemi mieux établie. Et qui peut contester que cette domination ne soit solide, lorsque c'est librement, volontairement que vous avez appelé ce maître à prendre possession de votre âme?

Or, si Jésus-Christ s'éloigne et se retire bien loin de vous, comment pourrez-vous vous convertir à lui, puisque ce n'est que par lui que cette conversion peut s'opérer? Quelqu'un peut-il aller à Jésus, s'il n'est attiré à lui par la grâce du Père? *Nemo venit ad me nisi Pater traxerit eum ad me.*

Voici une figure de cette triste vérité. Samson était l'élu de Dieu; il opérait les plus grands prodiges en faveur d'Israël. Mais un jour une passion criminelle amollit cette âme de fer. Samson perdit aux pieds d'une femme son énergie morale et ses forces physiques. Tombé entre les mains de ses ennemis, il s'étonnait de ne pouvoir plus se débarrasser de ces entraves qu'il avait brisées comme un fil en d'autres circonstances. Au bout de quelques jours cependant ses forces lui revinrent, et il parvint à reconquérir sa liberté. Heureux si alors il eût profité de son expérience et se fût mis en garde contre la rechute en éloignant sans pitié celle qui avait été

la cause de son malheur. Mais, hélas ! il n'en eut pas la force et de nouveau il retomba aux mains des Philistins. Et cette fois ses forces ne revinrent plus. Il en fut étonné. Insensé ! il ne savait pas que Dieu s'était retiré de lui : *Nesciens quod recessisset aboe Dominus.*

II

Voilà le sort réservé au pécheur qui se familiarise avec la rechute : Dieu s'éloigne de lui. Comment dès lors s'arracher aux étreintes du mal, surtout lorsqu'il est certain que la rechute en affaiblissant nos forces pour la vertu les augmente en proportion pour le vice? Qui ne sait, en effet, que la rechute finit par engendrer l'habitude ? Et l'habitude n'est-ce pas une seconde nature ? La rechute plusieurs fois renouvelée dans une même maladie ne finit-elle pas par constituer un état permanent de souffrance ? Or, dire qu'il n'est pas plus difficile de recouvrer la santé quand la souffrance est devenue en quelque sorte l'état habituel qu'après un premier échec, n'est-ce pas une insanité ?

III

Cette comparaison entre la santé corporelle et la santé spirituelle nous conduit à la troisième impos-

sibilité morale que nous avons indiquée tout à l'heure.

Quand une maladie est passée à l'état chronique, les remèdes les plus puissants, les plus efficaces deviennent en quelque sorte inutiles, ils ne produisent plus sur le patient que des soulagements éphémères et illusoires. Contre de telles maladies la science et les plus énergiques ressources sont impuissantes. Ainsi il en advient des maladies spirituelles. Quand une fois, à force de rechutes, elles constituent la condition de vie d'un pauvre pécheur, elles résistent aux remèdes les plus merveilleux de la grâce, et rendent celle-ci en quelque sorte impuissante et stérile. Quel remède, en effet, présenterez-vous à ce malheureux lépreux qui cent fois s'est lavé dans la piscine de la pénitence, et cent fois s'est replongé dans ses premières abominations? Que direz-vous à ce pécheur habitué au mal? Par où le toucherez-vous? Est-il une remontrance qu'on ne lui ait point faite? Est-il une exhortation qui lui ait manqué? Est-il un exemple qu'on ne lui ait proposé? Est-il un danger qu'on ne lui ait fait entrevoir? Est-il une vérité consolante ou terrible qui ne lui ait été rappelée? La mort avec ses incertitudes de temps et de circonstances, le jugement avec ses rigueurs, l'enfer avec ses tourments, le ciel avec son bonheur, n'ont-ils pas, en des tableaux tour à tour effrayants ou agréables, occupé mille fois son esprit? Et cependant il est demeuré froid, insensible devant tout cela. Que lui proposerez-vous donc de plus fort

et de plus énergique? Lui montrerez-vous un remède dans les sacrements? Mais depuis longtemps il en a épuisé toute la puissance. Ne les a-t-il pas changés pour lui en de véritables poisons? Il faut donc désespérer de la guérison de ce grand malade et dire de lui ce que le Seigneur disait du peuple juif : « Ta blessure, ô Israël, est inguérissable, ta plaie est incurable, et pour toi tous les remèdes sont inutiles : *Insanabilis est fractura tua, pessima plaga tua, curationum utilitas non est tibi.* »

Un remède comme celui qui changea Saul sur la route de Damas pourrait seul le guérir; mais ce remède, qui est en droit de l'espérer? Et surtout quand il est manifeste que la rechute est en opposition directe avec la grâce de conversion !

IV

La rechute, en effet, porte avec elle deux caractères qui repoussent singulièrement la grâce de conversion qui est une grâce de choix, une grâce de privilège. Ce sont l'ingratitude et le mépris.

Il y a dans la rechute de l'ingratitude plus qu'on ne pense. C'est l'ingratitude d'un esclave racheté par son maître qui se sert de sa liberté pour outrager son bienfaiteur, ingratitude agrandie, ici, de toute la majesté du Maître et de la sublimité du bienfait. Esclave par votre faute du plus cruel des maîtres, vous avez été racheté au prix du sang d'un Dieu.

N'êtes-vous donc pas le plus ingrat des hommes, lorsque vous profitez de la liberté que votre Dieu vient de vous rendre au prix du sang de son Fils, pour vous révolter contre lui et l'accabler de vos outrages ? Vous tournez contre lui sa miséricorde, vous vous en faites un droit pour l'offenser plus hardiment ; vous vous servez de l'excès de sa clémence, comme dit Tertullien, pour entretenir votre audace : *Et abundantia clementiæ cœlestis libidinem facit humanæ temeritatis*, comme si vous étiez autorisé à pécher, parce que vous êtes admis à la pénitence : *Quasi via pateret ad delinquendum, quia patet ad pœnitendum.* Serait-il possible qu'une pareille conduite ne fût point opposée à la grâce de votre conversion ? Ce n'est point tout encore, car à l'ingratitude vous ajoutez le mépris. En vous convertissant une première fois vous avez détruit l'empire du démon dans votre cœur pour y faire régner votre Dieu ; mais voici que vous semblez vous repentir de votre pénitence. Vous retournez à vos désordres ; vous chassez Dieu de votre âme et vous y installez son ennemi, qui sera toujours une passion plus ou moins humiliante. Dans cette alternative de pénitence et de rechute, vous comparez Dieu et le démon, et après avoir essayé de l'un et de l'autre, vous concluez contre Dieu à l'avantage du démon. Pouvez-vous faire de l'Être infiniment parfait un mépris plus formel, plus outrageant? Et vous voudriez qu'une pareille insulte pût ne pas rétrécir les entrailles de la divine miséricorde ! Ce serait vouloir faire de la

sainteté même le complice du péché ; ce serait vouloir l'impossible.

Ravisez-vous donc, chrétiens, et tremblez en présence des dangers de la rechute. Si vous êtes encore debout, prenez garde de tomber ; mais si déjà vous avez failli, efforcez-vous par les larmes du plus sincère repentir de fléchir la justice divine. Brisez une fois pour toutes le joug de vos passions, afin que Dieu règne sur vous maintenant, à l'heure de votre mort et durant l'éternité. *Amen.*

XIXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

Le royaume des cieux, dit le Sauveur, est semblable à un roi qui fit les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs appeler ceux qui avaient été conviés aux noces; mais ceux-ci refusèrent de venir. Le roi, sans se rebuter, envoya encore d'autres serviteurs, les chargeant de dire aux conviés : « Voilà que mon festin est prêt, venez aux noces. » Mais les invités persistèrent dans leur refus et ne tinrent aucun compte de l'invitation; ils s'en allèrent, l'un à sa ferme, l'autre à son négoce. D'autres même, irrités des instances qui leur étaient faites, se saisirent des ministres du roi, les outragèrent et les tuèrent. Le prince irrité envoya ses armées, extermina les meurtriers et brûla leur ville. Puis, il dit à ses serviteurs : « Le festin des noces est prêt, et comme ceux que j'avais conviés n'en étaient pas dignes, allez à l'issue des chemins et invitez aux noces tous ceux que vous trouverez. » Bientôt la salle fut remplie. Le

roi entra alors pour voir ceux qui étaient à table, et, apercevant un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale, il lui dit : « Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ! » Cet homme resta muet. Le roi irrité dit alors à ses serviteurs : « Liez-lui les pieds et les mains, jetez-le dans les ténèbres extérieures où se font entendre les pleurs et les grincements de dents, car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. »

HOMÉLIE

Simile est regnum cœlorum homini regi, qui fecit nuptias filio suo, et misit servos suos vocare invitatos ad nuptias. (MATH., XXII, 2.)

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs appeler ceux qu'il y avait invités.

Mes Frères,

Le sens de cette parabole est facile à comprendre. Le roi qui célèbre les noces de son fils unique, c'est Dieu, le Père céleste ; le prince royal, c'est Jésus-Christ ; le festin préparé, c'est la doctrine évangélique, c'est la foi, ce sont les dons de Dieu, ce sont les sacrements, fruits de son incarnation, qui nous sont offerts comme des mets spirituels, propres à nourrir notre âme ; c'est le salut et l'éternelle félicité. La salle des noces, c'est l'Église. Les serviteurs

du roi, envoyés pour faire les invitations, ce sont les ministres du Seigneur : les prophètes, les apôtres et tous ceux qui leur ont succédé dans le ministère de la parole. Les premiers et les seconds conviés furent les Juifs, et les derniers, ce furent tous les hommes sans distinction et en particulier les Gentils. L'homme non revêtu de la robe nuptiale, c'est le chrétien privé de la charité ou de la grâce sanctifiante.

Reprenons notre parabole. — Dieu appelle au festin sacré d'abord les Juifs. Ce peuple privilégié fut invité avec instance et d'une manière affectueuse par les patriarches, Moïse, les prophètes, par les miracles, les prophéties, les exhortations, les avertissements, les menaces et les châtiments : *Misit servos suos vocare invitatos.* Malgré cette invitation pressante, les Juifs fermèrent obstinément les yeux et résistèrent à l'appel divin. Ils ne voulurent point profiter de cet honneur et de cet avantage : *Et nolebant venire.*

Quelle inconcevable insouciance ! Dieu les invite et les presse, et leur perversité refuse et s'obstine à ne pas accepter; Dieu veut leur bonheur, et ces misérables ne le veulent pas. Assurément, après une pareille conduite, Dieu aurait pu rejeter ce peuple; mais non, sa bonté va plus loin et renouvelle son appel. Il envoie vers lui de nouveaux serviteurs avec de plus pressantes paroles : « Venez, leur fait-il dire, j'ai préparé mon festin ; j'ai fait tuer mes bœufs et

tout ce que j'avais fait engraisser, tout est prêt : venez aux noces. »

Vous connaissez dans ces nouveaux serviteurs Jean-Baptiste, Jésus-Christ lui-même et les apôtres, qui n'ont cessé de prêcher aux Juifs : *Iterum misit alios servos dicentes : Omnia parata, venite ad nuptias.* Ces paroles nous révèlent, dans toute son étendue, la bonté avec laquelle Dieu agit à l'égard du peuple juif. Il l'avait invité à la foi ; était-il nécessaire qu'Il les fît inviter de nouveau ? Cependant, nous le voyons renouveler constamment ses instances avec une bonté qui ne peut appartenir qu'à lui, et, au milieu de tous ces témoignages de tendresse miséricordieuse, nous voyons ce peuple privilégié presque toujours infidèle et résister obstinément aux célestes invitations : *At illi neglexerunt et abierunt, alius in villam suam, alius vero ad negociationem suam.* L'intérêt et le plaisir, figurés par ce commerce et cette maison de campagne, les empêchèrent d'embrasser une religion qui ne prêchait que détachement et pénitence et de suivre la voix de la vérité. Ils firent plus encore : non contents de faire la sourde oreille, ils s'opposèrent de tout leur pouvoir au progrès de l'Évangile. Ils persécutèrent les serviteurs de Jésus-Christ et mirent à mort ceux qui voulaient les conduire au bonheur. Jean-Baptiste fut décapité, Étienne lapidé, les apôtres enfermés dans des cachots, battus de verges, traduits devant les synagogues, poursuivis jusque devant les tribunaux des Gentils.

Une si énorme ingratitude lassa enfin la patience

de ce Dieu de bonté ; comme le roi de la parabole, il suscita contre les Juifs des ennemis redoutables. Il envoya les armées romaines commandées par Titus assiéger Jérusalem. Cette ville ingrate fut prise, brûlée, saccagée, son temple détruit jusqu'aux fondements, de telle sorte qu'il n'en resta pas pierre sur pierre. La plupart des Juifs périrent par la famine ou par l'épée ; les autres furent traînés en captivité. Depuis, cette nation malheureuse, maudite de Dieu et des hommes, erre dans tout l'univers, sans roi, sans temple, presque sans asile, portant partout la preuve de son erreur et la punition de son crime. — Voilà, mes frères, comment s'est opérée la réprobation des Juifs.

Depuis ce moment, Dieu transféra aux Gentils le grand bienfait de la foi qu'il avait offert inutilement à ce peuple ingrat. C'est ce que nous apprend la suite de la parabole.

Le roi dit à ses serviteurs : « Le festin des noces est préparé, mais ceux que j'avais invités n'en étaient pas dignes; allez donc aux carrefours appeler aux noces tous ceux que vous y trouverez. »

Que ces paroles expriment bien le triste état de nos pères, et qu'elles sont propres à nous pénétrer nous-mêmes d'amour et de reconnaissance ! Qu'étaient, en effet, les Gentils, avant la venue de Jésus-Christ? Notre Évangile les appelle des aveugles, des boiteux, des pauvres, des infirmes, qui languissaient sans ressources, le long des rues, sur les places publiques et dans le fond des carrefours. C'étaient des

aveugles qui ne connaissaient pas la Divinité et qui ne se connaissaient pas eux-mêmes; des boiteux, qui marchaient sans règles et sans principes dans la recherche de la vérité, qui ne pouvaient faire un pas sans tomber dans quelque erreur, guidés uniquement par de faux sages, indignes du nom qu'ils usurpèrent, et qui les égaraient sans cesse. C'étaient des malades, en proie à tous les maux de l'humanité et ne sachant comment résister au penchant malheureux qui les entraînait vers le vice. C'étaient des hommes misérables, en un mot, qui ne connaissaient pas leur misère, qui vivaient éloignés de Dieu et du vrai bonheur, livrés en esclaves à toute l'ignominie de leurs passions et à toutes les ténèbres de leur ignorance. Tels étaient nos pères, lorsque les apôtres vinrent leur annoncer le règne de Jésus-Christ.

Que Dieu a été bon pour nous en nous substituant aux Juifs, quoique nous n'eussions rien fait pour le mériter. Mais, héritiers de la foi qu'ils ont répudiée, ne le sommes-nous pas de leur endurcissement et de leurs crimes? Nos pères, à la vérité, dociles à l'appel divin, ont renoncé à leurs erreurs; ils se sont soumis au joug salutaire de la religion, ils ont même scellé leur foi de leur sang. Mais nous, mes frères, marchons-nous sur leurs traces; pratiquons-nous notre religion? Suivons-nous les enseignements de ceux qui ont mission de nous instruire? Répondons-nous par notre docilité aux efforts redoublés de nos pasteurs? Cela devrait être; mais, hélas! combien

de chrétiens au sein de nos paroisses sont aussi aveugles, aussi endurcis que les Juifs! Les pauvres pasteurs des âmes ont beau les inviter, les presser de pratiquer la religion, de vivre selon la foi, la plupart sont sourds à leur voix, et, s'ils l'entendent, ils répondent froidement, comme les Juifs, qu'ils n'ont pas le temps. Les uns ont une fortune à amasser, une place à obtenir, un établissement à former, une famille à pourvoir; les autres, absorbés par les dissipations et les plaisirs de la vie, songent uniquement à passer agréablement leur temps et ne peuvent accepter la plus honorable des invitations. *Illi autem neglexerunt.*

Mais plusieurs font pis encore : après s'être montrés sourds et indifférents aux appels divins, ne contribuent-ils pas, par leurs exemples, par leurs discours, à éloigner leurs frères des pratiques de la foi? Ne poussent-ils pas la malice jusqu'à ridiculiser, mépriser, insulter même ceux qui se montrent dociles à suivre les ordres du Seigneur? Quel crime! Ne seriez-vous pas de ce nombre? Ah! s'il en était ainsi, que vous devriez craindre d'être punis comme les Juifs; car, ne vous y trompez pas, la justice de Dieu a enfin un terme, et, quand la mesure de ses grâces est comblée, quand il voit que nous ne les recevons plus que pour y résister, il en suspend le cours et nous abandonne à notre sens réprouvé. C'est ce que nous apprend la fin de notre évangile.

Le roi, y est-il dit, *entra pour voir ceux qui étaient à table, et ayant vu un homme qui n'était point revêtu*

de la robe nuptiale, il lui dit : « Mon ami, comment êtes-vous entré ici, n'ayant point la robe nuptiale? » Mais l'autre demeura muet. Alors le roi dit à ses officiers : « Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. Là il n'y aura plus que des pleurs et des grincements de dents. »

Les serviteurs, fidèles aux ordres de leur maître, sont allés sur les places et ont rassemblé tous ceux qu'ils ont trouvés, bons et mauvais ; la salle s'est remplie : et nous avons été ainsi appelés à la vraie religion, nous avons été admis au sein de l'Église. Mais, dans l'Eglise, il y a des justes et des pécheurs. Ce mélange est nécessaire, autant pour la sanctification des uns que pour la conversion des autres. L'Eglise sera donc, jusqu'à la fin des temps, une aire où la paille sera mêlée au bon grain, un troupeau composé de boucs et de brebis, un festin où seront réunis les bons et les méchants. Cependant, ne l'oubliez pas, s'il est un homme au milieu de cette foule innombrable qui ne soit pas revêtu de la robe nuptiale, c'est-à-dire de la grâce sanctifiante et des dons de l'Esprit-Saint, il est exclu du festin et jeté impitoyablement dans les ténèbres extérieures.

Mes frères, au terme de votre vie, serez-vous plus heureux que cet infortuné? Aurez-vous cette robe nuptiale indispensable pour être admis au festin éternel?... L'avez-vous actuellement?... Je vous entends quelquefois vanter votre religion : Je ne suis pas dévot, dites-vous, mais je suis chrétien ; je suis né d'une famille ayant la crainte et l'amour de Dieu ;

j'ai reçu le baptême ; j'ai fait ma première communion ; je professe la vraie foi ; je pratique quelques actes de piété ; je vais à la messe assez souvent ; je suis honnête... Tout cela est excellent, mes frères, mais tout cela n'est pas la robe exigée, ce ne sont que des moyens pour vous la faire acquérir. La robe nuptiale, c'est la pureté des mœurs, la sainteté de la vie, la foi animée par la charité ; c'est l'innocence baptismale conservée ou recouvrée par une pénitence sincère. Et si vous êtes privés de ces dons, dépouillés de ce riche vêtement, vous ne pourrez vous soustraire à la colère et à la vengeance divines. Il vous sera dit aussi : « *Amice, quomodo huc intrasti, non habens vestem nuptialem. Mon ami, pourquoi êtes-vous entré ici, n'ayant pas la robe nuptiale?* » A ces reproches si justes et si terribles, que répondrez-vous? Rien ; et vous vous tairez, dans votre confusion, comme cet homme de l'Evangile.

Quand, pendant la vie, nous vous exhortons à vivre selon la foi, vous apportez mille excuses frivoles pour vous en dispenser ; vous prétextez votre âge, votre santé, la force de vos mauvais penchants, la multitude de vos affaires temporelles, que sais-je encore? Au tribunal de Jésus-Christ, tous ces vains prétextes s'évanouiront. Vous garderez le silence parce que, tandis que Dieu vous condamnera au dehors, votre conscience vous condamnera au dedans. *At ille obmutuit.*

Mais si le criminel se tait, le Juge ne se taira point : Qu'on lie les mains et les pieds de cet infi-

dèle, dira-t-il au démon, exécuteur de ses vengeances divines; qu'on le jette dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans l'enfer : *Mittite eum in tenebras exteriores.* Là il n'y aura plus que des pleurs et des grincements de dents.

Quelle conclusion devons-nous tirer de cette terrible vérité? La voici, en peu de mots : C'est qu'ayant été appelés à la vraie foi, nous devons vivre selon la foi, pratiquer en conséquence les vertus qu'elle nous prescrit et éviter tous les vices qu'elle réprouve. En faisant ainsi, nous conserverons avec soin la robe nuptiale que nous avons reçue au baptême, et qui, seule, pourra nous introduire aux noces éternelles de l'Agneau. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

DE LA VOCATION A LA FOI

Simile est regnum cœlorum homini regi, qui fecit nuptias filio suo, et misit servos suos vocare invitatos ad nuptias. (MATH. XXII, 2.)

Mes Frères,

Dieu voulant le salut de tous les hommes, les appelle tous au bienfait inappréciable de la foi sans laquelle il est impossible d'aller au ciel. Aucun ne pourra s'excuser de ce qu'il n'aura pas reçu d'invitation. Mais si Dieu les invite tous, il ne force personne.

Les premiers conviés furent les Juifs. Ce peuple privilégié fut invité avec instance et d'une manière affectueuse par les patriarches, Moïse, les prophètes, par les miracles, les prophéties, les exhorta-

tions et les menaces, les bienfaits et les châtiments : *Misit servos suos vocare invitatos.*

Malgré cette invitation pressante, les Juifs s'obstinèrent à fermer les yeux et résistèrent à l'appel divin. Ils ne voulurent point profiter de cet honneur et de cet avantage : *Et nolebant venire.*

Malgré leur indocilité, la patience du roi qui aurait, ce semble, dû être lassée, ne se lassa pas néanmoins. Nous le voyons, au contraire, avec une bonté qui ne peut appartenir qu'à un Dieu, renouveler constamment ses instances ; à ses avertissements négligés, il en ajoute sans cesse de nouveaux ; après ses premiers prophètes rebutés, il en envoie d'autres avec de plus pressantes paroles : « Venez, dirent-ils, le roi nous envoie pour vous avertir que le festin est préparé, qu'il a fait tuer les bœufs et tout ce qu'il avait fait engraisser : *Prandium meum paravi. Tout est prêt, venez aux noces : Omnia parata, venite ad nuptias.* L'Église est établie, entrez dans son sein, devenez ses enfants.

Vous connaissez dans ces nouveaux serviteurs Jean-Baptiste, Jésus-Christ, et les Apôtres qui n'ont cessé de prêcher aux Juifs jusque-là le peuple de prédilection du Seigneur : *Iterum misit alios servos, omnia parata : Venite ad nuptias.* Ces paroles nous révèlent dans toute son étendue la bonté avec laquelle Dieu agit à l'égard du peuple juif. Il les avait invités à la foi, était-il nécessaire qu'il les y fît appeler de nouveau ? Cependant nous le voyons renouveler constamment ses instances avec une bonté qui

ne peut appartenir qu'à lui, et au milieu de tous les témoignages de sa bonté miséricordieuse nous voyons ce peuple privilégié presque toujours infidèle et refuser obstinément la foi qui lui avait été offerte : *At illi neglexerunt.* L'intérêt et le plaisir figurés par ce commerce et cette maison de campagne les empêchèrent de suivre la voix de la vérité et d'embrasser une religion qui ne prêchait que le détachement, la pénitence, et non contents de rejeter les bienfaits de Dieu, ils portèrent l'endurcissement et la cruauté jusqu'à persécuter et à mettre à mort ceux qui les leur offraient. Jean-Baptiste fut décapité, Étienne lapidé, Jacques précipité de la terrasse du temple, tous les apôtres furent renfermés dans des cachots, battus de verges, traduits devant les synagogues, poursuivis jusqu'aux tribunaux des Gentils.

Une si énorme ingratitude lassa enfin la patience de ce Dieu de bonté qui réprouva d'une manière terrible le peuple juif et toute sa postérité. Il l'abandonna et le laissa en proie à son incrédulité. Il fut depuis dispersé par toute la terre, sans sacerdoce, sans temple, sans autels et sans religion. Le Seigneur substitua à cette nation des étrangers. Après son rejet, la miséricorde divine a éclaté sur les Gentils et leur a envoyé les serviteurs repoussés par les Juifs : *Ite*, leur a-t-elle dit, *ad exitus viarum et quoscumque inveneritis, vocate ad nuptias.* Ils ont appelé à la foi tout le monde sans exception. Nous avons donc le bonheur d'être appelés à la foi. Dieu depuis

lors n'a cessé de nous envoyer ses serviteurs pour nous dire d'aller à lui et pour nous exhorter à mener une vie digne de notre vocation. Dans notre enfance, ne nous a-t-il pas envoyé des parents chrétiens, qui nous ont fait sucer la religion avec le lait ; des maîtres vertueux, qui ont tâché de nous former à la piété comme à la science ? Et si la dissipation et la légèreté du premier âge ont rendu tant de soins infructueux, ne nous a-t-il pas envoyé dans un âge plus avancé de nouveaux serviteurs. Que n'ont pas fait des pasteurs charitables pour nous apprendre et nous faire pratiquer nos devoirs ; pour nous inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice ? Que de retraites ! Que de missions ! Que de Jubilés ! Quel profit en avons-nous retiré ? Avons-nous été plus dociles à écouter les ministres de Jésus-Christ que les Juifs ne le furent à la voix des prophètes et des apôtres ? Nous voit-on fervents et empressés à vivre selon les règles de la foi ? Sommes-nous fidèles à nous asseoir chaque année à la table eucharistique ? Observons-nous fidèlement les commandements de Dieu et de l'Eglise ? Evitons-nous avec soin le péché et les occasions de péché ? Ne fermons-nous pas au contraire bien souvent l'oreille à la voix de la religion pour n'écouter que celle de nos passions ? N'avons-nous pas rendu inutiles les efforts redoublés du zèle de nos pasteurs ; et quoiqu'ils ne cessent de nous exhorter à rentrer dans les voies du salut, ne continuons-nous pas à marcher dans celles de l'iniquité : *At illi neglexerunt.* Nous sommes donc aussi

endurcis que les Juifs. Mais ne devons-nous pas craindre d'être punis aussi comme eux ? Car, ne nous y trompons pas, la patience du Seigneur a un terme, et quand la mesure de ses grâces est comble ; quand il voit que nous ne les recevons plus que pour y résister, il en suspend enfin le cours, et il nous abandonne à notre sens réprouvé. C'est peut-être en punition de notre endurcissement que nous ne sommes plus touchés des vérités les plus frappantes de la religion ; que le remords ne se fait plus sentir après nos chutes ; que nous nous laissons entraîner par les mauvais conseils et les mauvais exemples !

Le Seigneur pour nous montrer que la foi à laquelle il nous a appelés ne suffit pas seule pour nous rendre dignes du ciel, mais qu'elle doit être unie à la charité, continue la parabole et ajoute : « Le roi étant entré pour voir ceux qui étaient à table vit un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale : Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici, n'ayant point la robe nuptiale ? Mais l'autre demeura muet. Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, là il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Dieu nous a appelés à la foi, mais la foi seule ne suffit pas, il faut encore en faire les œuvres. Il est nécessaire que notre foi soit animée par la charité sans laquelle on ne peut parvenir au ciel. La charité c'est la grâce sanctifiante, c'est la robe nuptiale dont fut dépourvu le malheureux que condamna le

Seigneur dans notre Evangile. Cette robe, l'avez-vous, chrétiens qui m'entendez ? Vous l'avez, vous qui imitez Jésus-Christ ; vous qui, détachés des choses du monde, ne soupirez qu'après les biens du ciel ; vous qui pensez à Dieu, priez Dieu, pardonnez à vos ennemis et pratiquez les vertus chrétiennes, mais vous ne la possédez point, vous, mes frères, qui ne pensez qu'à la terre, et ne poursuivez que les biens de la terre ; vous qui ne priez jamais, qui êtes superbes et vindicatifs ; vous qui n'avez qu'une piété extérieure et pharisaïque. Vous êtes cet homme : *Non vestitum veste nuptiali.* Et il vous sera dit aussi : *Amice, quomodo huc intrasti, non habens vestem nuptialem ?* A ces reproches si justes et si terribles, que répondez-vous ? Rien. Et vous vous taisez comme cet homme de notre Evangile. Ici bas, quand nous vous exhortons à vivre selon la foi, vous apportez mille excuses frivoles pour vous en dispenser ; vous prétextez votre âge, votre santé, la force de vos penchants, la multitude de vos affaires, que sais-je encore ! Au tribunal de Jésus-Christ tous ces prétextes s'évanouiront. Vous ne répondrez rien ; vous vous tairez ; parce que tandis que Dieu vous condamnera au dehors, votre conscience vous condamnera intérieurement elle-même : *At ille obmutuit.*

Mais si le criminel se tait, le juge ne se taira point. Qu'on lie les pieds et les mains de cet infidèle, dira-t-il au démon, exécuteur de ses vengeances divines ; qu'on le jette dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans l'enfer : *Mittite eum in tenebras exte-*

riores. Là, il n'y aura que des pleurs et des grincements de dents.

Quelle conclusion devons-nous tirer de cette terrible vérité ? La voici en peu de mots. C'est qu'ayant été appelés à la vraie foi, nous devons vivre selon la foi ; pratiquer, en conséquence, les vertus qu'elle nous prescrit et éviter tous les vices qu'elle réprouve. En faisant ainsi nous conserverons précieusement la robe nuptiale que nous avons reçue au baptême et nous aurons lieu d'être admis un jour aux noces du ciel. Dieu nous en fasse la grâce. Ainsi soit-il.

POUR LE MÊME DIMANCHE

Mittite eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium.

Jetez-le dans les ténèbres extérieure : là il y aura des pleurs et des grincements de dents. (MATH., XXII, 2.)

I. *Châtiment de l'indifférence.*

État actuel du peuple juif. — Ce peuple avait été aimé de Dieu d'une tendresse toute particulière. L'avantage que le Seigneur lui avait donné sur toutes les autres nations, en lui faisant connaître son saint nom, en le rendant dépositaire de sa loi, en faisant naître de lui le Messie, en est une preuve frappante et aurait dû l'attacher constamment au Seigneur. Quand ce peuple privilégié est opprimé par Pharaon, Dieu lui envoie Moïse pour le délivrer de la servitude... Au désert, il le nourrit miraculeusement durant quarante ans avec la manne... Au Sinaï, il lui

donne sa loi... Dans la terre promise, il lui suscite de nombreux prophètes pour lui rappeler sa loi et le ramener à son observation. Dans ses infidélités il le châtie en père : il le livre à ses ennemis pour un temps et lui envoie des libérateurs aussitôt qu'il se repent. Malgré tous les témoignages de cette bonté miséricordieuse, que voyons-nous ? Un peuple qui méconnaît son bienfaiteur, accumule ses infidélités, tombe d'idolâtrie en idolâtrie, et met le comble à ses crimes en immolant ses prophètes et surtout en crucifiant le Messie qui lui avait été promis. Et c'est ce qui explique son état actuel; c'est pourquoi il est sans nationalité, sans roi et sans autel, errant aux quatre vents du ciel, objet du mépris et de l'horreur de tous les autres peuples.

Notre état actuel. — Avons-nous été, moins que les Juifs, l'objet de la bonté de notre Dieu? Avons-nous été moins prévenus de ses grâces et de ses faveurs ? Nés au sein de son Église, éclairés, dès notre enfance, des plus vives lumières de la foi, ne sommes-nous pas le peuple privilégié, la nation sainte ?... Parce que nos pères, les Gentils, ont accepté l'initiation à la foi; parce qu'ils ont souffert le martyre pour garder cette foi et nous la transmettre, n'avons-nous pas été comblés des bienfaits du ciel ? N'avons-nous pas constamment Dieu avec nous? N'avons-nous pas ses sacrements ?... des prêtres pour nous instruire, nous diriger et nous purifier?

Par le baptême nous sommes devenus chrétiens,

c'est-à-dire enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, temples du Saint-Esprit. Sommes-nous bien dignes de porter ces titres ? Qu'est-ce qu'un chrétien ? Tertullien nous répond : *Christianus alter Christus :* C'est un autre Jésus-Christ; c'est un homme détaché du monde, qui ne soupire qu'après le ciel ; un homme doux, humble, mortifié, qui se renonce à lui-même, qui mortifie ses sens, qui embrasse la croix de Jésus-Christ; un homme qui n'a point d'autre plaisir ici-bas que de méditer la loi de son Dieu et d'y conformer toute sa conduite; un homme, en un mot, qui n'est pas de ce monde, qui en abhorre l'esprit, en combat les maximes et s'élève au-dessus de ses préjugés et de ses exemples. Or, je vous le demande, êtes-vous tout cela ? Que répond cet attachement excessif aux richesses et aux plaisirs qui absorbe votre esprit et votre cœur? Que dit ce cœur partagé entre Jésus-Christ et le siècle ? Notre vie est-elle en parfaite harmonie avec notre foi? Faisons-nous tout le bien qu'elle nous prescrit et évitons-nous tout le mal qu'elle condamne?... Mes frères, craignons le châtiment réservé à l'indifférence !... Qu'est-il arrivé aux chrétiens d'Orient, séparés par le schisme de Photius, de la communion catholique ? Demandez-le au sabre de Mahomet... Qu'est-il arrivé aux catholiques de l'Occident, au seizième siècle ? Demandez-le aux hérésies de Luther et de Calvin qui ont infecté divers royaumes et les ont arrachés à la religion. Mais ce n'est pas seulement les nations que Dieu punit par la soustraction de la

foi; Dieu inflige de pareils châtiments aux individus plongés dans l'indifférence.

II. *Châtiment de la présomption.*

Les serviteurs de notre Évangile, exécutant les ordres de leur maître, rassemblent indistinctement dans la salle du festin tous ceux qu'ils trouvent. Toute condition, toute profession, tout âge, tout sexe est introduit. Que s'ensuit-il? les méchants entrent avec les bons et viennent s'y confondre; image de l'Église de la terre, où les pécheurs, mêlés aux justes, composent avec eux la société visible que Jésus-Christ est venu fonder.

Mais prenons-y garde, le Maître ne perd pas de vue sa maison; le Christ veille sur son Église : malheur à nous, s'il nous trouve dans l'assemblée des saints non revêtus de la robe nuptiale, c'est-à-dire privés de la grâce sanctifiante et dépouillés de tout mérite; il commandera à ses anges de nous exclure du festin éternel et de nous livrer aux démons, qui nous précipiteront dans le lieu des ténèbres extérieures, où il n'y aura que pleurs et grincements de dents. Il en est temps encore. Déposons notre orgueil et notre présomption aux pieds du divin Maître, sollicitons sa miséricorde, et, comme pour le fils prodigue, il commandera à ses ministres de nous rendre la blanche robe de notre baptême, de replacer à notre doigt l'anneau de la première alliance et de

nous faire asseoir au festin où il se donne lui-même en nourriture. Ce sera le moyen d'obtenir de sa bonté qu'il nous introduise un jour dans ses tabernacles éternels et nous donne part à ses noces ineffables, qui dureront au-delà de tous les siècles. *Amen.*

XXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

Il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. Cet homme ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, alla le trouver, le supplia de venir, et de guérir son fils qui était près de mourir. Jésus lui dit : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. » L'officier insista, en disant : « Seigneur, venez avant que mon fils ne meure. » « Allez, lui dit Jésus, votre fils est plein de vie. » L'homme crut à la parole de Jésus, et s'en alla. Comme il s'en retournait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui annoncèrent que son fils était en bonne santé. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. « Hier, lui répondirent-ils, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. » Le père reconnut que c'était l'heure où Jésus lui avait dit : « Votre fils est plein de vie; » et il crut, lui et toute sa maison. (Jean, iv, 46-54.)

HOMÉLIE

Sur le bon exemple.

Credidit ipse et domus ejus tota.

Il crut, lui et toute sa maison. (JEAN, IV, 53.)

Mes Frères,

Nous lisons dans l'Évangile de ce jour qu'un officier dont le fils était malade, attiré par la réputation du Sauveur, vint le trouver, et que, témoin du miracle que fit Jésus-Christ en faveur de son fils il crut et avec lui toute sa maison. Sans doute, le miracle fut pour beaucoup dans ces heureuses conversions. Mais le retour d'une famille tout entière n'est-elle due qu'à l'évidence d'un miracle? Je ne le crois pas; je crois plutôt qu'il est dû au bon exemple plus puissant que le miracle. Il est à peu près sûr que si cet officier ne s'était pas converti en voyant la guérison miraculeuse de son fils, toute sa maison ne se fût pas non plus convertie. Mais parce que ce chef de famille donne le bon exemple, son fils, ses parents, ses serviteurs et beaucoup d'autres personnes embrassent la vraie foi et s'attachent à Jésus-Christ. Voilà la grande influence que la conduite des supérieurs exerce sur les inférieurs. Généralement ces derniers marchent sur les traces des premiers;

les domestiques, sur celle des maîtres ; les amis, sur celle des amis ; mais les enfants surtout sont portés à penser, à dire, à faire comme leurs parents ; ils les imitent soit en bien soit en mal. Si donc les pères et mères sont vertueux, les enfants le seront ; s'ils sont vicieux, les enfants le deviendront aussi. Puissé-je, mes frères, graver profondément cette vérité dans votre esprit et votre cœur ? Puissé-je vous persuader qu'il y a pour vous obligation et intérêt d'élever chrétiennement ceux que le Très-Haut vous a confiés. C'est le but que je me propose dans cet entretien.

I

L'obligation du bon exemple est formellement exprimée dans nos saints Livres. Elle est vivement recommandée par les saints Pères.

1° Le grand apôtre le prescrit avec une telle énergie, que si c'était tout autre qu'un écrivain inspiré qui s'exprimât ainsi, on serait tenté de le taxer d'exagération. Il déclare que n'avoir pas soin des siens, et surtout de ses domestiques, c'est renier sa foi et être pire qu'un infidèle : *Si quis autem suorum et maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, est infideli deterior.* Il juge que c'est trahir sa foi, que de souffrir qu'elle soit méconnue ou outragée de ceux à qui on est tenu de la faire connaître, par lesquels on doit la faire respecter. Il regarde comme

plus coupable que l'infidèle celui qui entraîne dans sa perte ceux qu'il devrait travailler à sauver.

La sanctification des hommes est le plus grand ouvrage de la Providence, l'objet, la fin, l'abrégé de toutes ses œuvres. Par conséquent, celui qui contribue au salut des hommes est comme l'instrument de la bonté, de la sagesse, de la puissance divine et son coopérateur dans l'œuvre merveilleuse de la rédemption. Or, il n'est pas de moyen plus efficace de travailler au salut de ses frères que le bon exemple, qui, au dire de l'apôtre saint Pierre, fait connaître, aimer, servir et glorifier Dieu ; on se préserve et on préserve les autres de toute blessure grave, dit la Sagesse : *Omnis creatura desserviens tuis præceptis, ut pueri tui custodirentur illæsi.*

Mais voici qui est plus frappant encore : Comme est le chef du peuple, dit le Sage, tels sont les officiers ; et les habitants de la ville ressemblent à leurs magistrats : *Secundùm judicem populi, sicut ministri ejus; et qualis rector est civitatis, tales inhabitantes in eâ.* Telle mère, ajoute le prophète, telle fille : *Sicut mater, ità et filia ejus.* « Vous êtes la fille de votre mère qui a délaissé son époux et ses enfants; continue-t-il... Votre mère est Céthéenne, c'est-à-dire d'une nation corrompue; votre père est Amorrhéen, c'est-à-dire d'un peuple enfoncé dans la superstition de l'idolâtrie, plongé dans le bourbier du vice. Non seulement vous avez marché dans leurs voies, commis les mêmes excès, vous les avez encore presque surpassés dans tous les crimes de votre

vie (1). » — Mais beau, consolant, est le spectacle offert par les enfants de parents vertueux : voyez le jeune Tobie mener une vie sainte, même parmi un peuple mauvais, parce que son père lui donnait le bon exemple. Voyez Suzanne, au milieu des plus violentes tentations, rester inébranlable, préférer mourir plutôt que de pécher, parce que ses parents, justes eux-mêmes devant le Seigneur, avaient élevé leur fille selon la loi de Moïse, et l'avaient affermie dans la religion par leur conduite édifiante. (Raconter là l'*histoire d'Éléazar et des sept Machabées.*)

Le centenier Corneille était religieux : tous les siens marchaient sur ses traces. N'est-ce pas ce que nous montre l'Évangile de ce jour ? Ne voyons-nous pas toute la maison de l'officier Capharnaïte parvenir à la connaissance du Seigneur, aussitôt après la conversion de ce chef à la doctrine de Jésus ?

Pourquoi les sept fils de sainte Félicité persévèrent-ils admirablement dans la foi chrétienne? Pourquoi ni flatteries, ni promesses, ni menaces, ni tourments, ne peuvent-ils les ébranler? Pourquoi subissent-ils tous le martyre le plus cruel plutôt que de renoncer à leur foi? Ah! c'est que leur mère est là, les excitant par son courage et sa constance à rester fidèles à Dieu jusqu'au dernier soupir!

Mais nous-mêmes, ne sommes-nous pas souvent charmés de la vertu de certains enfants? Et si nous en cherchons la cause, ne la trouvons-nous pas dans

(1) Ézéchiel, VI, XVI.

la probité, dans l'honnêteté, dans la piété de leurs parents qui sont roi et reine dans leur famille? Quand un roi protège, aime, pratique la religion, il s'efforce, comme saint Louis, de la faire fleurir dans ses États; mais c'est le contraire qui arrive, s'il en est l'ennemi; témoin Manassès : sous son règne impie, Juda fut corrompu; témoin Achab : sous son règne hypocrite, Israël fut infesté de faux prophètes; témoin Jéroboam : sous son règne idolâtre, le peuple se prosterna devant les dieux du paganisme. Et si les habitants de Jérusalem adorèrent des idoles diaboliques et se rendirent coupables de mille horreurs, c'est, dit Jérémie, à cause des funestes exemples de leurs pères. Si un jour des enfants poursuivaient de leurs railleries le prophète Elisée, qui se rendait à Béthel, c'est que, dit saint Augustin, les parents étaient habitués à médire des prophètes, à les tourner en ridicule, et que les enfants avaient appris d'eux ces paroles injurieuses.

L'enseignement des saints Pères sur cette vérité n'est pas moins formel.

2° Parents, rien n'exerce plus d'influence sur vos enfants que votre conduite : *Validiora sunt exempla quàm verba.* Les exemples, dit saint Léon, pape, sont plus efficaces que les paroles; et il est plus parfait d'instruire par des actes que par des discours.

L'exemple, dit saint Bernard, crie plus fort que la bouche : « *vox oris sonat, vox operis tonat :* la voix de la bouche sonne, la voix de l'action tonne. » C'est un prédicateur éloquent qui persuade toujours celui

qui l'entend. — La voie de l'enseignement est longue, dit Sénèque, celle de l'exemple est courte : *Longum iter per præcepta, breve per exempla.*

Naturellement enclin à l'imitation, l'enfant pratique ce qu'il voit faire à ses parents; leurs conseils, il les oubliera; leurs œuvres, jamais. Demandez-lui pourquoi il fait telle ou telle chose, il saura vous répondre qu'il a vu son père ou sa mère agir de la sorte; il justifie sa conduite en invoquant celle de ses parents. On peut comparer les enfants à des vases d'argile : il en est de beaux, de polis; il y en a de laids, de grossiers; à qui la faute? Assurément pas à ces vases, mais au potier. De même, il est des enfants vertueux, ne connaissant que le bien, dont le langage est toujours honnête; il en est d'autres vicieux, ne sachant que le mal, dont la gorge, dit le Psalmiste, est un sépulcre béant d'où s'échappe une infection de sales discours, de jurements, d'imprécations, de blasphèmes : *Sepulcrum patens est guttur eorum.* A qui la faute? Presque toujours aux parents, car tel père, tel fils; telle mère, telle fille. Vous devez de bonne heure leur inspirer des sentiments de religion et de piété. Vous devez les accoutumer, dès leur plus bas âge, à remplir tous leurs devoirs, à observer toutes les lois du christianisme. Vous devez, en un mot, soit par vos leçons, soit par vos exemples, vous appliquer sans cesse à en faire de vrais chrétiens. C'est là une de vos principales obligations; et si vos enfants venaient à se perdre, pour ne pas avoir été instruits et édifiés par vous comme ils doi-

l'être, Dieu vous rendrait un jour responsables de leur perte, comme si vous en aviez été les auteurs.

Mais quand même vous n'y seriez pas obligés, votre intérêt seul ne devrait-il pas suffire pour vous engager à les rendre religieux et pieux?

II

Il y a longtemps qu'on a reconnu que le bonheur est le fruit de la vertu et qu'il n'y a que la religion qui puisse nous rendre véritablement et solidement vertueux. Les ennemis de cette religion divine ont été forcés eux-mêmes d'en convenir, et l'un des plus fameux incrédules du dernier siècle en était si convaincu, que, malgré son incrédulité, il prenait soin tous les jours d'apprendre lui-même à sa fille les vérités et les règles du christianisme, parce qu'il ne connaissait point, disait-il, d'autre moyen pour lui donner une éducation qui en fît une fille respectueuse et une digne mère. Si vous voulez donc que vos enfants soient heureux, si vous voulez l'être vous-mêmes, faites en sorte qu'on puisse dire de vous, comme de l'officier de notre Evangile : *Il crut, lui et toute sa maison.* Une famille où l'on vit chrétiennement est une famille où l'on vit toujours heureusement. On y voit régner la concorde, l'union, le bon ordre, les bonnes œuvres, la fidélité conjugale, la tendresse paternelle, la piété filiale, les égards mutuels, les atten-

tions réciproques, et tout ce qui peut faire ici-bas le bonheur des hommes. Les parents y commandent avec douceur et avec bonté ; les enfants y obéissent avec empressement et amour. Jamais la discorde et la jalousie ne se glissent parmi les frères, ils se chérissent tous comme des amis. Ils ne sont occupés qu'à se donner en toute occasion des marques sincères de l'affection qu'ils ont les uns pour les autres. Tout est commun dans cette famille, où, comme parmi les premiers chrétiens, il n'y a qu'un cœur et qu'une âme ; et si quelqu'un de ses membres souffre ou se réjouit, tous les autres partagent sa joie ou son affliction. Tel est, mes frères, l'admirable et touchant spectacle que nous offrent les familles où l'on mène une vie chrétienne. Mais en est-il de même de celles où l'on a oublié les principes, et où l'on viole ouvertement et librement tous les préceptes du christianisme? N'y voit-on pas souvent, au contraire, le désordre, la discussion et tous les maux qui en sont la suite? N'y voit-on pas la froideur ou la rupture parmi les époux, l'insouciance parmi les parents, le libertinage parmi les enfants, la division parmi les frères ; et, si les familles chrétiennes sont l'image du ciel, ne peut-on pas dire que celles où il n'y a point de religion nous offrent celle de l'enfer ?

N'oubliez donc rien pour faire connaître, pratiquer et aimer à vos enfants cette religion sainte, qui, seule, peut faire leur bonheur et le vôtre. Mais souvenez-vous en même temps que pour les rendre

pieux il ne suffit pas de les instruire, mais qu'il faut surtout les édifier. Les enfants suivent plutôt les exemples qu'on leur offre que les leçons qu'on leur donne. Faites donc qu'ils trouvent dans votre personne le modèle des vertus auxquelles vous les exhortez, qu'il leur suffise de vous voir pour apprendre ce qu'ils doivent être. Ce que je dis de vos enfants, je le dis aussi de vos serviteurs et de tous vos subalternes. Tel est le maître, tels sont ceux qui sont à son service. Tel est le supérieur, tels sont les inférieurs. — Prêchez donc, mes frères, prêchez d'exemple, non seulement dans votre maison, mais encore en quelque lieu que ce soit. Êtes-vous dans une compagnie où l'on déchire la réputation du prochain : prêchez d'exemple, ou dites du bien de ceux dont on médit, ou montrez par votre air triste et sérieux que vous avez horreur de la médisance. Parle-t-on en votre présence contre la religion ou la pudeur? Prêchez d'exemple, laissant voir la peine que cela vous fait, détournant la conversation, paraissant pénétré de respect pour les choses saintes et pour les bonnes œuvres. Etes-vous à l'église? Prêchez d'exemple; que tous ceux qui ont les yeux sur vous apprennent avec quelle attention, avec quel recueillement, avec quelle piété ils doivent assister aux saints mystères. Prêchez d'exemple en tout et partout; que l'odeur de votre vertu se répande dans la paroisse, non point pour vous attirer les louanges des hommes, mais *afin que les hommes en vous voyant rendent gloire à votre Père qui est au ciel* et désirent

de le servir comme vous faites. En agissant ainsi vous serez véritablement bénis et heureux ici-bas, et le bonheur dont vous jouirez sur cette terre ne sera qu'un avant-goût de la félicité qui vous est réservée dans le ciel. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

HOMÉLIE

Erat quidam regulus cujus filius infirmabatur.

Un Seigneur avait son fils malade. (JEAN, IV, 46.)

Mes Frères,

L'Evangile d'aujourd'hui renferme le récit d'un éclatant miracle, où nous voyons le fils d'un officier, déjà près de la mort, guéri au commandement de Notre-Seigneur. Voici la narration que fait de ce miracle l'évangéliste saint Jean : Un officier de Capharnaüm avait son fils malade; apprenant que Jésus venait de Judée en Galilée, il alla à sa rencontre, le suppliant de venir et de guérir son fils agonisant. Jésus lui dit : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges vous ne croyez point. » L'officier insista en disant : « Seigneur, venez avant que mon fils ne meure. » Jésus lui répondit : « Allez, votre fils est plein de vie. » L'officier crut à la parole de

Jésus, et s'en alla. Or, comme il s'en retournait, ses serviteurs vinrent à sa rencontre et lui annoncèrent que son fils était guéri. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux, et ils lui dirent : « Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. » Le père reconnut alors que c'était l'heure à laquelle Jésus lui avait dit : « Votre fils est vivant; » et il crut, lui et toute sa maison. Méditons quelques instants sur ce fait et tâchons d'en saisir les côtés pratiques.

I. *Conduite de l'officier dont parle l'Évangile.*

Pourquoi cet officier s'adresse-t-il à Jésus-Christ? Est-ce pour lui demander des grâces spirituelles, son salut ou celui de son enfant, sa conversion, la rémission de ses péchés, la persévérance finale? Il n'y pense même pas. Tant qu'il est heureux et que tout prospère dans sa maison, il ne songe pas à se mettre à la suite de Jésus-Christ; c'est l'affliction qui l'oblige à recourir à lui. Il est sur le point de perdre son fils chéri, il a en vain épuisé toutes les ressources humaines pour obtenir sa guérison, il a inutilement fait appel aux hommes habiles dans l'art de guérir; alors il se décide à recourir à Jésus et à solliciter la faveur de sa merveilleuse puissance. C'est donc son intérêt, et son intérêt seul qui le guide : *Cujus filius infirmabatur.*

Cette conduite est imitée de nos jours par un

grand nombre de chrétiens. Ils ont recours à Jésus-Christ quand tout le reste les repousse et semble leur faire une loi d'un changement de conduite. Tant que cet homme a été dans la prospérité, la religion était la moindre de ses pensées, il ne songeait qu'à augmenter sa fortune, qu'à se pousser, qu'à s'agrandir, qu'à passer sa vie dans les honneurs et dans les délices. Ce n'est que lorsque l'affliction l'a frappé, lorsque l'infortune a renversé ses espérances, lorsque le monde l'a abandonné, qu'il s'est tourné vers Jésus-Christ, qu'il a cherché un meilleur maître, ce n'est qu'en devenant malheureux qu'il a commencé à être fidèle. Tant que ce jeune homme jouissait d'une santé florissante il se moquait de Dieu et de sa religion, il ne songeait qu'à satisfaire de grossières passions; mais dès que la maladie a fondu sur lui, ses idées ont entièrement changé : il a crié vers le Seigneur et demandé les secours de la religion. Tant que cette fille se sentait attirée vers un monde qui la flattait et dont elle était l'idole, elle n'était chrétienne que de nom, elle n'avait de la foi que les apparences, de la religion que l'écorce; mais dès le jour où elle a compris que le monde la trompait, la délaissait, la repoussait même, elle est revenue au Dieu de sa première communion. — Tant que cet homme, comblé d'honneurs et de dignités, se voyait entouré de mille adulateurs, tant que la fortune lui souriait, il croyait pouvoir se passer de Dieu, il avait oublié le chemin de l'église; aujourd'hui qu'il se voit délaissé de ses amis, poursuivi

par l'adversité, il se rapproche du Dieu qu'il avait abandonné.

Voilà l'histoire de la plupart des chrétiens. Ne serait-ce pas la nôtre ? Où sont ces âmes généreuses qui servent Dieu uniquement pour lui-même, et sans égard à leur propre intérêt ; aussi fidèles dans le premier âge que dans le dernier, dans la santé que dans l'infortune ? Le nombre en est bien rare parmi nous ; et sans ce dégoût du monde qui est une suite naturelle de l'adversité, la vertu aurait bien peu de sectateurs et Jésus-Christ compterait fort peu de disciples. Il n'aurait jamais compté sur l'officier de Capharnaüm. Voyons comment il accueille la prière de ce père affligé.

II

Avant de lui accorder le bienfait qu'il lui demande, Jésus-Christ veut l'éprouver par un reproche qui a toutes les apparences d'un refus. *Si vous ne voyez*, dit-il, *des miracles et des prodiges, vous ne croyez point*. L'officier ne se décourage point, mais il s'humilie et donne une nouvelle énergie à sa prière : « Seigneur, s'écrie-t-il, mon fils est à l'extrémité, hâtez-vous, je vous en conjure, venez avant qu'il ne meure. » Heureux père de ne s'être pas rebuté ! Sa persévérance va être récompensée. « Allez, lui dit Jésus, votre fils est guéri ». Apprenez à connaître le Maître que vous servez ; s'il diffère de vous exaucer,

s'il paraît vous repousser, c'est son amour qui le fait agir, et il n'en use ainsi que pour notre plus grand bien. Demandez-lui donc avec confiance les biens spirituels ; il s'est engagé à vous les donner : demandez-les lui avec instance, avec persévérance, et soyez persuadés qu'il vous accordera toujours plus que vous ne lui demanderez. Pour les biens temporels : la réussite dans vos entreprises, le succès dans vos études, la santé du corps, la guérison d'un malade, vous pouvez les solliciter ; mais, s'il vous refuse, croyez que c'est dans votre intérêt et soumettez-vous à sa sainte volonté. Dieu n'accueille pas votre prière parce que ce que vous demandez serait contraire à sa gloire et à votre salut. Ainsi, il ne vous accorde pas la santé de cet enfant en proie à la souffrance parce qu'il ne veut pas que la malice pervertisse son esprit et gâte son cœur ; son âme est agréable à son créateur ; et c'est pour cela qu'il s'est hâté de la retirer du milieu de l'iniquité ; il ne l'a retiré de ce monde que pour le soustraire aux dangers qui le menaçaient, que pour prévenir sa perte et assurer son salut. Cessez donc de vous plaindre.

Jésus dit à l'officier qui le suppliait de venir et de guérir son fils : *Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez pas.* C'était lui dire : Votre foi est bien imparfaite et bien défectueuse. Mais la nôtre, est-elle plus parfaite ? N'y a-t-il pas parmi les chrétiens des hommes qui disent : Si nous avions vu les miracles qu'ont vus les apôtres et

les premiers disciples, nous croirions ; mais le moyen de croire à une religion qui renferme des mystères si incompréhensibles, qui impose des devoirs si pénibles ? Erreur, mes frères, erreur ; ce ne sont pas les miracles qui convertissent, c'est la grâce. Combien de Juifs ont vu les miracles du Sauveur, et la plupart néanmoins y sont restés insensibles. Une foi solide n'a pas besoin de miracles.

Notre-Seigneur voulant montrer que sa puissance n'est bornée par aucun obstacle ni aucune limite, qu'il est partout et en tout temps auprès de ceux qui l'invoquent avec confiance, répond à cet officier : *Allez, votre fils est plein de vie.* L'assurance pleine de dignité avec laquelle Jésus lui parle a fait sur lui une impression profonde et ne lui permet pas de douter de la vérité de ce qu'il lui a dit ; il croit à la parole du Maître et s'en va. Il croit avant de voir l'événement. C'est ce qui fait le mérite de la foi. Heureux, dit l'Évangile, ceux qui ont cru sans avoir vu : *Beati qui non viderunt et crediderunt.*

Comme il était en chemin, ses serviteurs, témoins de la guérison subite de leur jeune maître, *vinrent au devant de lui et lui dirent* : « *Votre fils se porte bien.* » A cette nouvelle l'officier ne se laissa pas aller à une vaine joie ; il s'oublia lui-même pour ne penser qu'à son bienfaiteur et examiner de près un événement qui pouvait avoir des suites bien plus importantes que la guérison de son fils. « Il lui demanda donc à quelle heure le malade s'était trouvé mieux ; ils lui dirent : la fièvre l'a quitté à la septième heure du

jour. Le père reconnut que c'était l'heure même où Jésus lui avait dit : Votre fils est guéri ; et il crut. Il comprit que Jésus ne lui avait pas seulement prédit la guérison de son fils, mais qu'il l'avait opérée, et, frappé, comme il devait l'être, d'un pouvoir si divin, il crut non seulement à la parole de Jésus, mais il crut en Jésus lui-même : il crut qu'il était le Fils de Dieu et le Messie attendu, à qui il fallait s'attacher.

Le père, reconnaissant des bienfaits reçus dans cette grande circonstance, instruisit son fils et toute sa maison des obligations qu'ils avaient envers Jésus, et il leur parla d'un air si pénétré qu'il engagea tout son monde à croire en lui. C'est un exemple pour les supérieurs, pour les pères et pour les maîtres. Mais, outre cela, chacun de nous, a dans ses sens extérieurs et intérieurs et dans toutes les puissances de son âme, une espèce de maison et de famille qu'il gouverne et qu'il doit contenir dans les règles d'une vive foi. Soit donc que nous soyons en compagnie ou seuls, quelque part que nous nous trouvions, quelle chose que nous fassions, que nos yeux, nos oreilles, notre langue, notre maintien, notre imagination, notre mémoire, notre esprit, notre cœur, nos entreprises, notre travail, notre repos, que tout soit dans l'ordre de la foi, que tout annonce en nous un homme qui croit, et en qui tout croit. Cette foi pratique nous enrichira d'œuvres surnaturelles et nous préparera une grande récompense dans le ciel. *Amen.*

XXIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

Le royaume des cieux peut être comparé à un monarque qui voulut entrer en compte avec ses serviteurs. Or, on lui en amena un qui devait dix mille talents. N'ayant pas de quoi les rendre, son maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme, ses fils et tout ce qu'il avait, pour payer sa dette. Mais se jetant à ses pieds, le serviteur l'implorait, disant : « Ayez un peu de patience, je vous rendrai tout. » Le roi, touché de compassion, le renvoya et lui remit sa dette. Le serviteur en sortant rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, et l'ayant saisi à la gorge, il l'étouffait, disant : « Rends-moi ce que tu me dois. » Et il le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il payât sa dette. Les autres serviteurs, voyant ce qui se passait, en furent profondément affligés, et racontèrent à leur maître tout ce qui venait d'arriver. Alors, le roi le fit venir, et lui dit : « Méchant serviteur, comme j'ai eu pitié de toi, ne devais-tu

pas avoir pitié de ton compagnon ? » Et le maître irrité le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il payât toute sa dette. Ainsi vous traitera le Père céleste, si chacun de vous ne remet du fond du cœur à son frère ce que son frère lui doit. (MATH., XVIII, 23, 25.)

HOMÉLIE

Rex voluit rationem ponere cum servis suis.

Un roi voulut entrer en compte avec ses serviteurs. (MATH., XVIII, 23.)

Mes Frères,

Dans cet Evangile quatre circonstances s'offrent à nos réflexions. Nous voyons : 1° un roi ; 2° la clémence de ce roi à l'égard de son serviteur insolvable ; 3° ensuite la cruauté de ce serviteur impitoyable à l'égard d'un de ses compagnons insolvable comme lui ; 4° enfin la justice inflexible du roi à l'égard du serviteur dur et sans miséricorde.

I

Le roi figuré dans cette parabole, c'est Dieu, le roi céleste, le roi de gloire, le dominateur suprême, Jésus-Christ qui est appelé le Roi des rois, le Sei-

gneur des Seigneurs : *Rex regnum, Dominus dominantium.*

Ses serviteurs, ce sont tous les hommes qui lui appartiennent à titre de création, de conservation et de rédemption. Il ne nous a créés, il ne nous conserve, il ne nous a rachetés que pour le connaître, l'aimer et le servir. Il a donné pour cela à chacun de nous différents talents, avec obligation de les faire valoir, non pas comme propriétaires, mais comme fermiers ; et il rentrera un jour en compte avec nous : ce sera au moment de notre mort ; il nous en avertit d'avance afin que nous nous y préparions.

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut entrer en compte avec ses serviteurs. Le premier qui lui fut présenté *lui devait dix mille talents.* Or, comme il n'avait pas de quoi les rendre, le maître commanda qu'on le vendît avec tout ce qu'il possédait pour satisfaire cette dette. Le serviteur dont il s'agit devait dix mille talents, le talent valait dix mille francs, c'est donc cent millions dont le serviteur était redevable à son maître, c'est-à-dire une somme énorme. L'état de ce malheureux qui doit une somme immense qu'il ne peut payer et qui se voit réduit, pour acquitter cette dette, à être vendu, lui, sa femme et ces enfants, cet état, dis-je, nous représente celui d'un pécheur qui n'a pas de quoi satisfaire à la justice divine, et qui mérite non seulement d'être vendu, mais d'être livré au démon, si la miséricorde de Dieu ne lui fait grâce.

Pour comprendre combien tout pécheur est cou-

pable devant Dieu, il suffit de réfléchir quelques instants sur la dignité de Celui qui est offensé, sur la bassesse de celui qui commet l'offense. Celui qui est offensé, c'est le créateur de l'univers ; c'est le grand roi du ciel et de la terre, devant qui tremblent les Séraphins ; c'est le Dieu de gloire que les Chérubins n'osent regarder, devant qui ils sont contraints de voiler leur face. Celui qui offense, c'est son serviteur, *servus*, c'est-à-dire l'homme qu'il a créé à son image et à sa ressemblance pour qui il a fait le reste de l'univers, qu'il a comblé de biens. L'ingrat pourtant l'a offensé de toutes les manières. Qui pourra jamais compter les péchés dont il s'est rendu coupable à son égard ! Que de pensées criminelles, que de désirs impurs, que de projets pervers, que de blasphèmes, que de médisances, que d'actions défendues ! Combien de grâces dont il a abusé, d'inspirations qu'il a rejetées, de remords qu'il a repoussés, d'exemples qu'il a méprisés, d'instructions qu'il a négligées, de sacrements qu'il a profanés ? Et en sortant de lui-même, combien de péchés qu'il aurait pu empêcher, et qu'il a laissé commettre ! Combien dont il a été cause par ses scandales ! Est-ce tout ? Pas encore. L'ingrat s'est servi de ses bienfaits même pour l'offenser ; enfant dénaturé, il s'est révolté contre son père ; sujet rebelle, il a enfreint ses lois. Peut-on concevoir une révolte plus criminelle, une ingratitude plus noire, une perfidie plus atroce ? Une telle conduite nous révolte, et cependant c'est la nôtre. Par nos nombreuses prévarica-

tions, par nos innombrables péchés, nous avons contracté envers la justice divine des dettes immenses ; nous sommes devenus insolvables. Que devons-nous faire ? Le serviteur infidèle va nous le faire voir. Lorsqu'il eut entendu la sentence prononcée contre lui, se jetant aux pieds de son maître, il le conjure en lui disant : « Prenez patience à mon égard, et je vous rendrai le tout. » Le maître le prenant en pitié, le laissa aller et lui remit sa dette.

II

Quelle bonté de la part de ce maître ! Une simple prière, une simple promesse que lui fait le serviteur, dont il avait à se plaindre, suffirent pour le désarmer, et, au lieu de le punir, comme il le méritait, il lui remit sa dette, toute grande qu'elle était. Admirable effet du repentir ? Mais la clémence dont Dieu a usé envers nous, n'est-elle pas encore plus admirable ? Ne nous a-t-elle pas supportés avec patience, malgré nos ingratitudes, malgré notre abus de ses dons, malgré nos haines, nos injustices, nos impuretés, nos médisances, nos scandales, nos profanations du saint jour ? Ne nous supporte-t-elle pas peut-être depuis longtemps ? Dieu ne pourrait-il pas dire de quelqu'un de nous, comme il disait autrefois de son peuple : Il y a quarante ans que j'attends ce pécheur endurci ; il y a quarante ans que je le sollicite par ma grâce de revenir à moi ; il persiste

cependant toujours dans ses égarements : *Quadraginta annis offensus fui generationi illi et dixi : Semper hi errant corde ; et isti non cognoverunt vias meas.* Ah ! s'il en est ainsi, qu'il est à craindre que sa bonté ne se lasse envers nous, comme elle se lassa à l'égard de son peuple, et ne nous livre aux rigueurs de sa justice. Pour éviter un semblable malheur, cessons d'abuser de son ineffable bonté ; allons nous jeter à ses pieds, au tribunal de la pénitence. Prions-le d'user encore à notre égard de la patience admirable avec laquelle il nous attend depuis si longtemps, et promettons-lui de réparer l'injustice de notre conduite, en lui rendant exactement tout ce qui lui est dû, c'est-à-dire en remplissant fidèlement tous les devoirs qu'il nous a imposés, et en faisant un saint usage des grâces qu'il voudra bien encore nous accorder. Si nous nous approchons de lui avec ces saintes dispositions ; s'il voit en nous une vive douleur d'avoir abusé de ses dons et une ferme résolution de ne plus les faire servir qu'à sa gloire et à notre salut, il se laissera attendrir sur notre sort, il nous prendra en pitié, et le prêtre en son nom prononcera sur nous la sentence d'absolution ; nos péchés seront effacés et notre dette sera complètement acquittée. Par ce moyen, la miséricorde toute-puissante de Dieu conciliera merveilleusement notre indigence et ses droits. Ne l'avons-nous pas déjà éprouvé, toutes les fois que coupables, nous avons eu recours au tribunal de la miséricorde ? Que ces pensées sont consolantes ! Oh ! que nous serions

malheureux et aveugles si nous refusions un pardon qui peut être obtenu à une condition si facile !

Mais, après notre pardon, gardons-nous d'imiter la dureté du serviteur infidèle.

III

Ce serviteur ne fut pas plus tôt sorti qu'il rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, et le prenant à la gorge, il l'étouffait en lui disant : « Rends-moi ce que tu me dois. » Celui-ci se jetant à ses pieds, le conjurait en disant : « Prenez patience à mon égard ; je vous rendrai tout. » Mais l'autre n'en voulut rien faire, et il le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il l'eût payé. Ce que voyant, les autres serviteurs furent indignés et vinrent rapporter au maître ce qui venait d'arriver.

Peut-on concevoir une dureté plus odieuse que celle de ce serviteur inhumain ? Il venait de recevoir le plus grand témoignage de bonté de la part de son roi ; et il ne donne à son semblable que des marques de cruauté. Son maître s'était empressé d'exaucer sa prière, et il s'obstine à rejeter celle de son compagnon. On lui avait remis une dette énorme de dix mille talents, et il exige avec une impitoyable rigueur la dette minime de cent deniers. En vain ce pauvre débiteur se jette-t-il aux pieds de son compagnon ; en vain lui dit-il : ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout : *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi ;* il ne voulut pas l'entendre et il le fit

mettre en prison. Quelle barbarie ! Quelle inhumanité !

Vous en êtes sans doute révoltés, chrétiens ; mais votre conduite est-elle moins révoltante ? Vous aviez abusé indignement des dons de Dieu ; vous ne vous en étiez servi que pour l'outrager, et ces outrages s'étaient multipliés à l'infini. Vous aviez entassé pendant des années entières péchés sur péchés, crimes sur crimes et la dette que vous aviez contractée envers la justice divine était immense. Il vous était impossible de l'acquitter. Vous ne deviez vous attendre qu'à des châtiments rigoureux et infinis. Dans cet état vous vous êtes jetés aux pieds de votre Dieu, qui est en même temps votre juge. Vous lui avez demandé pardon, et il vous a remis la totalité de votre dette. Mais vous, avez-vous eu la même indulgence pour vos semblables ? Leur avez-vous pardonné les offenses que vous en aviez reçues ? Hélas ! vous avez continué, au contraire, à les haïr, à les poursuivre, à vous en venger. Et pourquoi ? Parce qu'ils avaient froissé votre amour-propre, blessé votre orgueil, parce qu'ils s'étaient permis contre vous quelques paroles, quelques injures insignifiantes, quelques procédés peu convenables. Êtes-vous donc moins durs et moins impitoyables que le serviteur de notre Évangile ? Ne l'êtes-vous pas même plus ? Ce serviteur ne fit que se montrer insensible à la prière de son compagnon ; au lieu que vous, en refusant de pardonner à votre semblable, vous vous êtes montrés rebelles aux ordres de

votre Dieu ; car c'est Dieu lui-même, mes frères, qui nous dit dans l'Évangile : « *Aimez vos ennemis ;* priez pour ceux qui vous persécutent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; allez vous réconcilier avec votre frère. » C'est à lui par conséquent que vous désobéissez ; ce sont ses ordres que vous méprisez, quand vous refusez de pardonner à ceux qui vous ont offensé. Ah ! si vous ne craignez pas de rendre ainsi à Dieu le mal pour le bien qu'il vous a fait en vous pardonnant, craignez du moins de faire succéder sa colère à son indulgence, car il vous prévient qu'il vous traitera comme vous aurez traité vos frères. D'autre part, en voyant le châtiment que s'attira le serviteur qui refusa de remettre sa dette à son compagnon, apprenez quel est celui auquel vous devez vous attendre vous-mêmes, si vous refusez de pardonner à vos frères.

IV

Les autres serviteurs, dit l'Évangile, voyant ce qui venait de se passer, en furent affligés, et vinrent rapporter à leur maître ce qui venait d'arriver. Alors celui-ci fit venir le serviteur barbare et lui dit : « Je t'avais remis toute ta dette, parce que tu m'en as prié. Ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi? » Alors le maître irrité le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il payât toute sa dette.

Voilà, mes frères, l'image du triste sort qui nous est réservé, si au lieu de pardonner à ceux qui nous ont offensés, nous nous obstinions à vouloir nous venger. Dieu nous citera un jour devant son tribunal, comme le roi dont parle l'Évangile, fit venir devant lui le serviteur qui avait refusé de remettre la dette de son compagnon. Il nous rappellera la bonté avec laquelle il nous avait pardonné les outrages que nous lui avions faits; et comparant ensuite cette bonté ineffable avec l'inflexible dureté que nous aurons montrée envers ceux qui nous avaient outragés : Je t'avais remis, nous dira-t-il, tous les péchés dont tu avais osé te rendre coupable envers moi, parce que tu m'en avais prié; ne devais-tu pas avoir pitié de tes frères, comme j'ai eu pitié de toi? Ne devais-tu pas leur pardonner, comme je t'ai pardonné à toi-même? Ne savais-tu pas que j'étais le souverain Maître de l'univers, tandis que tu n'étais qu'un vil esclave? Ne savais-tu pas que ce que j'avais fait pour toi je t'ordonnais de le faire pour les autres, et qu'en refusant de te soumettre à mes ordres, tu m'offensais plus grièvement que tu n'avais été offensé toi-même? Cependant tu as persévéré obstinément dans ta haine, dans tes ressentiments, dans ton inimitié, et après n'avoir respiré que la vengeance, tu voudrais avoir part à ma miséricorde! Mais non, ma miséricorde n'est point faite pour les âmes cruelles et vindicatives; et comme j'avais annoncé que la mesure dont tu te serais servi envers les autres serait celle dont je me servirais

envers toi, je serai aussi inflexible à ton égard que tu l'as été envers tes ennemis, et au lieu des dons de ma clémence, tu n'auras en partage que les rigueurs de ma redoutable justice.

Ainsi nous parlera le souverain juge, si nous n'avons pas pour nos frères la même indulgence qu'il a eue pour nous. Et ne croyez pas, mes frères, que ce soit une menace dictée par un zèle outré : c'est un oracle sorti de la bouche même de Jésus-Christ. Car après nous avoir dit dans la parabole que je vous ai expliquée, que le maître irrité livra aux exécuteurs de la justice celui qui n'avait pas voulu remettre sa dette à son compagnon, ce divin Sauveur ajoute : C'est ainsi que vous traitera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère, du fond du cœur. Il n'y a donc qu'un seul moyen, mes frères, pour échapper aux rigueurs de sa juste vengeance; et ce moyen, c'est de pardonner à vos ennemis.

C'est là la condition à laquelle Dieu a attaché la rémission de nos péchés. Si nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, il nous pardonnera nos offenses; mais si nous ne leur pardonnons pas, quelque sacrifice que nous puissions lui adresser, nous n'avons point de pardon à attendre de lui. Or, ce seul motif ne devrait-il pas suffire pour éteindre toutes les haines, pour étouffer tous les désirs de vengeance; et n'est-il pas surprenant qu'il y ait un seul vindicatif parmi des chrétiens qui croient qu'ils ne peuvent se venger sans se perdre, et que le seul

moyen qu'ils aient de se sauver, c'est de pardonner? Ah! mes frères, il n'est sans doute personne ici qui ne se soit rendu coupable de quelques péchés; il n'est personne qui ne désire que Dieu ne lui accorde le pardon. Mais s'il est vrai que vous souhaitez tous qu'il vous pardonne, comment peut-il arriver qu'un seul d'entre vous refuse de pardonner à ses ennemis, tandis que la religion vous apprend que ce n'est qu'en leur pardonnant que vous pouvez obtenir le pardon que vous désirez? Avez-vous donc renoncé à votre salut, et êtes-vous déterminés à vous damner, plutôt que de ne pas vous venger? Ah! si cela est, vengez-vous; car c'est là tout le fruit que vous retirerez de votre vengeance. Mais si, au contraire, vous souhaitez et vous espérez encore de vous sauver, aimez vos ennemis, et allez vous réconcilier avec vos frères en leur pardonnant, non pas seulement en apparence, mais du fond du cœur : car ce n'est qu'en les aimant et en vous réconciliant ainsi avec eux, que vous pouvez vous réconcilier vous-mêmes avec votre Dieu, recouvrer sa grâce, vous rendre dignes de la gloire éternelle, que je vous souhaite. *Amen* (1).

(1) L'abbé Reyre.

POUR LE MÊME DIMANCHE

SUR LE PARDON DES INJURES

Nonne ergo oportuit te et miserer conservi tui, sicut et ego tui misertus sum?

Ne devais-tu donc pas avoir aussi pitié de ton compagnon, comme j'avais eu pitié de toi. (MATH., XVIII, 33).

Mes Frères,

Saint Pierre, s'étant un jour approché de Jésus, lui dit : « Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi? Sera-ce jusqu'à sept fois? » Jésus lui répondit : « Je ne vous dis point jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois sept fois, *usquè septuagies septies* » ; en d'autres termes : autant de fois qu'il vous aura offensé, c'est-à-dire toujours. Et pour bien graver dans l'esprit et le cœur de son disciple l'obligation de pardonnner au prochain, le Sauveur lui proposa la parabole suivante :

Le royaume du ciel est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs, dont l'un lui devait dix mille talents, et n'avait pas de quoi les payer. Le prince commanda qu'on le vendît avec tout ce qu'il possédait, pour satisfaire à cette dette. Le serviteur pria son maître d'attendre, en lui promettant de le satisfaire bientôt. Le maître, touché de compassion, le laissa aller et lui remit sa dette. Aussitôt le serviteur courut chez un de ses compagnons, qui lui devait cent deniers, et, le prenant à la gorge, il lui dit : « Rends-moi ce que tu me dois. » Son compagnon se jetant à ses pieds, lui dit : « Accordez-moi quelque délai, et je vous rendrai tout. » Mais l'autre ne le voulut point et il le fit mettre en prison. Le roi le sut, et il s'emporta contre lui et lui dit : « Méchant serviteur, je t'avais remis toute ta dette, parce que tu m'en avais prié; ne devais-tu donc pas aussi avoir pitié de ton compagnon, comme j'avais eu pitié de toi? » Et il le livra entre les mains des exécuteurs de la justice jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait.

C'est un principe dans l'Évangile que Dieu nous traitera comme nous aurons traité notre prochain. Désirons-nous, chrétiens, ne pas être traités avec rigueur par notre Père qui est dans le ciel? Voulons-nous ne pas être livrés au démon, exécuteur des vengeances divines? Pardonnons, de tout cœur, à ceux qui nous ont offensés. Dieu le commande; nos intérêts l'exigent. Vous allez vous en convaincre, je l'espère, dans ce court entretien.

I

De faux interprètes, dit Jésus-Christ, ont fait entendre à vos pères qu'ils pouvaient haïr leurs ennemis, et qu'il suffisait d'aimer les amis pour accomplir la loi : *Dictum est antiquis : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum.* Pour moi, reprend le Sauveur, je prétends que vous aimiez vos ennemis : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Pesez bien la force de ces paroles : *Ego :* Moi, moi qui suis votre maître, votre roi, votre Dieu; moi de qui vous dépendez en toutes choses; moi de qui vous avez tout à espérer et tout à craindre, je ne vous prie pas, je ne vous conseille pas seulement, mais je vous commande d'aimer vos ennemis et de leur faire du bien : *Diligite inimicos vestros; benefacite his qui oderunt vos.* Si c'était un grand de la terre, un prince, un roi, un empereur qui vous intimât de tels ordres, vous pourriez dire que son pouvoir ne s'étend pas jusque-là; mais pouvez-vous refuser de m'obéir, à moi qui suis votre Dieu, de qui vous avez reçu l'être, qui puis non seulement perdre votre corps, mais encore votre âme pour l'éternité? *Ego autem.*

A qui donne-t-il cet ordre? A tous sans distinction d'état, de sexe et de rang. A vous grands du monde, si jaloux de vos droits, et si délicats sur le point d'honneur; si vous êtes au-dessus des autres par

votre naissance, par vos richesses, par vos dignités, vous n'êtes pas au-dessus de la loi : c'est pourquoi il vous dit : *Diligite inimicos vestros.* — A vous, pauvres de la terre, que chacun rebute et méprise, il vous défend la vengeance et vous prescrit le pardon des injures. — A vous, femmes et filles du monde, qu'un mot échappé froisse et offense, qu'un oubli irrite, qu'un mépris transporte jusqu'à la fureur; et il vous défend les récriminations contre votre frère. — A vous, pères de famille, à qui un indigne voisin intente des procès injustes et ruineux. Défendez vos droits, vous le pouvez, vous le devez même, faites-vous rendre justice; mais ne vous vengez pas, ne conservez pas de la rancune. C'est Jésus-Christ qui vous l'a dit : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.*

Mais il va plus loin, il veut que nous répandions des bienfaits sur ceux qui nous haïssent : *Benefacite his qui oderunt vos.* Loin de les maudire, priez pour ceux qui par des médisances continuelles, des calomnies atroces s'occupent à vous déchirer malignement : *Orate pro calumniantibus vos.* Pour ceux-là même qui semblent avoir juré votre perte et ne cessent de vous persécuter : *Orate pro persequentibus vos.* Vous le voyez, le pardon des injures n'est pas un simple conseil, que nous soyons libres de suivre ou de négliger, c'est un véritable précepte qui n'admet point d'excuse : précepte universel qui ne connaît pas d'exception : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.*

Dieu a tellement à cœur l'observation de ce précepte qu'il rejette tout autre sacrifice qui n'est point accompagné de celui de la vengeance. « Si en offrant votre présent à l'autel, dit Jésus-Christ, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre présent, et allez auparavant vous réconcilier avec lui ; car j'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. » Vous avez beau prier, jeûner, vous mortifier, enrichir les pauvres de vos dons, si vous conservez de la rancune contre votre prochain et refusez de vous réconcilier avec lui, toutes vos mortifications et le martyre même ne vous serviraient de rien. Pourquoi ? parce que vous n'avez pas la charité sans laquelle tout le reste n'est rien : *Si charitatem non habuero, nihil sum.* Vous devez donc pardonner. Et combien de fois ? *Usquè septies*, disait saint Pierre, jusqu'à sept fois ? Non, répond Jésus : *Usquè septuagies septies*, c'est-à-dire toujours.

A l'autorité de sa parole, Jésus-Christ joint l'autorité de ses exemples. Si les Juifs le persécutent, il leur fait du bien, il guérit leurs malades. Si Judas le trahit, il le traite comme un ami : *Amice, ad quid venisti?* Si saint Pierre le renie pour son maître, il le place à la tête de son Église. Si sur la croix ses bourreaux l'insultent et l'outragent, loin de les punir, il leur pardonne et prie pour eux : *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt.*

Mais, mes frères, si le précepte du Seigneur n'est pas capable de vous déterminer à pardonner à vos

ennemis, laissez-vous au moins gagner par la considération de vos propres intérêts.

II

Nous avons tous été pécheurs ; et nous le sommes peut-être encore. Pour avoir le droit d'arriver au ciel, il faut nécessairement que nous obtenions le pardon de nos péchés. Mais qui nous donnera l'assurance de ce pardon ? Sera-ce notre amour pour la pénitence ? Mais les anachorètes, après une vie entière passée dans les austérités, tremblent et se demandent avec effroi : « Frères, croyez-vous que Dieu me pardonnera ? » Sera-ce votre zèle pour le service de Dieu ? Mais saint Paul, ce vase d'élection, saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, et qui avait amené l'univers aux pieds de Jésus-Christ, ignore s'il est digne de haine ou d'amour. Qui donc, au milieu de ces alarmes générales, nous donnera l'assurance des miséricordes divines ? le pardon des injures ? La parole du Sauveur est formelle là-dessus. Pardonnez, vous dit-il, et on vous pardonnera : *Dimittite et dimittemini. Si dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet vobis Pater vester cœlestis debita vestra. Si autem non dimiseritis hominibus, nec Pater vester dimittet vobis peccata vestra. Eadem mensurâ quâ mensi fueritis, remetietur vobis.* Vindicatifs, qui refusez de pardonner une injure, sachez que Dieu vous traitera sans miséricorde, comme vous aurez traité votre frère :

Sic Pater meus cœlestis faciet vobis. Le pardon du prochain, c'est la condition, la mesure, le gage de votre pardon.

Mais je vous entends dire : « Je ne puis pas pardonner, le mal qu'on m'a causé est trop grand ; mon ennemi m'a enlevé ma réputation, mon honneur, c'est-à-dire tout ce qu'un homme de cœur préfère aux biens terrestres. »

Vous pouvez très bien pardonner puisque Dieu vous le commande et qu'il ne prescrit rien d'impossible : *Deus impossibilia non jubet.* Avec sa grâce on peut tout. Vous exagérez le tort qu'on vous a fait. Ce n'est pas votre réputation qu'on vous a ravie, c'est votre amour-propre qu'on a froissé. Au reste ce n'est pas celui qui reçoit une injure qui est déshonoré, c'est celui qui l'a faite. Un homme qui en traite un autre avec respect s'honore plus lui-même qu'il n'honore son frère; c'est pourquoi on l'appelle un homme honnête et bien élevé; de même celui qui en outrage un autre se déshonore bien plus qu'il ne déshonore cet autre; c'est pourquoi on l'appelle un impoli, un grossier, un calomniateur. Si vous ne voulez pas vous en rapporter à mon dire, écoutez le langage de saint Basile : « Dans une querelle, c'est celui qui l'emporte qui est le vaincu. » Et saint Cyprien : « Le plus malheureux, c'est celui qui fait, et non celui qui reçoit une injure. »

Mais quand votre frère aurait réellement commis contre vous tous les excès dont vous vous plaignez, il aurait toujours droit à votre indulgence. Vous

étiez vous-même coupable de tous ces excès envers Jésus-Christ; vous l'aviez déshonoré par vos crimes, vous vous étiez révolté contre lui, vous lui aviez causé la mort. Et cependant il vous a pardonné; vous devez donc pardonner à votre frère.

Mais il en coûte, mais c'est difficile de pardonner et de faire du bien à ceux qui nous font du mal. Oui, c'est difficile, puisque c'est l'acte le plus pénible de notre religion; oui, il en coûte. Voilà pourquoi votre action sera plus héroïque, plus digne de vous, plus digne de Dieu? Il en coûte; mais le ciel n'est pas promis aux lâches, il est le partage des cœurs nobles et généreux.

Ce n'est pas moi qui ai offensé le premier, dites-vous, ce n'est pas à moi à faire les premières démarches de la réconciliation; je pardonnerai si mon ennemi reconnaît sa faute. — Voilà le langage ordinaire de tous ceux qui ne veulent pas pardonner. Entendez parler deux ennemis; personne ne veut convenir de son tort, chacun prétend avoir été offensé; de là vient que personne ne veut faire des avances; l'orgueil qui domine la plupart des hommes les retient et les empêche d'exécuter un projet que la grâce inspire; on croit qu'il y a de la bassesse à faire des excuses, et que c'est à notre adversaire à rechercher nos bonnes grâces; cet ennemi pense de même : ainsi, chacun reste dans son état, c'est-à-dire un état de damnation.

Eh bien! je pardonne à mes ennemis, puisqu'il le faut, je renonce à la vengeance, je ne leur ferai point

de mal ; mais je ne veux pas les voir, je ne veux pas leur parler ; qu'ils fassent leur chemin, et je ferai le mien. — Voilà le langage de ces chrétiens qui pardonnent en apparence et qui conservent néanmoins la haine dans le cœur. Étrange illusion ! ils ne veulent point de mal à leurs ennemis ; c'est très bien, mais cela ne suffit pas : Jésus-Christ vous dit : *Diligite... benefacite.* Redoute-t-on la rencontre de ceux qu'on aime ? Refuse-t-on de parler à un ami ? Vous laissez cet ennemi pour ce qu'il est, et vous ne lui voulez faire aucun bien ! Mais seriez-vous bien aise que Dieu vous laissât pour ce que vous êtes, et qu'il ne vous fît aucun bien ? C'est ainsi néanmoins qu'il vous traitera si vous n'avez pas de meilleures dispositions à l'égard de votre ennemi.

Mes frères, si vous avez compris cette instruction, hâtez-vous de pardonner à vos ennemis. Renoncez à tout ressentiment à leur égard. En faisant ainsi miséricorde à vos frères coupables, vous pourrez l'obtenir pour vous-même et mériter le bonheur éternel. *Amen.*

XXIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

Les pharisiens, s'étant retirés, tinrent conseil entre eux sur les moyens de surprendre Jésus dans ses paroles. Et ils lui envoyèrent de leurs disciples avec des hérodiens, qui lui dirent : « Maître, nous savons que vous êtes véridique, et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans acception d'aucunes personnes ; dites-nous donc votre sentiment. Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César? » Mais Jésus connaissant leur mauvais dessein, leur dit : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi la monnaie dont on paie le tribut. » Ils lui présentèrent un denier. « De qui sont, leur dit Jésus, cette image et cette inscription? » « De César, lui répondirent-il. Alors il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (MATH., XXII, 15-22.)

HOMÉLIE

Magister scimus quia verax es... quid tibi videtur? Licet dare censum Cæsari, an non?... Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo. (MATH., XXII.)

Notre-Seigneur ayant, dans maintes circonstances, confondu les Pharisiens en dévoilant leur orgueil et en démasquant leur hypocrisie, encourut leur haine. C'est pour cela que ces implacables ennemis cherchèrent tous les moyens possibles pour le perdre. Ce fut chez eux un parti pris de la persécution à outrance. Plus ils le voyaient opérer le bien et plus ils s'acharnaient contre sa divine personne. Lorsqu'il guérissait les malades du corps ou remettait les péchés de l'âme, ils l'accusaient et le traitaient de blasphémateur. Lorsqu'il pardonnait à Madeleine, ou mangeait chez les pécheurs pour les convertir, ils le calomniaient. La présence de Jésus était une accusation perpétuelle, ils voulaient à tout prix s'en défaire; mais ils n'osèrent point s'emparer de lui par violence, parce qu'ils craignaient le peuple qui le regardait comme un grand prophète. Un jour s'étant retirés, ils firent dessein entre eux de le surprendre par ruse dans ses paroles. Ils lui envoyèrent donc quelques-uns de leurs disciples avec quelques officiers de la cour d'Hérode pour lui poser une question très insidieuse, à savoir : S'il faut payer le tribut

à César ou s'il faut refuser de le faire : *Licet censum dare Cæsari, an non?* S'il se déclare en faveur de César, se disent-ils, il perd l'estime et la confiance du peuple si, au contraire, il prend le parti du peuple et s'élève contre les impôts qui pèsent sur lui, les hérodiens vont l'arrêter et le livrer aux magistrats comme un agitateur et un rebelle. Convaincus que Jésus ne pourra répondre sans se compromettre, ils se présentent avec assurance et lui tiennent le langage le plus flatteur : *Maître, nous savons que vous êtes sincère et véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité,* sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne considérez point la qualité des personnes.

Faisons, mes frères, quelques réflexions sur ces paroles et sur la réponse de notre divin Sauveur. Elles nous apprendront bien des choses.

Et d'abord, les éloges que les délégués donnent à Jésus sur sa véracité sont bien mérités. Il est véritablement sincère et véridique dans toutes ses paroles, et jamais son cœur ne démentit ce qu'exprimèrent ses lèvres. Ne nous dit-il pas lui-même *qu'il est la voie, la vérité et la vie?* Saint Jean à son tour ne nous déclare-t-il pas qu'il est plein de grâce et de vérité : *Plenum gratiæ et veritatis!* Mais en est-il ainsi de nous qui nous flattons d'être les disciples de Jésus-Christ, qui faisons profession de le suivre, d'imiter ses exemples, d'accomplir les préceptes de son évangile ; il est notre modèle ; marchons-nous véritablement sur ses traces, et méritons-nous sans flatterie

la louange que lui décernaient les pharisiens? Sommes-nous, comme le divin Maître, francs et sincères à l'égard de Dieu? Tous les jours, nous lui disons : Père, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Quand notre bouche prononce ces mots, notre cœur n'est-il pas plein de fiel et d'amertume contre quelqu'un de nos frères? Tous les jours aussi nous disons à Dieu : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, parce que vous êtes infiniment aimable, je vous préfère à toutes les créatures : cela est-il vrai? N'oublions-nous pas souvent et trop souvent le créateur pour la créature? Ne nourrissons-nous pas au fond de l'âme quelque attache secrète, quelque affection criminelle et si nous ne nous agenouillons plus, comme les païens, devant les dieux de pierre et de bois, n'offrons-nous pas encore notre encens et nos vœux à des idoles, qui ont usurpé, dans nos cœurs, les droits légitimes du Maître du ciel? Je vois l'avare prosterné devant ses monceaux d'or; je vois l'ambitieux rêver la conquête du monde; je vois le jeune voluptueux plongé, sans honte ni remords, dans la fange des plus viles passions, et tous ces gens-là disent à Dieu : « Je vous aime de tout mon cœur, je vous préfère à toutes les créatures. » Enfin nous venons au temple pour adorer Dieu, le bénir, le remercier et l'invoquer; nos lèvres murmurent les paroles de la prière, mais notre cœur où est-il? Peut-être bien loin de Dieu? Il est où nous l'avons laissé, dans nos maisons, dans nos ménages, au milieu de nos familles; trop heureux

encore quand les ajustements de la toilette n'occupent pas notre attention jusqu'au pied des autels, et quand nous ne venons pas à l'Église pour voir ou être vus ! Nous ne sommes donc pas sincères et véridiques à l'égard de Dieu.

Le sommes-nous à l'égard du prochain, envers nos frères? Pas davantage. Dans le monde, et surtout dans ce qu'on est convaincu d'appeler le grand monde, la bonne société, on entend à chaque pas force protestations d'attachement, d'affection, d'inaltérable dévoûment; et, au fond, rien n'est moins vrai que tout cela. On se confond en politesses, en longues et profondes révérences; et, au fond, on se rit peut-être de celui à qui l'on prodigue, avec une telle libéralité, ces marques extérieures de respect et d'estime. Qu'y a-t-il souvent derrière le rideau de gaze où se joue cette comédie? C'est que chaque femme croit avoir dans toutes ses compagnes une rivale qu'il faut éclipser à tout prix; c'est que chaque homme trouve dans ses semblables des adversaires, des envieux, des ennemis, qu'il faut par tout moyen réduire à l'impossibilité de nous nuire. Ce manque de vérité et de franchise domine tellement les relations habituelles de la vie, qu'il a perverti jusqu'à notre langue elle-même. Tous les jours, nous disons : je suis ravi, je suis enchanté, je suis au désespoir ; et notre cœur est tout de glace au milieu de ces enchantements, et nos désespoirs ne vont pas même jusqu'à l'épiderme de notre âme! On dirait que nous voulons réaliser dans notre conduite de chaque jour

le mot d'un diplomate fameux : Que la parole n'a été donnée à l'homme que pour mieux déguiser sa pensée. Ne nous flattons donc point d'être sincères à l'égard de nos frères.

Le serons-nous du moins à notre égard? Non plus. Ici encore, il faut que nous prenions plaisir à nous tromper, à nous abuser nous-mêmes. Nous nous faisons accroire le bien pour le mal. Au lieu de demeurer dans la voie de Dieu, la voie de ses commandements, de ses règles, nous courons après nos passions. Nous nous arrangeons au dedans de nous-même un petit monde à notre guise ; nous formons notre conscience comme nous l'entendons, au gré de nos caprices ; nous cherchons à nous faire illusion ; en un mot, nous ne sommes pas véritables à notre égard. Quel sujet de damnation pour nous !

Les pharisiens rendaient aussi ce témoignage à Jésus-Christ qu'il n'avait égard à qui que ce soit, sinon à Dieu. Quelle disproportion encore ici entre le divin modèle et nous ! N'avons-nous pas trop d'égard à nous-mêmes? L'amour-propre, la vanité, l'orgueil sont le dieu de ce monde, sont le mobile de toutes nos actions. Analysons chacune de nos pensées, chacune de nos paroles, chacune de nos œuvres, et au fond vous trouvez toujours le *moi*, c'est-à-dire l'égoïsme, comme la base indestructible de toute notre conduite. Le Sauveur ne regardait pas non plus les qualités des personnes. Comment ausi l'imitons-nous sous ce rapport? Ne flattons-nous pas celui-là, ne caressons-nous pas celui-ci? N'aimons-

nous pas un tel d'une affection particulière ? Au lieu d'embrasser, en vrais serviteurs de Jésus-Christ, tous les hommes dans une ardente et universelle charité, ne choisissons-nous pas ceux dont l'humeur, les goûts, les qualités, l'esprit nous reviennent davantage, tandis que nous enveloppons tous les autres dans une même proscription, c'est-à-dire une même indifférence. Méchants disciples, ah ! que nous sommes éloignés de la vie et des mœurs de notre Maître qui méritent tant de louanges !

Les pharisiens continuent, et, s'adressant toujours à Jésus-Christ, ils lui disent : « *Donnez-nous votre avis sur ceci :* Est-il permis ou non de payer le tribut à César? » Voilà une question bien simple, bien naturelle, et qui semble inoffensive, cependant elle cachait un piège, car elle était faite par des gens qui voulaient surprendre le Sauveur dans ses paroles, et la malice reposait dans leurs cœurs. Aussi Jésus-Christ qui déteste souverainement la tromperie, leur jette un blâme sévère : hypocrites pourquoi me tentez-vous ? Il demande ensuite à voir la pièce d'argent qu'on donnait dans ce temps-là pour le tribut. On la lui montre ; il leur dit : « De qui est cette image et cette inscription ? » Mes frères, permettez-moi de vous adresser la même question. De qui êtes-vous l'image? *Cujus imago hæc!* Vous êtes, nous sommes tous les images de Dieu. Notre âme dans ses facultés est un reflet merveilleux des trois personnes de l'auguste Trinité elle-même ; notre corps porte dans sa mystérieuse organisation et dans la noblesse de

ses traits le sceau, l'empreinte, l'irrécusable cachet de la puissance et de la majesté divines. L'homme créé innocent et pur conservait ainsi, dans une vivante image, au sortir des mains créatrices, la ressemblance de son auteur. Mais depuis, hélas ! qu'avons nous fait de cette image sacrée? Comme elle est gâtée maintenant! Est-ce encore bien l'image de Dieu? N'est-ce pas plutôt celle du démon ? Et au lieu de porter toujours sur notre front les joies pures du ciel et dans notre âme les délices d'une conscience tranquille, n'est-ce pas l'enfer qui est au dedans de cette âme, l'enfer avec toutes ses terreurs, ses remords, ses angoisses? *Cujus imago hæc.* Ah! oui, Seigneur, je le reconnais, le front dans la poussière et l'amertume dans l'âme, j'ai souillé, déshonoré, défiguré votre image; j'en ai fait l'image d'un homme terrestre. Par le péché, je vous ai chassé de mes sens qui n'ont la vie que par votre puissance, chassé de mon cœur qui n'a reçu de vous le sentiment que pour vous aimer, chassé de tout mon être que vous ne m'aviez donné que pour vous servir. Plus rien en moi, à cette heure, ne porte l'empreinte de votre être adorable. Je suis comme une grande ruine dont les débris dispersés sur le sol, tout en attestant encore la main prodigieuse qui les assembla pour la première fois, remplissent toujours de terreur, de tristesse celui qui les contemple. Mes frères, réveillons-nous donc. Il est temps que comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, nous portions aussi l'image de l'homme céleste. Réformons-nous

nous-mêmes jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en nous et que nous puissions dire avec l'apôtre : « Je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi : *Vivo ego, jam nonego, vivit verò in me Christus.* »

Mais écoutons encore les dernières paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile de ce jour ; elles ne sont pas moins fécondes que les autres en enseignements pratiques : *Rendez* donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient; nous sommes de Dieu : donc nous devons être à Dieu; il est notre premier principe, donc il doit être notre maître. Il nous a créés dans une effusion d'amour, par pure bonté lorsque nous n'étions nullement nécessaires à son bonheur et à sa gloire : donc nous devons lui appartenir entièrement. L'argile n'est-elle pas au potier, l'enfant à son père, le serviteur à son maître? Mais tous les droits de l'homme sur les créatures, Dieu les possède sans doute à notre égard, et au plus haut degré et aux titres les plus sacrés, puisque c'est de lui que nous tenons tout ce que nous sommes, puisqu'il n'y a rien en nous qui ne soit comme un fruit de son propre fonds, et dès lors sa propriété. Or, chrétiens, rendons-nous à Dieu ce qui lui appartient? Notre corps, notre âme, nos sens et toutes nos puissances sont à lui. Rendons-nous à Dieu notre corps et nos sens? Nous en servons-nous pour sa gloire? Hélas! que de fois nous les avons fait servir à la passion, au crime! Quel est celui de nos sens qui n'ait pas été un ins-

trument d'iniquité? Péchés des yeux, péchés des oreilles, péchés de la langue, péchés de la bouche, péchés des mains, péchés des pieds! Je regarde et il n'est pas resté une seule partie de saine dans ce corps de misère et de corruption. Est-ce ainsi que nous rendons à Dieu ce que nous lui devons? *Hæccine reddis Domino tuo?* Lui rendons-nous notre âme en pensant à lui, en l'aimant, en le craignant? Ah! notre âme n'a-t-elle pas été comme un grand chemin toujours foulé par les pieds des passants? Combien de fois notre âme n'a-t-elle pas laissé tomber les saintes bannières de sa modestie et de sa chasteté devant quiconque ne jetait pas sur nous un regard méprisant? Notre âme n'a-t-elle pas bu à la coupe de toutes les iniquités, ne s'est-elle pas enivrée du vin de toutes les prostitutions? Quelle est celle de ses facultés qui n'ait pas été coupable? Nos affections ont rampé auprès des créatures. Nous nous sommes abaissés devant des idoles de chair et de sang; nous avons déposé à leurs pieds la couronne qui ceignait nos fronts, et le sceptre du commandement que Dieu avait remis entre nos mains. Créés libres et rois, nous nous sommes faits esclaves, esclaves du démon, esclaves du monde, esclaves d'une pauvre créature, esclaves de nos penchants honteux : Hélas! est-ce ainsi que nous avons rendu à Dieu ce que nous lui devions : *Hæccine reddis Domino tuo?*

Et cependant, chrétiens, voyez à combien de titres nous devons à Dieu l'hommage de nos affections et de tout notre être. Il nous a créés de préfé-

rence à une infinité d'autres êtres qu'il aurait pu créer à notre place. Tous les jours encore dans notre conservation il renouvelle le miracle de notre création. Il nous a rachetés en mourant pour nous sur la croix; il nous a appelés à la grâce du christianisme ; il a fait rayonner sur nous le sceptre merveilleux de la foi qui éclaire, qui console, qui purifie. En un mot, il nous a comblés de tous les biens, et dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce (1).

Mais ce n'est pas assez de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu ; il faut encore rendre à César ce qui appartient à César. La parole de Dieu à ce sujet est claire et formelle. Saint Paul met ces deux obligations sur le même rang. Pourquoi? parce que toute puissance vient de Dieu et que celles qui sont établies sont dans l'ordre de Dieu : *Quæ autem sunt a Deo ordinatæ sunt*, en sorte que leur résister c'est résister à Dieu. Obéissons-nous aux puissances établies? Leur rendons-nous l'honneur et le respect qui leur sont dus? Prions-nous pour l'autorité afin que Dieu la dirige dans le bien? Le prochain est encore compris ici sous le nom de César. Lui rendons-nous ce que nous lui devons? Nous acquittons-nous à son égard des devoirs de la justice, de la charité, de la bienfaisance, de la douceur et de l'humanité? Mon Dieu! que d'infractions à votre loi! Quand nous montrerons-nous plus dociles à accomplir votre volonté et à remplir nos devoirs? Seigneur, donnez-

(1) Tiré de l'abbé Breton.

nous abondamment votre grâce afin qu'elle nous aide à triompher de notre lâcheté et de notre paresse. Avec son aide, nous vous aimerons, nous vous servirons fidèlement jusqu'à notre dernier soupir.

POUR LE MÊME DIMANCHE

AUTRE HOMÉLIE

Cujus est imago hæc? Cæsaris reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo. (MATH., XXII, 21.)

Les pharisiens qui suivaient habituellement le Sauveur se retirèrent un jour et tinrent conseil sur les moyens de le surprendre dans ses paroles. Ils lui envoyèrent quelques-uns de leurs disciples et quelques hérodiens, avec ces paroles : « Maître, nous savons que vous êtes véridique et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans acception d'aucunes personnes ; dites-nous donc votre sentiment? Est-il permis ou défendu de payer le tribut à César? » Jésus, connaissant leur mauvais dessein, leur dit : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? montrez-moi la monnaie dont on paie le tribut. » Ils lui présentèrent un denier. « De qui sont, leur dit Jésus, cette image et cette inscription? » « De César, lui répondi-

rent-ils. » Eh bien! reprit-il, rendez-donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

Ce qui frappe le plus dans ce fait raconté par l'Évangile de ce jour, c'est d'un côté la malice inconcevable des pharisiens, de l'autre, la grande sagesse de Jésus-Christ. L'une et l'autre feront le sujet de cette homélie.

La malice des Pharisiens éclate d'une manière fort sensible : 1° dans les desseins qu'ils forment contre Jésus; 2° dans le choix de leurs émissaires pour le surprendre ; 3° dans leurs flatteries hypocrites; 4° dans la question brûlante qu'ils lui proposent.

1° Après avoir été confondus dans maintes circonstances par le divin Sauveur, après avoir été témoins d'un grand nombre de merveilles, les pharisiens auraient dû, ce semble, être touchés et songer à s'attacher à ce grand maître, à l'aimer et à profiter de ses instructions; mais il n'en est rien. Au contraire, les œuvres merveilleuses dont ils sont témoins, les paroles pleines de sagesse qui sortent de la bouche du Sauveur ne font que les endurcir et les irriter davantage. C'est ce qui les porte à ourdir de nouvelles trames. Ils s'assemblent pour délibérer entre eux sur le moyen de le rendre odieux au peuple, de le faire passer pour un faux prophète et de le perdre aux yeux de l'Empereur des Romains.

Dans ce but, alors comme toujours depuis, les sectes les plus ennemies entre elles se réunissent dans une haine commune contre Jésus-Christ. Les Pharisiens se concertent avec les Hérodiens et lui envoient des émissaires rusés qui doivent inévitablement le faire tomber dans leurs pièges. C'est ici que paraît, d'une manière plus sensible, leur perversité.

2° C'était dans le temps où l'on discutait la question de savoir si les Juifs étaient obligés de payer le tribut à l'Empereur romain. Les Pharisiens partisans de la liberté de leur nation, prétendaient que les Juifs n'y étaient aucunement tenus, tandis que les partisans de l'empereur disaient, au contraire, que les Juifs devaient payer rigoureusement cet impôt annuel. Hérode et ses ministres qui épousaient les intérêts de l'Empire, étaient odieux aux pharisiens ; néanmoins ceux-ci s'unirent à ceux-là pour diriger contre le Christ leurs communes rancunes. Ils lui envoyèrent pour ce sujet une députation composée de Pharisiens et d'Hérodiens, afin que de tous côtés, il fut comme environné de précipices et que, quelque réponse qu'il fît, il ne pût éviter le piège qui lui était tendu : car, disaient-ils, s'il est favorable à Hérode, il déclare qu'on doit payer le tribut à César, il se rendra odieux au peuple qui le regardera comme un faux prophète ; et si, au contraire, il prend le parti des Juifs pour leur plaire, les Hérodiens l'arrêteront comme criminel de lèse-majesté, et *ils le livreront aux magistrats et au gouverneur.* Écoutons ce langage perfide.

3° Ils essaient d'abord de séduire Jésus-Christ par leurs flatteries hypocrites : *Maître*, lui dirent-ils, *nous savons que vous êtes un homme véridique*, incapable de trahir la vérité par aucun mensonge, *que vous parlez et enseignez la voie de Dieu en toute franchise et droiture, sans acception de personne*, avec une sainte liberté, *et sans égard pour la condition des hommes*, sans vous laisser imposer par le rang et l'apparence extérieure de ceux à qui vous parlez. Cette flatterie dans leur bouche cachait un grand piège, puisqu'ils ne louaient en Jésus-Christ cette entière liberté que pour l'engager plus fortement à préférer l'intérêt de Dieu à celui de l'empereur, et à déclarer par conséquent que les Juifs, qui étaient son peuple, ne devaient payer aucun tribu à César. Nous savons, disaient les pharisiens à Jésus, *que vous dites vrai*. Comment donc disaient-ils auparavant *qu'il séduisait le peuple, qu'il était possédé du démon* et *qu'il n'était pas de Dieu*? Enfin, pourquoi *voulaient-ils le tuer?* N'est-il pas sensible qu'ils ne disaient ceci que pour le surprendre? Ils se souvenaient que lui ayant autrefois demandé trop insolemment par quelle autorité il faisait ses miracles, il ne leur répondit rien. C'est pourquoi ils tâchent, par une douce feinte, de le rendre plus hardi et de le porter à dire plus librement quelque chose contre les lois et contre le gouvernement de l'État; c'est ce qu'ils attendaient avec impatience, afin de le faire passer ensuite pour un séditieux et pour un rebelle; car par ces mots : *Vous n'avez égard à qui que ce soit,*

et vous ne faites point d'acception de personne, ils marquent visiblement Hérode et César.

Après s'être préparé les voies, par un langage flatteur, à une décision favorable, ils lui proposèrent hardiment la question qu'ils avaient méditée. Et c'est ici que l'on voit le comble de leur malice.

4° Une question importante et épineuse, dirent-ils, embarrasse notre conscience : les avis sont partagés et nous ne savons ce qu'il faut faire. Ayez la bonté de nous éclairer et de décider entre nous ; *dites-nous donc ce que vous en semble ;* est-il permis de payer à César, ou devons-nous le refuser ? *Quid tibi videtur ? licet censum dare Cæsari, an non ?*

C'était là véritablement une question brûlante et difficile à résoudre dans les circonstances où l'on se trouvait. Le piège était adroit et subtilement tendu. Aussi, disaient-ils entre eux, quelque réponse qu'il nous donne, jamais il ne se tirera de nos mains. S'il se tait, on le prendra pour un lâche, et il déplaira aux uns et aux autres ; s'il dit qu'il faut payer le tribut, il soulève le peuple entiché de son droit, et perd son estime et sa confiance ; s'il soutient, au contraire, qu'on ne doit pas le payer, il s'attire la haine des Romains, et il est perdu sans ressource : *Quid tibi videtur? licet censum dare Cæsari, an non?*

Après cette question on fait silence et on attend impatiemment la réponse. Jésus-Christ lui-même se tut quelques instants, comme pour laisser un peu jouir ses ennemis de leur prétendu triomphe. Il ouvre ensuite la bouche et détruit d'un seul mot

toute leur intrigue. Sa réponse renferme plus de sagesse que le cœur de ses ennemis ne renfermait de malice et de perfidie.

II. — *Sagesse de Jésus-Christ.*

Rien n'échappe à son regard clairvoyant, il pénètre le fond des cœurs, et le masque de l'hypocrisie tombe devant lui : *Cognitâ nequitia eorum, dixit eis :* Hommes fourbes, leur dit-il, pourquoi me tentez-vous ? *Quid me tentatis, hypocritæ ?* Il déjoue les pièges de ses ennemis, les tourne contre eux-mêmes, et les confond par leur propre bouche. « Montrez-moi, leur dit-il, la monnaie dont vous vous servez pour payer votre tribut : *Ostendite mihi numisma censûs.* » A l'instant, chacun s'empresse de lui présenter un denier : *Obtulerunt ei denarium.* Jésus-Christ le prend, semble le considérer attentivement, et le montrant ensuite à ceux que le lui avaient présenté : « De qui sont, leur dit-il, cette effigie et cette inscription ? *Cujus est imago hæc et superscriptio?* » Surpris de sa demande et ne sachant ce qu'il veut en conclure, les pharisiens lui répondent sans hésiter : C'est l'image de César : *Dicunt ei Cæsaris.* Il se sert de leur propre réponse pour les forcer de conclure eux-mêmes que ce tribut est permis. Puisque vous reconnaissez César pour votre roi, leur dit-il, en vous servant de sa monnaie, faites-vous reconnaître aussi pour ses sujets, en lui payant votre tribut ; et ne vous glorifiez du titre de peuple de Dieu que

vous portez que pour remplir tous vos devoirs religieux et civils, avec plus d'exactitude encore. Voilà ma décision sur cette matière. « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari ; et quæ sunt Dei Deo.*

Par cette réponse, il ne déplut à personne et il satisfit également tout le monde. Ce peuple ne put s'empêcher de voir et de convenir qu'en recevant la monnaie de César, il l'avait par cela même reconnu pour son roi et s'était engagé à lui rendre ce qu'il en avait reçu, en lui payant son tribut, toutes les fois et autant qu'il serait nécessaire. Les Romains furent charmés qu'il consacrât ainsi leur puissance, jusqu'à la mettre à côté de celle de Dieu. Tous furent satisfaits. Les pharisiens seuls, couverts de honte et de dépit, se virent obligés d'admirer et de se taire.

Dans sa réponse, Jésus-Christ place sur la même ligne l'obligation de rendre à César ce qui est à César et celle de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. La raison en est que toute puissance vient de Dieu, comme dit saint Paul, et que celles qui sont établies sont dans l'ordre voulu de Dieu : *Quæ autem sunt a Deo ordinatæ sunt ;* en sorte que leur résister, c'est résister à Dieu. Voilà donc pour la pratique, toutes les théories, toutes les dissensions politiques, mises d'accord par un seul mot. Il ne s'agit pas de savoir si le pouvoir établi est ou n'est pas conforme à nos idées, à nos préjugés ; s'il est ou n'est pas constitué d'après ce que nous appelons les vraies traditions et les vrais principes. Existe-t-il ? Est-il constitué ?

Voilà tout ce qu'il importe de savoir. Car, dès qu'il est établi, il est dans l'ordre voulu de Dieu, et l'on ne peut pas lui résister sans résister à lui-même, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi divine. C'est là ce que la religion nous prescrit. Rendons donc à César la fidélité et l'obéissance, l'honneur et la crainte, les tributs et les impôts, les vœux et les prières.

Notre second devoir, c'est de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. Nous lui devons notre être et notre existence, le culte extérieur et intérieur, la soumission de notre esprit aux vérités de la foi, tous les sentiments de notre cœur par un amour de préférence, la pureté de notre corps, la sainteté de notre âme, la fidélité aux lumières de notre conscience, la conformité de toute notre vie aux règles de sa sainte loi, et un attachement inviolable à la religion qu'il nous a révélée. Comment nous acquittons-nous de tous ces devoirs ? Tout notre être est à Dieu, notre vie et notre temps. Lui rendons-nous ce temps qu'il nous a donné ? L'employons-nous à son service ? Y employons-nous du moins les jours qui lui sont spécialement consacrés ? Lui rendons-nous les heures destinées à la prière, au sacrifice ? Hélas ! que de transgressions à nos devoirs !

Mes frères, pour fruit de cette instruction, prenons la résolution de respecter l'autorité, les lois et la religion. En remplissant ce devoir, nous aurons la paix dans la société et dans nos cœurs ; et cette paix sera suivie de la paix que Dieu garde à ses serviteurs dans les siècles éternels. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

AUTRE HOMÉLIE

Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces.

Maître, nous savons que vous êtes vrai, et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité. (MATH., XXII, 16.)

Mes Frères,

Le peuple juif, témoin des miracles et des bienfaits sans nombre de notre Seigneur, n'avait pour lui que des sentiments de vénération et d'amour. Les pharisiens, spectateurs des mêmes merveilles et objet des mêmes faveurs, auraient dû joindre leurs voix à celle du peuple pour exalter les prodiges de sa puissance, de sa sagesse et de la bonté de son cœur. Ils n'en font rien ; ils mettent au contraire tout en œuvre pour le rendre odieux et méprisable à la nation et pour le perdre aux yeux de l'empereur. D'où vient la haine implacable de ces sectaires contre Jésus ? Pourquoi persécutent-ils le Sauveur avec

tant d'acharnement ? Ah ! c'est que Jésus avait dévoilé, en maintes circonstances, leur malice, leur hypocrisie, leur fourberie, masques dont ils se couvraient pour paraître hommes de bien aux yeux de la foule. C'est ce qu'ils nous apprennent eux-mêmes dans l'Évangile de ce jour. Écoutons-les : « *Maître*, disent-ils, *nous savons que vous êtes vrai et que vous enseignez la voie de Dieu en vérité. Vous ne craignez personne*, vous dites à tous la vérité sans crainte, sans fiel, sans haine. Vous ne regardez pas à l'extérieur des hommes, vous ne faites point acception de personne : qu'elle soit riche ou pauvre, roi ou mendiant, vous ne regardez qu'aux mérites, sans vous inquiéter du rang ou de la dignité. »

Vous croiriez que ces qualités sublimes qu'ils reconnaissent au divin Maître, vont les convertir et les attacher immédiatement à son service. Il n'en est rien. La vérité qui sort de sa bouche, au contraire, les blesse, les irrite et devient la cause de ces trames qu'ils ourdissent pour le perdre. Et c'est ce qui se voit tous les jours encore même parmi nous. Ceux qui disent la vérité ne sont-ils pas haïs et persécutés ? *Veritas odium parit*. La vérité engendre la haine. Oui, mes frères, combien de fois notre Seigneur n'aurait-il pas été écrasé sous une grêle de pierres, uniquement parce qu'il disait la vérité. Les Juifs ne disaient-ils pas : *Opprimons ce juste, car il nous est inutile*, il s'oppose à ce que nous faisons ; il nous reproche sans cesse les péchés que nous commettons contre la loi de Dieu ; il dit qu'il possède la science

divine et il se nomme le fils de Dieu : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis, et contrarius operibus nostris.*

C'était déjà ainsi du temps des prophètes. Qui pourrait énarrer les tribulations dont furent accablés ces hommes inspirés de Dieu pour le seul crime d'avoir publié la vérité! Michée, persécuté par le roi Achab, fut emmené en servitude et à peine nourri de pain et d'eau : pourquoi? Pour avoir annoncé la vérité. Pourquoi Zacharie fut-il, sur l'ordre du roi Joas, massacré entre le temple et l'autel? Parce qu'il annonçait la vérité, qu'il reprochait au roi et à son peuple leur idolâtrie et leurs transgressions de la loi du Seigneur. Pourquoi Isaïe fut-il, par ordre du roi Manassès, scié par le milieu du corps avec une scie de bois? Parce qu'il annonçait la vérité. Il représentait à ce prince sa vie dissolue, il lui prédisait la vengeance d'un Dieu courroucé.

Ce qui arriva aux prophètes et au Sauveur, n'arrive-t-il pas encore tous les jours aux apôtres de la vérité et à ceux qui s'élèvent avec indignation contre le vice? Ne les vois-tu pas poursuivis et persécutés? N'en dit-on pas mille horreurs, pour les rendre odieux et méprisables. D'où vient cette profonde malice des hommes? Si Augustin répond : « Les hommes, à cause de leur orgueil inné et de l'amour-propre qu'ils professent pour eux-mêmes, aiment à avoir raison en tout ce qu'ils font, lors même qu'ils agissent mal; aussi ne veulent-ils pas être repris quand ils mènent une conduite coupable.

Ils n'aiment la vérité que d'une manière superficielle et pour autant qu'elle leur paraît agréable et douce ; mais ils la détestent en détail, dès qu'elle leur reproche leurs fautes et qu'elle dévoile leurs défauts : *Amant ergo veritatem lucentem, oderunt eam redarguentem.*

Nous n'en pouvons citer de preuve plus manifeste que la conduite de saint Jean-Baptiste à l'égard d'Hérode. Aussi longtemps qu'il prêcha en public sans s'attaquer personnellement à Hérode, ce saint homme était pour le prince un objet d'estime. Hérode, dit la sainte Écriture, avait un grand respect pour Jean, parce qu'il savait que c'était un homme juste et saint. Il prenait plaisir à l'entendre et après l'avoir entendu il se conformait souvent à ses conseils. Mais quand il en vint à reprocher à Hérode sa conduite criminelle et qu'il lui dit : *Non licet*, il ne vous est pas permis de vivre dans le désordre et le scandale, il devint l'objet de sa haine, il fut jeté en prison et décapité : *Decollavit eum in carcere.*

Nous voyons un fait analogue se reproduire quotidiennement parmi les chrétiens : ils écoutent avec respect le prédicateur qui les entretient de vérités générales aussi longtemps que ses paroles ne les regardent pas personnellement, par exemple quand on leur dit que tout ce qui est en ce monde n'est que vanité, que l'homme n'est que cendre et poussière, que c'est une loi certaine et infaillible qu'il faut mourir un jour, que nous devons tous comparaître au jugement de Dieu pour y rendre un compte

sévère de toute notre vie. Jusque-là tout est bien, parce qu'il ne s'y rencontre aucune allusion qui blesse : mais qu'un professeur ou prêtre les avertisse en particulier; mais qu'il dise à un marchand que les moyens qu'il emploie pour faire fortune sont illicites; qu'il dise à un jeune homme qu'il doit rompre avec ses compagnons dissolus; qu'il ne convient pas à un chrétien de tenir un langage si scandaleux et une conduite si libertine; qu'il dise à une fille qu'elle compromet son honneur et sa réputation en fréquentant telles personnes sans modestie et sans retenue; qu'il dise à ce père de famille de renoncer à l'ivrognerie et de veiller à ses affaires; qu'il dise à cette femme de mettre un frein à l'incontinence de sa langue, d'avoir plus de sollicitude pour sa famille. Hélas! mes frères, qu'un prédicateur fasse ainsi retentir la vérité, il devient bientôt suspect, odieux. Cet homme nous est à charge, disent-ils, il faut nous en débarrasser; il ne connaît pas le monde, il ne sait pas vivre avec les hommes. Voilà la triste prévention que l'on nourrit contre la vérité.

Faites un retour sur vous-mêmes, mes frères, et voyez si vous aimez la vérité. Êtes-vous aise de l'entendre? En faites-vous votre profit? Êtes-vous vrai pour vous-mêmes? N'aimez-vous pas à vous tromper sur la nature du bien et du mal? Tenez-vous la voie de Dieu, de ses commandements, des devoirs de votre état? Ne faites-vous point acception des personnes, en flattant celle-ci, en aimant trop celle-là,

au préjudice de la charité commune... Vous ne marchez pas sur la trace du divin Maître ; vous n'êtes pas son vrai disciple.

Que vous semble-t-il de ceci : Est-il permis de payer le tribut de César, ou non? Cette question n'a rien de mauvais en elle-même, elle n'a rien de répréhensible que le motif que se proposent les Juifs : leur dessein, en effet, était d'embarrasser Notre-Seigneur, de le surprendre et de le perdre dans l'esprit du public et aux yeux de l'État. Aussi s'en aperçoit-il. « Hypocrites, leur dit-il, pourquoi armez-vous contre moi votre malignité. » Ces paroles avaient suffi pour les confondre et pour les faire rougir de leur méchanceté ; il ne se contenta pas néanmoins de leur avoir reproché leur hypocrisie, et après avoir dévoilé ce qu'ils avaient de plus secret dans leur cœur, il voulut encore leur fermer la bouche par la réponse sage qu'il fit à leur question insidieuse.

Montrez-moi, leur dit-il, *la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut ;* et aussitôt qu'ils la lui eurent montré, il fit ce qu'il avait fait si souvent, c'est-à-dire qu'il se servit de leur propre réponse pour les confondre et pour leur laisser conclure à eux-mêmes qu'il était permis de payer le tribut : car les députés pharisiens lui *ayant présenté un denier, Jésus-Christ leur dit : De qui est cette image et cette inscription? De César, lui répondirent-ils. Eh bien!* reprit le Sauveur, *rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.*

Voilà donc, mes frères, d'après l'oracle de Jésus-

Christ même, la règle que nous devons suivre. Nous devons rendre à César ce qui est à César, c'est-à-dire que nous sommes obligés d'être soumis aux puissances que Dieu a établies pour nous gouverner, puisque, selon l'expression de saint Paul, c'est de Dieu que vient tout pouvoir. C'est là ce que la religion nous prescrit ; c'est là ce qui nous est expressément ordonné dans nos saints Livres ; tellement qu'en désobéissant aux puissances établies de Dieu, nous désobéirions à Dieu, et nous nous rendrions aussi coupables que nous le serions à ceux des hommes.

Mais nous devons aussi et surtout *rendre à Dieu ce qui est à Dieu.* Or, que devons-nous à Dieu ? Tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons : notre corps avec ses sens, notre âme avec ses facultés ; notre cœur avec ses affections. Rendez-lui donc l'adoration extérieure et intérieure, l'obéissance, le culte d'amour et de dévoûment que vous lui devez ; en payant le tribut à César, n'oubliez pas celui de Dieu.

Cujus est imago hæc et superscriptio? Votre âme est faite à l'image de Dieu. *Deus creavit hominem ad imaginem et similitudinem suam.* « Nous sommes, dit saint Augustin, la monnaie de Dieu : *Moneta Dei sumus.* » Elle porte en elle l'empreinte de la divinité. Consacrez-la entièrement à son service, en vivant comme doivent vivre des enfants de Dieu, des frères de Jésus-Christ, des héritiers de sa gloire. Ne l'avons-nous pas défigurée et souillée par le péché ? N'a-

vons-nous jamais avili notre honneur et notre dignité en nous assimilant, par notre conduite aux êtres sans raison : *Homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* Ces animaux se conduisent par leurs instincts et leurs appétits; l'homme, au contraire, doit se conduire par la raison éclairée de la foi; les animaux ne sont faits que pour la terre et ne vivent que pour la terre; l'homme créé pour le ciel, ne doit vivre que pour le ciel. Le faisons-nous? Que de chrétiens, oublieux de leur dignité et de leur origine, s'abandonnent tout entiers à leurs appétits! Tout ce qu'une passion quelconque leur demande, ils le lui accordent aussitôt. Sont-ils poussés à manger, à boire, à jouer, à se parjurer, à médire, à voler, à blasphémer, ils se précipitent aussitôt dans tous ces crimes, semblables à de vils esclaves qui obéissent en tout au plus honteux de tous les maîtres. Combien qui ont échangé la béatitude du ciel, contre un bonheur terrestre, un bien éternel contre un bien passager, des joies divines contre des jouissances grossières. Ah! mes frères, si jusqu'ici nous avons eu le malheur de défigurer l'image de Dieu par le péché, faisons revivre en nous l'image de l'homme céleste, en le détruisant dans notre âme et en imitant Jésus-Christ, notre Maître, notre modèle. Nous mériterons ainsi d'entrer un jour en possession de la gloire éternelle, que je vous souhaite. *Amen.*

XXIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Confide, filia, fides tua te salvam fecit. (MATH., IX, 22.)

Veni, impone manum super eam, ut salva sit et vivat. (MATH., IX, 19.)

Mes Frères,

Jésus s'entretenait avec ses disciples de saint Jean lorsqu'un prince de la synagogue dont la fille était mourante le pria instamment de venir chez lui, pour faire un miracle en faveur de cette enfant. Jésus accède à ce désir, et comme il était en chemin pour se rendre à la maison de ce père affligé, il redonna la santé à une hémorroïsse, malade depuis douze ans. Ce sont ces deux miracles qui font le sujet de cet évangile. Le récit de ces deux prodiges en faveur de deux personnages rudement éprouvées, l'un par la mort de sa fille unique, l'autre par une maladie de douze ans, renferme de nombreux enseignements. Il nous montre, entre autres choses, l'avantage des épreuves et la conduite que l'homme doit tenir sous la main du Dieu qui l'afflige.

I

Les épreuves sont ordinairement une grâce; elles nous détachent des créatures et nous font recourir à Dieu comme à l'unique médecin de tous nos maux. N'est-ce pas ce que nous enseignent les deux personnages dont nous parle notre évangile. Sans la maladie et la mort de sa fille, ce prince de la synagogue serait-il allé vers le Sauveur, lui aurait-il adressé ses prières et aurait-il obtenu ce miracle qui l'attacha pour toujours à son bienfaiteur? Sans cette longue et cruelle maladie, l'hémorroïsse, encore païenne, aurait-elle jamais essayé de recourir à Jésus? L'aurait-elle connu? Aurait-elle embrassé la vraie foi? Cela n'est pas probable. Eh bien! Dieu s'est servi des épreuves, des afflictions pour attirer l'un et l'autre doucement et miséricordieusement à lui. Ce sont souvent les moyens qu'il emploie pour nous éclairer, nous rendre meilleurs et nous convertir. C'est ce qui faisait dire à Origène : « Que personne ne regarde comme un mal les châtiments divins. » Voyez Pharaon; tout endurci qu'il est, il devient meilleur sous la verge; avant d'être frappé, il ne connaît pas le Seigneur, après il s'écrie : « Priez le Seigneur pour moi. » Oui, l'expérience démontre que l'affliction porte naturellement à Dieu. L'Écriture nous produit une infinité d'exemples de cette vérité. Si le Seigneur appesantit son bras sur son

peuple rebelle, celui-ci comprend la leçon et a recours à Moïse : « *Nous avons péché*, dit-il, *contre Jéhovah et contre vous ; priez le Seigneur d'ôter ce serpent du milieu de nous.* » Manassès s'enorgueillit dans la prospérité et oublia le Seigneur; mais *quand il ressentit les fers du roi de Babylone, il pria le Seigneur son Dieu, et fit pénitence de ses péchés. Achab, effrayé des malheurs que le prophète Élie lui prédisait, se couvrit d'un cilice, il jeûna et il dormit vêtu d'un sac.* « *Seigneur, resserrez avec le mors et le frein la bouche de ceux qui ne veulent point s'approcher de vous* », s'écrie le prophète royal, c'est-à-dire, pour faire revenir à vous ceux qui s'en sont éloignés, faites-leur sentir les fléaux de votre justice. Les impies, Seigneur, vous chercheront dans leurs maux présents, et vous les instruirez par l'affliction, qui les obligera de vous adresser leur humble prière. « Et les hommes, dit un Père, tout remplis du fiel de leurs iniquités, sont comme des vases que le Seigneur secoua par la tribulation, afin qu'ils se vident de leurs impuretés et que, devenus des vases d'élection, ils se remplissent de sa grâce et de son amour. » « Une des plus grandes grâces que le Seigneur fasse aux pécheurs, dit saint Augustin, c'est de ne pas leur présenter toutes pures les douceurs de cette vie, mais de les entremêler de quelques amertumes, afin qu'ils rentrent en eux-mêmes et qu'ils soient en quelque sorte forcés de retourner à lui. » Ces vérités ne sont pas assez comprises par les chrétiens : Heureux ceux qui en font leur profit et qui, au lieu de murmurer contre le Seigneur qui les

éprouve, s'approchent de lui avec foi et se soumettent à lui avec humilité : *Et cecidit ad pedes Jesu, rogans eum ut intraret in domum ejus.*

Dans les malheurs temporels, dans les maladies, gardons-nous de nous plaindre et de nous laisser abattre. « Le Seigneur, dit Salomon, châtie celui qu'il aime : *Quem enim diligit Dominus corripit.* Saint Paul va jusqu'à dire que ceux que Dieu ne châtie pas en cette vie ne sont pas ses enfants. Voilà donc une grande consolation pour ceux que le malheur éprouve. Mais, pour que les afflictions nous soient avantageuses il faut, quand elles fondent sur nous, imiter la conduite de Jaïre et de l'hémorroïsse.

II

Jaïre, accablé par la douleur, se laisse-t-il aller au désespoir et blasphème-t-il contre la Providence? L'hémorroïsse, voyant que toutes les ressources humaines sont impuissantes à la guérir, se laisse-t-elle abattre par une vaine désolation? Nullement; mais l'un et l'autre ont ouï dire que Jésus est puissant en œuvres et en paroles; on leur a appris que, dans maintes circonstances, il a rendu la santé à des malades que les médecins ne pouvaient guérir. Aussi, quoiqu'ils ne le connaissent qu'imparfaitement, ils sont persuadés qu'il est le seul capable de consoler et guérir, et ils ont recours à lui. Soyons un instant témoins de leur confiance et de leur foi.

Jaïre nous apprend par son exemple comment nous devons prier pour mériter d'être exaucés. Il le fait avec respect, en se jetant aux pieds de Jésus et en l'adorant. Il prie avec instance et ferveur pour arracher à la mort une fille unique et bien-aimée. Il prie avec simplicité, se contentant d'exposer le triste état où sa fille est réduite; il prie avec foi et confiance : « *Venez*, dit-il à Jésus, *imposez vos mains sur ma fille, et elle vivra.* »

Quant à l'hémorroïsse, elle est pleine de confiance dans le pouvoir surnaturel de celui dont on racontait tant de merveilles. Elle nourrit l'espérance d'obtenir, elle aussi, sa guérison; mais la pudeur l'empêche de parler; elle se décide donc à dérober clandestinement sa guérison : *elle se glisse dans la foule*, de manière à ne pas être aperçue et, s'approchant par derrière, *elle toucha* légèrement de sa main, les franges du vêtement de Jésus, « car, se disait-elle, *si je puis seulement toucher sa robe, je serai guérie* ». Quelle foi! quelle confiance! Jésus en fait l'éloge et la récompense.

Pourquoi ne prions-nous pas avec le même zèle et la même ardeur dans les afflictions, les adversités et les peines? Pourquoi ne recourons-nous pas à Dieu avec la même confiance, lorsqu'il s'agit du salut de notre âme, âme unique et toujours en danger de mort, et de mort éternelle? N'avons-nous pas tout à attendre de Dieu? La grandeur de nos maux est-elle pour lui un obstacle? Est-il quelque chose au-dessus de sa puissance et de sa bonté?

Pour correspondre à la prière de Jaïre, Jésus se lève et va avec lui; il ne craint pas de se déranger, de se fatiguer. Pour récompenser la foi de l'hémorroïsse, Jésus n'hésite pas à opérer un miracle, et non seulement il accorde à la prière de son cœur ce qu'elle lui demande, mais il la loue : « *Ma fille, votre foi vous a sauvée, allez en paix;* » *et elle fut guérie.* Que de grâces, que de consolations nous recevrions dans nos épreuves, dans nos misères, si nous savions prier avec la même foi et la même confiance !

Chrétiens, voulons-nous trouver un remède souverain à nos maux, prions le Seigneur de se tourner vers nous, de jeter sur nous un regard de miséricorde et de compassion; disons-lui avec le prophète : « *Regardez-moi et exaucez-moi, Seigneur, jetez vos regards sur moi et ayez compassion de moi.* » *Il se tourna vers la pécheresse et lui remit ses péchés; il regarda saint Pierre*, et dans le moment cet apôtre comprit son infidélité, *et il pleura amèrement.* Il laissa toucher le bord de son vêtement, et l'hémorroïsse fut guérie; il prend la fille de Jaïre par la main et la rappelle à la vie.

Méritons par notre foi et la ferveur de nos prières, qu'il abaisse sur nous ses regards et guérisse nos maladies spirituelles.

Quand Jésus fut venu au logis du prince de la synagogue, voyant les joueurs de flûtes et une troupe de gens qui faisaient grand bruit, il leur dit : *Retirez-vous, cette fille n'est pas morte, mais elle dort.* Prenant ensuite l'enfant par la main, il lui dit : « Levez-

vous, » et elle se leva. En agissant ainsi, le Sauveur a voulu nous montrer que Dieu ne peut rien opérer dans le bruit et dans le tumulte du monde, que ses plus grandes faveurs sont pour ceux qui vivent dans le silence et la retraite, que c'est là qu'il dit aux pécheurs et aux âmes tièdes : « Levez-vous, menez une vie plus parfaite que celle que vous menez chaque jour. » Lorsqu'il vous parlera comme à la fille de Jaïre, ne faites plus la sourde oreille ; mais déployez votre zèle, usez de toute l'énergie déposée dans votre âme pour écouter la voix amie qui vous parlera. Vous ferez alors divorce avec vos habitudes criminelles, vous sortirez de votre torpeur ordinaire dans la pratique du bien, vous mènerez une vie plus chrétienne. Vous jouirez dès lors des douceurs de la paix et de la tranquillité de la conscience, qui sont un avant-coureur des joies du ciel que je vous souhaite. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

AUTRE HOMÉLIE

Si tetigero tantùm vestimentum ejus, salva ero. (MATH., IX, 21.)

Pendant que Jésus s'entretenait avec les disciples de saint Jean, un prince de la synagogue, dont la fille venait de mourir, le pria instamment de venir chez lui pour imposer les mains à sa fille et lui redonner la vie. Comme il était en chemin pour se rendre à la maison de ce père désolé, il guérit une hémorroïsse qui était malade depuis douze ans. Ces deux miracles, opérés pour récompenser la foi et la confiance, nous disent éloquemment ce que peuvent sur le cœur de Dieu ces grandes vertus. Faisons-en aujourd'hui le sujet de cette instruction en nous arrêtant à ces deux pensées : bonheur retrouvé par la foi et la confiance; guérison obtenue par la foi et la confiance.

I

Elle est grande la douleur de celui qui se voit tout à coup dépouillé des biens qu'il a acquis par de pénibles labeurs; elle est plus cruelle celle qu'on ressent en perdant un ami fidèle, un parent bien-aimé; mais qui peut peindre la désolation d'un père qui perd son enfant unique, l'objet de toutes ses espérances. Cette perte ne surpasse-t-elle pas toutes les douleurs? Les pères les moins sensibles, ceux-là même qui ont été mauvais fils, mauvais époux, sont émus de la perte d'un enfant; quel sera dès lors l'amertume du père tendre et affectueux qui se voit en un instant privé de l'unique enfant, espoir de sa vieillesse. Cette perte irréparable le condamnera à passer sa vie tout entière dans les larmes, la tristesse et peut-être dans le désespoir.

Mais, chrétiens, ce père désolé possède le riche trésor de la foi, et, avec ce trésor, il retrouvera le bonheur. Si les hommes sont impuissants à le consoler, il croit en Jésus-Christ qui déjà avait essuyé bien des larmes; il va le trouver, et, animé par la confiance et la foi, il se jette à ses pieds et l'adore en disant : *Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez lui imposer les mains et elle vivra.* A l'instant Jésus se met en route. Arrivé dans la maison du chef de la synagogue, il y trouve les joueurs d'instruments et une troupe de gens qui faisaient grand

bruit. *Retirez-vous*, leur dit-il, *car cette fille n'est pas morte, mais elle dort.* Quand tout le monde fut sorti, Jésus entra, prit la morte par la main et la jeune fille se leva. En la rendant pleine de vie à ses parents, il leur rendit aussi le bonheur; car ils ne vivaient que par cette enfant. Voilà ce que peut la foi pour ceux qui la possèdent.

Avec elle nous ne trouverons pas toujours des miracles, nous ne verrons pas toujours revenir à la vie les proches, les parents, les amis que nous pleurons, mais nous trouverons la consolation. Comment cela? Parce que la foi nous dit que cette terre n'est pas notre véritable séjour, que nous sommes faits pour le ciel où nous devons nous réunir un jour et régner éternellement avec Dieu. La foi nous apprend que les larmes, les afflictions sont la monnaie avec laquelle on achète le paradis; que pour être glorifiés avec Jésus-Christ, il faut passer comme lui par le creuset des souffrances et des tribulations.

Ayons donc la foi comme Jaïre, et au sein des épreuves nous trouverons comme lui la consolation et la paix sans laquelle il n'y a pas de bonheur.

L'exemple de Jaïre désolé de la mort de sa fille nous fait voir qu'on trouve assez de pères sensibles à la mort corporelle de leurs enfants, que le Seigneur retire souvent du monde ou pour punir l'amour déréglé des uns, ou pour empêcher que la malice ne corrompe le cœur des autres; mais qu'on en voit peu qui soient touchés de leur mort spirituelle comme ils le devraient être, et qui demandent

avec larmes leur résurrection à la grâce : cependant c'est la seule mort que les pères selon la nature et selon la grâce doivent véritablement pleurer et qui les doivent faire gémir devant Dieu ! Soit donc pour nous, soit pour les autres, soit que nous ayons donné notre âme, soit que ceux à qui nous devons prendre intérêt soient morts à cette grâce, nous devons être pénétrés de douleur et nous jeter aux pieds du Sauveur, en lui disant avec le prince de la synagogue : « Seigneur, mon fils, ma fille viennent de mourir, mais venez leur imposer les mains et ils vivront. » C'est ce qu'a fait sainte Monique désolée et inconsolable des égarements de son fils Augustin. Si nous le prions comme ces modèles, nous serons exaucés comme ce père qui obtient la résurrection de sa fille et comme cette mère, heureux témoin de la conversion de son fils.

II

L'hémorroïsse, affligée, depuis douze ans, d'une maladie humiliante, n'avait rien épargné pour s'en délivrer. Toutes les dépenses qu'elle avait faites, tous les remèdes qu'elle avait employés avaient été inutiles ; mais elle se met à la suite de Jésus-Christ, et dès lors elle est persuadée que pour être guérie il lui suffit de toucher le bord de son manteau, et comme son courage est égal à sa foi, elle n'est point arrêtée par les obstacles qui s'opposent à l'exécution

de son dessein. Elle n'hésite ni devant la multitude qui environne le Sauveur; ni devant le mépris que peut lui attirer son humiliante affliction, elle s'avance à travers un grand nombre de spectateurs et enfin, par degrés, parvient jusqu'à Jésus-Christ. Intimidée par la multitude qui l'environne, elle n'ose point découvrir son mal au bon Maître ; mais, assuré qu'il lui suffit de toucher ses habits pour être guérie, elle se hâte de saisir la frange de son manteau, et à l'instant même la maladie disparaît. Sa foi lui a valu ce grand bienfait : *Mulier, fides tua te salvam fecit.* « O foi, s'écrie saint Ambroise, plus riche que tous les trésors du monde, plus puissante que toutes les forces du corps, plus sûre que l'expérience de tous les médecins ! Une maladie invétérée jugée incurable, qui avait épuisé et la science des hommes, et tout le bien d'une femme riche, est guérie par le mérite de sa foi. » Avons-nous la foi? et surtout l'avons-nous aussi vive, aussi courageuse que celle de l'hémorroïsse? Cette femme, animée par une grande confiance, ne se contente pas de croire et d'espérer; mais elle s'avance jusqu'à celui dont elle attendait le salut. Cette énergie de la foi est récompensée par une guérison aussi prompte que radicale.

Nos maux, mes frères, sont peut-être plus graves que ceux de l'hémorroïsse. Notre âme ne serait-elle pas non seulement malade, mais morte? Ne serions-nous pas esclaves de quelque passion invétérée? N'aurions-nous pas contracté quelque habitude d'in-

tempérance, de volupté, de blasphème, d'injustice, d'indifférence ? S'il en est ainsi, que devons-nous faire ? Imiter l'hémorroïsse, recourir, comme elle, au grand et puissant médecin. Avec sa grâce, quelque puissantes que soient nos passions, quelque invétérées que soient nos habitudes, nous en triompherons. Et si, grâce à Dieu, notre âme n'est pas si gravement atteinte, n'est-elle pas victime de nombreuses fautes vénielles? N'est-elle pas tiède dans le service de Dieu, indifférente dans l'accomplissement de ses devoirs, souillée de mille mensonges, de nombreuses médisances, d'une foule de résistances à la grâce ? Que devons-nous faire pour guérir de ce marasme spirituel, de cette langueur si voisine de la mort ? Que devons-nous faire pour triompher des obstacles que nous rencontrons dans la pratique du bien et dans la fuite du mal ? Recourir toujours aux mêmes remèdes. Il nous faut aller trouver Jésus-Christ et lui demander instamment le secours de sa grâce. Ce divin Sauveur, touché de votre foi, accompagné du cortège des vertus qu'elle anime, secondée par les œuvres dont elle est la mère, vous dira aussi : *Fides tua te salvam fecit*, votre confiance a touché mon cœur.

Mais hélas ! nous sentons le poids de nos misères et nous ne faisons rien pour nous en débarrasser ; nous négligeons de recourir à celui qui peut nous secourir. Pouvons-nous après cela espérer que notre Sauveur nous dise comme à l'hémorroïsse : « Votre foi vous a sauvé. Non, mes frères, ne nous y trom-

pons pas, notre foi ne nous servira qu'autant que nous ferons ce qu'elle nous prescrit, et que, comme cette femme, nous joindrons l'action à notre croyance. Faisons comme elle, allons trouver avec confiance ce bon Maître aux pieds des autels ou à la table sainte, exposons-lui nos besoins, nos misères, nos maux et nos malheurs, disons-lui : « Seigneur, voyez mon âme accablée d'infirmités spirituelles, de maladies, et, peut-être, en état de mort à vos yeux ; voyez mes passions, mes tentations, mes défauts et mes fautes : *Vide, Domine, et considera, vide paupertatem meam, laborem meum et gemitum meum ;* et il nous dira : *Confide, filia, fides tua te salvam fecit. Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

L'HÉMORROISSE S'APPROCHANT DE NOTRE-SEIGNEUR

Modèle des chrétiens qui accourent aux fêtes religieuses.

Si tetigero tantùm vestimentum ejus, salva ero. (MATH., IX, 21.)

L'Évangile de ce jour nous apprend que Notre-Seigneur Jésus-Christ se rendant à la maison de Jaïre pour en ressusciter la fille, une femme, malade depuis douze ans, s'approcha furtivement de lui, toucha la frange de son manteau et fut à l'instant guérie.

Cette femme, connue dans l'Évangile sous le nom d'hémorroïsse, n'avait rien négligé, durant sa longue maladie, pour obtenir sa guérison. Mais tous les remèdes, toutes les dépenses qu'elle fit furent inutiles. Ayant entendu parler de Jésus de Nazareth et des nombreux miracles qui se multipliaient sous sa

main, elle résolut de recourir à lui. C'est pour cela qu'elle se mêla à la foule et marcha à sa suite. Chemin faisant, elle se disait à elle-même : « Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie : *Si tetigero tantùm vestimentum ejus, salva ero.* » Animée par la confiance, elle se presse, elle s'avance et arrive jusqu'à celui dont elle attend son salut. Elle n'eut pas plus tôt touché la frange de la robe du Sauveur qu'à l'instant elle fut guérie. Le divin Maître, à qui rien n'échappait, se tourna vers le peuple et dit : « *Qui m'a touché?* » *Pierre et les autres disciples répondirent* : « *Maître, la foule vous presse de tous côtés, elle vous accable, et vous demandez : Qui m'a touché?* » *Mais Jésus reprit : « Quelqu'un m'a touché, car j'ai connu qu'il est sorti de moi une vertu miraculeuse.* » — L'hémorroïsse, qui s'était sentie guérie, se jeta tremblante aux pieds de Jésus, et raconta devant tout le peuple ce qui s'était passé. Aussitôt le divin Maître lui dit avec une ineffable douceur : « *Rassurez-vous, ma fille, votre foi vous a guérie.* Allez en paix et que votre guérison soit confirmée : *Confide, filia, fides tua te salvam fecit, vade in pace et esto sana in plagâ tuâ.* »

Cet Évangile, dans le temps actuel, est pour nous plein d'enseignements. Il nous apprend comment nous devons nous approcher de Notre-Seigneur durant les fêtes si douces, si touchantes de notre sainte religion. Beaucoup de chrétiens, dit saint Augustin, se pressent autour du divin Maître, une grande foule le suit et ne fait, pour ainsi dire, que

l'incommoder : *Multi premunt;* l'hémorroïsse seule le touche avec avantage : *Pauci tangunt.*

I. *Multi premunt.*

Oui, beaucoup de chrétiens suivent Notre-Seigneur, marchent sur ses pas, accourent à sa table divine; mais peu profitent de sa présence et de son attachement. Pourquoi ? parce qu'ils vont à lui sans les dispositions requises. Quelques-uns, comme les Pharisiens, le suivent par hypocrisie et pour le surprendre ; d'autres ne le suivent, comme la masse du peuple, que par curiosité et avec inconstance ; une troisième classe, enfin, ne le suit que par habitude, par coutume, comme ses disciples : *Multi premunt.*

1° Et d'abord, combien de chrétiens, de nos jours, qui se pressent dans nos temples, comme les Pharisiens, par orgueil, par ostentation ! Ils viennent à l'Église, ils s'approchent de la sainte table pour faire croire qu'ils ont de la religion, pour ne pas faire naître des soupçons ; mais est-ce pour adorer Dieu, pour le prier ? Ont-ils purifié leur âme par une bonne confession avant de s'approcher du banquet divin : Hélas ! leur cœur est souillé par le péché. Quel outrage pour Jésus-Christ ! Ils le pressent, ils l'embarrassent, ils le crucifient de nouveau dans leur cœur. Ne serions-nous pas de ce nombre ? Comment assistons-nous à la messe ? Comment nous comportons-nous au pied des autels ? Comment faisons-

nous nos confessions ? Sommes-nous sincères dans nos aveux ? La contrition est-elle dans nos cœurs? Faisons-nous un retour sur nous-mêmes : *Multi premunt.*

2° Le peuple qui se pressait autour de Jésus était inconstant et léger; tantôt il était rempli d'admiration pour le divin Sauveur, tantôt il était froid; un jour il suivait en foule Jésus-Christ, et un autre jour il l'abandonnait ; aujourd'hui il criait *hosanna*, et demain *crucifigatur ;* un moment il le comblait d'honneurs, un instant après il le chargeait d'opprobres ; parfois il le mettait au-dessus de tous les hommes, et puis il le plaçait au-dessous de Barrabas ! Quel peuple ! Quelle nation ! Que son inconstance doit être à charge au cœur de Jésus ! Aussi, dans son indignation, il l'appelle une génération dépravée et adultère, et, pressentant tous les malheurs qui vont fondre sur elle, il verse des larmes sur son triste sort.

Le peuple juif n'est-il pas l'image trop fidèle d'un grand nombre de chrétiens de nos jours ? Combien n'en voyons-nous pas à certaines fêtes entourer nos autels, assiéger les tribunaux de la pénitence, environner la table sainte ? Attirés par la foule, par la coutume, par l'usage, par un reste de religion, de christianisme, vous les diriez convertis et dévoués au service du Seigneur ; mais à peine sortis du lieu saint ils oublient tout, ils fréquentent les mêmes personnes, vivent dans les mêmes habitudes, renouent les mêmes intrigues et commettent les mêmes pé-

chés. D'autres en plus grand nombre, allient les pratiques saintes avec des désordres les plus scandaleux : le matin ils viennent aux offices divins et le soir ils vont au bal ; le matin ils chantent les louanges du Seigneur et le soir ils font retentir les airs de leurs chansons impures ; ils veulent donner quelque chose à Dieu, ils réservent la large part de leur cœur et de leur esprit pour le monde. Ah ! mes frères, que les âmes de ce caractère sont à charge à Jésus-Christ ! Combien elles le pressent et combien elles l'attristent ! Il vient à elles dans sa maison et à la sainte table, mais c'est comme autrefois à Jérusalem, en pleurant, en versant des larmes amères sur leurs dérèglements et sur leur conduite. Il pleure sur les malheurs qui les menacent : *Multi premunt.*

3° Parmi les disciples de Jésus qui lui sont à charge et dont la conduite le fatigue. Ils sont ambitieux, grossiers, orgueilleux. Aussi, écoutez cette plainte : « Gens de peu de foi, lents à croire, jusques à quand vous supporterai-je ? » Que sert-il qu'ils le pressent, puisqu'ils le fatiguent.

Voilà une grande leçon pour vous, chrétiens, qui fréquentez les sacrements, qui assistez souvent aux offices divins. Etes-vous sans défauts ? Avez-vous toutes les vertus qu'il a droit d'attendre de vous ? N'entretenez-vous pas dans votre cœur des habitudes secrètes d'amour-propre, d'antipathie, de sensibilité, de mollesse, de hauteur, de curiosité, de malignité, de critique ? Si toute votre dévotion consiste à communier souvent, à prendre journellement

le chemin de l'église, sans faire aucun progrès dans la vertu, sans déraciner aucun vice, et si vous vous croyez pieux seulement pour cela, détrompez-vous. Cette conduite ne vous mettra point à l'abri des blâmes du Seigneur. Vous le pressez, mais vous le fatiguez : *Multi premunt.*

II. *Conduite de l'hémorroïsse.*

Au milieu de cette foule mal disposée et importune, une femme se présente à notre Seigneur ; mais quelle femme ! C'est une hémorroïsse, une femme affligée depuis douze ans d'une humiliante maladie. Mais voyez avec quelles dispositions elle se présente à Celui qui doit la guérir. Elle s'en approche avec foi, avec humilité et avec amour.

1° Avec foi. Qu'est-ce qui la conduit aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? C'est la foi. Qu'est-ce qui lui fait obtenir la guérison qu'elle demande ? De l'aveu même de Jésus-Christ, c'est encore la foi. Quelle est donc cette foi ? La foi la plus vive et la plus ferme. Elle voit un homme, un homme puissant en œuvres et en paroles, s'élevant au-dessus des apparences de l'humanité, elle reconnaît en lui le Fils de Dieu. Assurée de son pouvoir, elle ne doute pas un seul instant qu'il ne la guérisse, et, pleine de cette idée consolante, elle n'hésite plus. Rien ne la rebute : ni la nature de son mal qui est incurable, ni le souvenir de l'inutilité des remèdes employés

jusque-là, ni la multitude qui entoure Jésus-Christ. Elle perce la foule, elle accourt, et, dès qu'elle le peut, saisit la frange du manteau de Celui en qui elle met toute sa confiance. Elle ne dit rien, elle ne demande rien ; mais elle parvient à le toucher et elle est guérie : *Si tetigero tantùm vestimentum ejus, salva ero.* Jaïre avait la foi, mais une fois faible et chancelante : Il demande que Jésus-Christ vienne, qu'il impose les mains sur sa fille et qu'il la guérisse. Le centenier avait une foi plus grande : il ne veut pas que le Fils de Dieu vienne chez lui, il ne demande qu'une seule parole. Mais la foi de l'hémorroïsse surpasse celle de tous les deux : elle ne demande rien, elle ne dit même rien. Elle sait que pour la guérir Jésus-Christ n'a pas besoin de faire un pas, de lui imposer les mains, de dire une seule parole, ni même d'être averti qu'elle est malade ; tous ces préliminaires paraissent superflus à sa foi vive et éclairée : toucher le bord du manteau du Sauveur, c'est à ses yeux, assez pour obtenir sa guérison.

Voilà, mes frères, le modèle de la foi qui doit nous conduire au pied des autels, lorsque nous allons y chercher, à l'exemple de l'hémorroïsse, le soulagement, la paix et la guérison de notre âme. Il fallait une foi vive sans doute pour reconnaître le Fils de Dieu sous les apparences de l'humanité ; mais il la faut plus vive encore pour le découvrir sous les espèces eucharistiques. Là, on voyait un homme, et il y était ; ici, l'on voit du pain, et il n'y en pas. Croire ce que l'on ne voit point, c'est le mé-

rite de la foi ordinaire ; croire le contraire de ce que l'on voit, c'est le propre de la foi de l'Eucharistie.

Il faut donc de la foi en venant à l'église et en s'approchant de la sainte table, autant et plus qu'il n'en fallait en approchant autrefois de la personne sacrée du Sauveur. Mais quelle foi faut-il ? Une foi vive qui nous le montre derrière les voiles de l'Eucharistie aussi véritablement présent qu'il l'était dans l'étable de Bethléem, qu'il l'est dans le ciel. Est-ce la foi qui nous anime ?

2° Avec respect. Disposition de respect, seconde disposition de l'hémorroïsse. Cette femme connaît la grandeur de Jésus-Christ et sa propre bassesse ; aussi se croit-elle indigne d'attirer l'attention du bon Maître, elle ne veut pas l'arrêter un seul instant dans sa marche ; elle ne laisse parler que son cœur ; et Jésus, qui aime surtout ce langage, lui fait voir bientôt qu'il l'a entendu.

Tel est le respect qui doit nous accompagner au pied des autels et surtout à la table angélique. Nous connaissons le Dieu que nous allons visiter et même recevoir ; il est le grand Roi du ciel et de la terre, le saint des saints. Et nous, que sommes-nous ? de pauvres pécheurs, des ingrats. Quels motifs de nous humilier à ses pieds ! Mais cette humilité doit influer sur notre conduite. Elle doit être dans notre cœur et se manifester ensuite dans notre maintien, dans nos regards, dans nos paroles, dans notre démarche... Tel est le fruit que doit produire en nous le respect pour la présence de Notre-Seigneur.

3° Enfin, disposition de confiance. L'hémorroïsse connaît la grandeur de Jésus et sa propre bassesse. Elle comprend que Jésus peut tout et qu'elle même ne peut rien. Voilà pourquoi si, d'un côté, le respect la retient, de l'autre, la confiance l'attire. Et quelle confiance ! Admirez-en la vivacité et la force. Elle sait que sa maladie humiliante et invétérée a résisté aux efforts des plus habiles médecins ; n'importe, elle est persuadée que si elle parvient à toucher le bord de la robe de Notre-Seigneur, elle sera guérie. Elle ne dit pas : peut-être je serai guérie, mais *salva ero*, je le serai certainement.

Voilà le modèle de la confiance qui doit nous animer en allant à l'église et surtout à la table sainte. Nous allons trouver un grand roi, un roi rempli de douceur. Il est puissant, mais il est bon. Allons à lui avec confiance. Si sa sainteté nous effraye, que sa bonté nous rassure ; c'est lui-même qui nous ordonne de venir à lui : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis*. Voyez comme il accueille les malheureux, les malades, les lépreux, les aveugles... *Venite, comedite panem et bibite vinum quod miscui vobis... qui manducat hunc panem vivet in æternum.*

Voilà les instructions que nous présente notre Évangile. Voyez comment vous vous êtes approchés de Jésus-Christ. Est-ce comme les Pharisiens ? Comme le peuple juif? Comme les apôtres ? Changez de conduite ; imitez l'hémorroïsse ; vous toucherez le cœur de Jésus-Christ, et il vous guérira de vos infirmités spirituelles. *Amen.*

XXIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

Voici, mes frères, l'abrégé de l'Évangile de ce jour : — Jésus dit à ses disciples : « Quand vous verrez que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint, alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. » Il prédit ensuite tout ce qui doit arriver à la fin du monde ; il parle des faux prophètes qui tâcheront de séduire les fidèles, et des persécutions que l'Antechrist leur fera souffrir. Il ajoute qu'après ces événements, le soleil s'obscurcira, les étoiles tomberont du ciel, et le Fils de l'homme viendra juger les vivants et les morts réunis à la voix des anges ; il conclut enfin par ces mots : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* (MATH., XXIV, 15-35.)

HOMÉLIE

Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt. (MATH., XXIV, 35.)

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

Comme vous le voyez, mes frères, le Sauveur, dans cet Évangile, nous parle de deux terribles événements de l'histoire religieuse du genre humain, savoir : de la ruine de Jérusalem et de la destruction du monde entier. Je désire aujourd'hui vous parler des calamités inouïes qui fondirent sur les Juifs quelques années après la mort de Jésus-Christ ; dans une autre circonstance nous méditerons sur le jugement redoutable que tous les hommes doivent subir à la fin des siècles. Pour fixer votre attention, je vous rappellerai d'abord brièvement la prédiction faite par Jésus-Christ au sujet de la prise de Jérusalem ; je vous dirai ensuite les conseils qu'il donne à cette occasion ; et dont nous pourrons faire notre profit en les appliquant aux circonstances actuelles.

I

Peu de temps avant sa mort, le Sauveur sortant du temple, ses disciples lui firent remarquer la grandeur et les beautés de ce magnifique édifice. Jésus répondit à leur enthousiasme par ces paroles : « Eh bien, ce temple dont vous admirez la structure, et

cette ville dont vous contemplez les superbes bâtiments seront bientôt détruits, et je vous dis en vérité qu'un temps viendra où il n'en restera pas pierre sur pierre.

Chacun sait comment cette prédiction s'est réalisée à la lettre. Quarante ans ne s'étaient pas écoulés, que Titus, après un siège plein d'horreur, entrait en vainqueur dans Jérusalem, et la détruisait de fond en comble ; et ces masses gigantesques de pierres, élevées les unes sur les autres avec un art si admirable, liées et scellées ensemble avec le fer et le plomb, dont la solidité semblait devoir défier les siècles, furent tellement bouleversés par l'acharnement du vainqueur qu'un peu plus tard, un gouverneur de la Judée put faire passer la charrue sur le lieu où avait été le temple. Les fondements, toutefois, étaient restés ainsi que quelques pans de mur, lorsque Julien l'Apostat, voulant faire mentir Jésus-Christ, autorisa les Juifs à rebâtir le temple. Ceux-ci commencèrent à en arracher les anciens fondements, pour y en substituer de nouveaux ; mais lorsqu'ils voulurent placer les premières pierres, des tourbillons de flammes sortirent de terre, consumèrent les travailleurs, et forcèrent les Juifs d'abandonner leur entreprise. Ils accomplirent ainsi malgré eux et à la lettre la prophétie du Sauveur.

Troublés par cette effrayante prophétie, les apôtres qui croyaient avec les Juifs que le temple devait être éternel suivirent leur Maître en silence. Parvenus au sommet de la montagne, ils s'y *assirent en*

face du temple. Pierre, Jacques et Jean s'approchèrent du Sauveur et lui dirent à part : « Maître, quand ces choses arriveront-elles ? Et quel sera le signe avant-coureur qui nous apprendra *qu'elles vont toutes s'accomplir ?* Quel sera le signe de votre avènement et de la consommation du monde ? Jésus-Christ ne juge pas à propos de satisfaire entièrement la curiosité des Apôtres, ni de dissiper toutes les obscurités ; il ne veut pas enlever à ses disciples la crainte salutaire de la fin peut-être prochaine, peut-être imminente, de toutes les choses de la terre. Il répond, cependant, d'une manière satisfaisante aux questions qui lui sont proposées et leur désigne l'époque précise de cette ruine fatale, afin qu'ils puissent s'y soustraire par la fuite ; et c'est pour cela qu'il leur dit : « *Lorsque vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation* qui a été prédite par le prophète Daniel, fuyez et priez que *votre fuite ne se fasse pas en hiver ni le jour du sabbat.* Qu'était donc l'abomination de la désolation ? C'étaient les profanations dont les Romains devaient se rendre coupables et par lesquelles ils devaient déshonorer le temple du Seigneur, après avoir pris et saccagé la ville sainte. Idolâtres et ne connaissant pas le Dieu adoré dans le lieu sacré, ces hordes victorieuses se plurent à le profaner non seulement en le transformant en une salle d'armes, mais en en faisant même un lieu de prostitution. Or, voici les conseils que Jésus-Christ donne à ses disciples pour le jour où ils seront forcés de contempler ce triste spectacle.

II

Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation prédite par Daniel souiller le lieu saint, sachez alors que ceux qui habiteront la Judée ne seront sauvés qu'en fuyant sur les montagnes ; que celui qui sera sur la terrasse de sa maison ne prenne pas même le temps de descendre pour prendre quelque argent ou quelque provision ; que celui qui alors sera au champ ne revienne pas pour prendre sa tunique. Malheur aux femmes qui en ce jour-là seront enceintes ou nourrices. Priez pour que votre fuite n'ait pas lieu en hiver ni au jour du sabbat.

Ces conseils apprenaient aux Juifs qu'ils n'échapperaient au carnage commandé par le féroce vainqueur que par la fuite. Et cette fuite devait les éloigner non seulement du temple et de la ville sainte, mais de la Judée : *Qui in Judea sunt fugiant ad montes.* Cette fuite devait être lointaine : ils devaient aller se cacher dans les anfractuosités et les antres des montagnes : *Fugiant ad montes.* Cette fuite devait être prompte : il fallait partir de l'endroit où l'on se trouvait : *Qui in tecto, non descendat tollere aliquid de domo suâ ; et qui in agro non revertatur.* Cette fuite devait être exempte de tout embarras ; il ne fallait se surcharger ni de provisions ni de vêtements : *Non descendat tollere tunicam suam.* Malheur aux femmes qui en ces jours-là porteront leur enfant ou dans

leur sein ou dans leurs bras, car leur fuite en sera nécessairement retardée et elles ne pourront échapper au fer du vainqueur. Jésus-Christ engage aussi les Juifs à prier afin que leur fuite n'ait pas lieu en hiver ni au jour du sabbat, car l'hiver elle peut être entravée par les pluies ou les frimas et le jour du sabbat par les sacrifices. Ces conseils que le Sauveur donnait aux Juifs, il nous les donne aussi à nous-mêmes ; il nous avertit que nous ne sommes pas moins obligés qu'eux de chercher notre salut dans la fuite. La fuite des lieux et des personnes qui peuvent nous faire tomber dans le péché est constamment recommandée dans l'Ecriture. *Fuyez du milieu de Babylone, et que chacun songe à sauver son âme.* Fuyez l'impureté, fuyez le péché comme vous fuiriez en la présence d'un serpent. Aujourd'hui l'abomination de la désolation règne presque partout dans la société. Hélas ! vous le voyez mieux que moi, on ne voit que dérèglement, que désordres, que scandales, que libertinage, qu'irréligion. On semble s'y faire une gloire du vice ; on n'y rougit presque plus que de la vertu ; et la dépravation des mœurs y est devenue si générale, que c'est à peine si l'on y trouve encore quelques âmes vertueuses, des âmes qui osent s'y déclarer ouvertement pour la religion et la piété.

Or, cela étant, pouvons-nous nous flatter d'échapper à cette corruption universelle, si nous n'avons pas soin de nous éloigner des lieux et des personnes qui en sont infectées. Ignorons-nous la puissance du

mauvais exemple ? Ne savons-nous pas que le scandale qui est si contagieux entraîne les masses dans sa ruine ? Ah ! ne nous faisons pas illusion ; si nous n'évitons pas la société des méchants par la fuite, nous succomberons infailliblement : *Qui amat periculum in illo peribit.* Si nous allons avec les impies, nous deviendrons impies ; si nous hantons les indifférents, nous deviendrons indifférents ; si nous écoutons les mauvais discours, notre esprit et notre cœur seront envahis par des idées fausses et des sentiments erronés. Il faut donc fuir ; mais que doit être cette fuite ?

III

Si la lumière divine nous fait connaître la nécessité de la fuite, elle nous apprend aussi que nous devons fuir *promptement* sans écouter la chair ni le sang, et sans remettre au lendemain ce que nous ne ferons peut-être jamais si nous ne le faisons aujourd'hui. Si Loth n'était pas sorti de Sodome avec les Anges, il aurait infailliblement péri avec tous les habitants de cette ville infâme. Le prophète du Seigneur ne nous dit-il pas de ne point différer de nous convertir à Dieu et de ne point remettre de jour en jour ce retour ? Quand le feu est à la maison et qu'on est prêt d'être gagné par les flammes, ne se sauve-t-on pas à la hâte et par où l'on peut ? C'est avec une pareille promptitude qu'il faut fuir quand

nous sommes dans un péril imminent d'offenser Dieu. Prenons garde de contracter de longues et mauvaises habitudes, car elles enchaîneraient nos pas et nous empêcheraient de fuir assez promptement. N'oublions pas non plus que s'il est facile de dresser un arbrisseau, il est impossible de redresser un grand arbre. Par conséquent n'attendons pas, pour fuir le monde, que nous soyons parvenus à la vieillesse qui est comme l'hiver de la vie, parce qu'alors, subjugés par les mauvaises habitudes, nous nous corrigerions difficilement.

Nous devons fuir *généreusement*. Il vous en coûtera beaucoup pour vous interdire le commerce de ce monde enchanteur qui mêle son poison dans le miel, et qui couvre de fleurs le chemin par où il vous mène à la perdition. Mais n'en serez-vous pas dédommagés par les avantages que vous en retirerez : vie paisible, paix de la conscience, récompenses dans la vie future. Le divin Sauveur ne nous dit-il pas qu'il vaut mieux pour nous entrer dans la vie éternellement heureuse n'ayant qu'un pied, qu'un œil, que d'être précipités avec nos deux pieds, nos deux yeux dans le feu de l'enfer ?

Quand on sait qu'un pays est infecté de quelque maladie épidemique et que la contagion qui y règne, y fait partout les plus grands ravages, quelque agréable qu'il puisse paraître, ne s'empresse-t-on pas de s'en éloigner ? N'aime-t-on pas mieux se priver de tous les agréments qu'on pourrait y trouver, que de s'exposer à perdre la vie en voulant en jouir ?

De même quand on est assuré qu'au milieu de ce monde qui plaît, de ce monde qui enchante par l'éclat dont il brille, par les douceurs qu'il offre, par la vie agréable qu'il promet, on y rencontre la contagion et le vice qui corrompent les cœurs, ne devons-nous pas nous en interdire la fréquentation ? Ah ! soyons aussi zélés pour les intérêts de notre âme que pour ceux du corps, et dès lors on n'aura plus besoin de nous exhorter à fuir le monde, nous serons les premiers à nous en prescrire la fuite.

Mais quoi ! direz-vous peut-être ici : Ne peut-on pas fréquenter la société ? La société bonne, oui ; la société mauvaise, non. C'est saint Jacques qui nous le dit : « Celui qui aime le monde, c'est-à-dire la société mauvaise, devient l'ennemi de Dieu; » et le Sage ajoute : *Qui amat periculum in illo peribit.* L'expérience nous en fournit une preuve palpable. Ne voit-on pas tous les jours des jeunes gens qui, ayant reçu une éducation chrétienne, bien résolus de vivre saintement dans ce monde, arriver au doute après quelques mois passés au milieu de ce siècle pervers, puis à l'incrédulité en écoutant les doctrines fausses, les plaisanteries sur les questions religieuses, et enfin devenir aussi vicieux et aussi libertins qu'ils avaient été d'abord vertueux et pieux. N'en soyons point surpris, mes frères, les mauvais exemples ont tant d'ascendant sur nous, que semblables à un torrent impétueux, ils finissent presque toujours par nous entraîner. On y oppose bien d'abord quelque résistance; mais bientôt on se lasse d'y résister. On

est subjugué par le respect humain; on n'a pas le courage de se mettre en contradiction avec tout ce que l'on voit autour de soi; on se persuade qu'étant dans le monde, on peut y vivre comme on y vit; on croit pouvoir faire ce que les autres font et, et jusque à quels excès cette funeste maxime ne peut-elle pas porter? Jugez-en par l'exemple que je vais vous citer.

L'apôtre saint Jean étant obligé de s'en aller d'Éphèse, chargea un évêque d'instruire un jeune homme qu'il avait pris en affection, à cause des bonnes qualités dont il lui avait paru doué. L'évêque prit le jeune homme chez lui, l'éleva avec une application particulière et enfin le baptisa. Dès ce moment, l'évêque laissa un peu à lui-même le jeune néophyte, persuadé que le saint baptême le préserverait de tout danger. Le jeune homme, plus novice encore dans la liberté que dans la foi, abusa de la latitude qui lui était laissée. Il se lia d'amitié avec de jeunes débauchés qui, après l'avoir attiré par le plaisir de la bonne chère et de la débauche, l'emmenèrent avec eux la nuit pour dépouiller les voyageurs. Peu à peu il s'accoutuma à ce genre de vie; bientôt il ne garda plus de mesures, et désespérant de son salut, il finit par former, avec ces mêmes jeunes gens, une compagnie de voleurs dont il fut le chef. L'Apôtre, étant revenu à Éphèse, demanda compte à l'évêque de la conduite du jeune homme qu'il lui avait confié. L'évêque, les yeux baissés et pleins de larmes, apprit au saint apôtre les égare-

ments de son protégé. Aussitôt saint Jean demanda un cheval pour courir après la brebis égarée. Il la cherche sur les montagnes et dans les forêts, et vient enfin à bout de la découvrir. Le jeune homme confus à la vue de son ancien maître ne peut soutenir sa présence et prend la fuite. Le vieillard le suit en criant de toutes ses forces : « Pourquoi me fuyez-vous, mon fils? Revenez à votre père; rentrez dans le sein de l'Église qui est la plus tendre de toutes les mères; et si je ne puis vous attirer par aucun de ces titres, revenez à Jésus-Christ; c'est lui qui vous tend les bras; c'est lui qui vous parle par ma bouche. » Le voleur s'arrête, laisse tomber ses armes et pleure amèrement. Le saint l'embrasse avec tendresse sans lui faire de reproches, lui donnant au contraire des signes d'une paternelle affection. Il le ramène dans sa patrie et ne le quitte point qu'il ne l'ait réconcilié avec le Seigneur, et rendu à l'Église comme un grand exemple de pénitence.

Ce jeune homme, vous le voyez, fut assez heureux pour revenir de ses égarements; mais si vous aviez la faiblesse de l'imiter, auriez-vous le même bonheur, et l'expérience ne nous apprend-elle pas que de tous ceux qui deviennent pécheurs, il n'y en a que très peu qui fassent une sincère pénitence?

Ayez donc soin de vous préserver du vice, parce qu'il est aussi difficile de s'en corriger, qu'il est aisé de s'en laisser infecter. Soyez attentifs à fuir la compagnie de tout homme pervers et corrompu, parce que c'est une vérité généralement reconnue, que

l'on devient semblable à ceux que l'on fréquente. Ne formez des liaisons qu'avec des personnes sages et vertueuses. Quelle que soit la dépravation qui règne dans le monde, on y trouve encore des âmes de ce caractère ; et c'est avec elles que vous devez vous lier, parce que leur commerce vous sera aussi utile que celui des méchants vous serait funeste. Elles vous éclaireront par leurs sages conseils ; elles vous édifieront par leurs bons exemples. Elles vous montreront les routes de la vertu ; elles vous animeront à y marcher ; et c'est en y marchant constamment que vous mériterez le Ciel. *Amen* (1).

(1) L'abbé Reyre.

POUR LE MÊME DIMANCHE

AUTRE HOMÉLIE

Mes Frères,

L'Évangile du vingt-quatrième dimanche après a Pentecôte est appelé l'Evangile de la fin du monde, parce qu'il prédit la ruine de Jérusalem et annonce la destruction de l'univers. D'un côté, il décrit les calamités inouïes qui doivent bientôt fondre sur les Juifs, de l'autre il nous fait la peinture du jugement redoutable que tous les hommes doivent subir à la fin des siècles. Rien n'est plus propre à inspirer une sainte frayeur que ces deux grands événements. Cependant bon nombre d'entre nous, mes frères, en sont peu touchés parce que l'un de ces événements est passé et que l'autre nous paraît très éloigné. Pour nous, chrétiens, ne laissons pas passer ces divers avertissements sans en retirer quelque fruit et pour nous les appliquer d'une manière plus directe, méditons sur la ruine de nos âmes par le péché mortel. C'est la vraie abomination de la désolation dans le lieu saint.

HOMÉLIE

Lorsque vous verrez, dit Jésus-Christ, *dans le lieu saint l'abomination de la désolation, que celui qui lit fasse bien attention à ce qu'il lit.* — L'abomination de la désolation chez le peuple juif était l'idolâtrie et la prostitution établies dans le temple du vrai Dieu. Chez nous, chrétiens, c'est le péché qui profane le temple que Dieu s'est bâti en nous. « Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que vous êtes le temple de Dieu : *Nescitis quia templum Dei estis?* Ignorez-vous que le temple de Dieu est saint, et que vos membres sont ce temple : *Templum Dei sanctum est. Membra vestra templum sunt Spiritus Sancti.* Eh bien , ce temple sanctifié par le baptême , restauré par la pénitence, orné par la grâce divine est-il saint? Ne l'avez-vous pas maintes fois souillé en le livrant à vos passions qui sont comme autant d'idoles que vous érigez au démon au-dedans de vous-mêmes? « Gardez-vous de continuer de le profaner, car, dit saint Paul, celui qui le souille par le péché, Dieu le perdra. » *Si quis autem templum Dei violaverit, disperdet illum Dominus.* Il n'y a rien de plus abominable que cette profanation par le péché, c'est la seule dont nous devions avoir horreur En en parlant, saint Augustin s'écrie : « Si je voyais d'un côté 'infection du péché et de l'autre les abîmes de

l'enfer, et que je fusse dans la nécessité d'être à l'un des deux, je souffrirais plutôt d'être englouti dans les enfers, que de recevoir le péché dans mon âme : car j'aimerais mieux être damné exempt de péché que d'être sauvé étant coupable. Si vous êtes dans ces sentiments, hâtez-vous de purifier ce temple auguste que vous avez eu le malheur de souiller et dites avec le prophète-roi : « Désormais je haïrai l'iniquité et je l'aurai en horreur : *Iniquitatem odio habui, et abominatus sum.* » Et pour empêcher une nouvelle profanation et une nouvelle désolation dans votre âme, faites ce que le Seigneur conseillait aux Juifs qui désiraient échapper à la ruine de Jérusalem.

Qui in Judea sunt, fugiunt ad montes : Que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. Voulez-vous conserver la grâce sanctifiante et ne plus souiller le temple de votre âme? Retirez-vous dès à présent sur la montagne, c'est-à-dire fuyez le monde. Si vous ne pouvez pas le fuir effectivement, fuyez-le au moins affectivement. Séparez-vous de lui par le cœur, si vos devoirs ou votre position vous obligent à rester avec lui par le corps. Il faut quitter le monde, car le monde est l'ennemi irréconciliable de Jésus-Christ, et nul ne peut servir à la fois deux maîtres dont les intérêts sont si opposés. Il faut quitter le monde, parce que le monde est tout entier sous l'empire de l'esprit malin, comme dit saint Jean, parce qu'il ne respire que l'iniquité, par les trois concupiscences qui composent en quelque sorte son essence et sont les trois divinités qu'il adore. Il faut

quitter le monde pour se soustraire à sa corruption et pour échapper à l'anathème qui pèse sur lui et sur tous ses sectateurs. Fuyez du milieu de Babylone, nous dit l'Esprit-Saint, et que chacun sauve son âme. Il faut quitter le monde, c'est-à-dire éviter les occasions dangereuses qu'il nous offre, nous prémunir contre le levain pernicieux de sa doctrine, contre la contagion de ses exemples et l'appât trompeur de ses plaisirs; il faut quitter le monde, c'est-à-dire nous ranger du côté du petit nombre, puisque le petit nombre seul sera sauvé; ne pas rougir du service de Dieu, être disposé à souffrir plutôt toutes sortes de railleries, de sarcasmes et de persécutions, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous déclarant qu'il rougira au dernier jour devant son Père de quiconque aura rougi de lui devant les hommes. Enfin, il faut quitter le monde, fuir sur la montagne, c'est-à-dire s'éloigner du tumulte et du bruit, aimer la retraite, goûter le silence, vaquer à la prière, converser souvent avec Dieu, marcher en sa sainte présence, faire les délices de sa parole, fréquenter avec piété les sacrements, et tendre sans cesse à la perfection évangélique. Ce n'est pas tout encore; il faut persévérer dans ces saintes dispositions. Il faut se tenir sur la montagne, afin que l'air empesté du monde, le souffle contagieux des scandales et des passions ne vienne jamais les flétrir; il faut se tenir sur la montagne, l'esprit et le cœur élevés au-dessus des faux jugements du siècle, et de sa conduite perverse, et ne pas craindre de passer pour singuliers à

ses yeux, en évitant toutefois ce qui ne serait que pure affectation. Il en est peu, en vérité, qui agissent ainsi; mais dans tous les siècles, le nombre des insensés a été le plus grand et celui des sages le plus petit. Au temps du déluge, Noé seul avec sa famille connaissait et servait le vrai Dieu ; à Sodome, Loth seul avec ses enfants ; et à la ruine de Jérusalem, il n'y eut de sauvés que les chrétiens qui, fidèles à l'avis de Jésus-Christ, s'étaient retirés à Pella, petite ville située sur les montagnes de la Judée : *Qui in Judea sunt, ad montes fugiant.*

Faites maintenant attention, mes frères, à ce qui suit : Que celui qui est sur les toits, n'en descende pas, et que celui qui est aux champs, n'en retourne point, pour chercher et prendre quoi que ce soit. Vous avez commencé à mener une vie chrétienne, ne descendez pas la pente si rapide du relâchement, pour ne pas retomber bientôt dans l'abîme du péché et souiller votre âme. Vous avez renoncé au monde, n'y retournez pas, mais vivez dans une sainte crainte, dans une salutaire défiance de vous-mêmes, qui en vous tenant loin de ses dangers, fera votre salut. Ne descendez pas, dit saint Augustin, de l'élévation de la foi à la bassese d'une vie charnelle, et après vous être déjà bien avancé, ne reculez pas en regardant derrière vous, de peur que la malice de ce siècle ne corrompe votre esprit, et que vous ne vous laissiez emporter à ses vaines illusions : *Qui in lecto non descendat... et qui in agro non revertatur.*

Mais pourquoi est-on tenté de descendre ou de re-

tourner? Jésus-Christ nous l'apprend : c'est, dit-il, pour prendre son manteau, ou pour chercher toute autre chose : *Tollere aliquid, tollere tunicam suam.* Ah! chrétiens, l'intérêt, la vanité, l'ambition, le plaisir, voilà ce qui perd le plus souvent les âmes les plus saintes. Cet homme menait une vie irrépréhensible ; tout à coup une occasion malheureuse se présente ; c'est un gain considérable, mais qu'il ne peut réaliser que par des moyens réprouvés par la loi de Dieu : parce qu'il n'est pas détaché des biens de ce monde il se laisse séduire, et se perd. Cet autre aime la religion, il a le sentiments des devoirs qu'elle prescrit; mais parce qu'il tient encore trop à la terre, à ce qui flatte les sens et l'amour-propre, il se laisse éblouir par l'éclat des honneurs, ou gagner par l'appât de perfides plaisirs ; il sacrifie sa conscience et se perd. Ce père de famille avait un état modeste, mais suffisant pour l'entretien de sa maison, il avait alors le temps de servir Dieu. Il a eu l'occasion de se jeter dans de grandes spéculations ; depuis il n'a plus un instant pour penser à la plus importante des affaires, son salut ; et il se perd. Cette jeune personne solidement pieuse ne pensait qu'à Dieu, à son service, ne voulait plaire qu'à lui seul ; mais l'espérance d'un mariage avantageux lui a inspiré d'autres sentiments ; elle ne songe plus qu'aux vanités du monde, qu'à plaire aux créatures ; elle se perd. Cet homme dans une condition privée, était honnête, irréprochable, et chrétien ; mais depuis qu'il s'est poussé à des emplois importants, on ne le connaît

plus ; il est tout changé soit par rapport à Dieu, soit par rapport aux hommes ; il se perdra. N'en soyons pas surpris ; celui qui après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu. C'est Jésus-Christ qui nous l'enseigne. Il n'y a que celui qui reste fidèle à la mort qui sera couronné : *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitæ... Qui in tecto non descendat... et qui in agro non revertatur.*

Malheur, poursuit Jésus-Christ, aux femmes enceintes et aux nourrices dans ces temps-là ! Væ prægnantibus et nutrientibus in illis diebus. Écoutez comment nous devons entendre ces paroles dans le sens spirituel. Il y a des âmes enceintes et des âmes nourrices, dit saint Augustin. Les âmes enceintes sont celles qui sont remplies de bons désirs, mais qui ne produisent aucun fruit de salut, qui aiment le bien, mais qui ne le pratiquent pas. Malheur à ces âmes : *Væ prægnantibus!* Et pourquoi? parce que, tandis que leurs bons désirs les tranquilisent, la persécution viendra, et elles succomberont parce qu'elles n'auront pas la force de faire ce qu'il voudra ; elles ne pratiqueront pas le bien qu'elles aiment, et elles forcent le mal qu'elles n'aiment point. Ce sont les arbres en fleur qui craignent le plus la violence de l'orage : *Væ prægnantibus in illis diebus.*

Les âmes nourrices sont celles qui se laissent dominer par les sentiments d'une complaisance désordonnée pour les bonnes œuvres. Oubliant que le

Seigneur est le Dieu des vertus, que de lui descend tout don parfait, et qu'à lui comme à son unique source doit être rapporté tout le bien qui est en nous, elles arrêtent sur elles-mêmes leurs pensées, leurs sentiments, et s'attribuent une gloire qui n'appartient qu'au Seigneur. Aussi Dieu qui se glorifie d'être le Dieu jaloux, et qui ne peut consentir à donner sa gloire à un autre, se plaît-il à les humilier; pour cela, il n'a qu'à se retirer, et elles font alors la triste expérience de leur faiblesse. Telle est la conduite ordinaire de Dieu à l'égard des âmes nourrices ou orgueilleuses. *Væ prægnantibus et nutrientibus in illis diebus.*

Priez donc, ajoute Jésus-Christ, que votre fuite n'arrive ni en hiver, ni au jour du sabbat. *Orate ut non fiat fuga vestra in hieme vel sabbato.* En hiver les jours sont plus courts et les chemins plus mauvais. Le jour du Sabbat les Juifs se livraient à un entier repos. Ah! qu'il y en a, même dans le christianisme, de ces âmes inconstantes qui ont dans la dévotion, leurs hivers et leurs étés, qui sont tantôt de feu, tantôt de glace! de ces âmes judaïques qui veulent trouver en cette vie la paix et le repos, qui ne servent Dieu qu'en vue des récompenses temporelles, et qui, concentrant ici-bas, toutes leurs affections, ne s'occupent que nonchalamment de leurs intérêts éternels, et vivent dans une molle oisiveté, une criminelle inaction dans l'œuvre de Dieu et la sanctification de leur âme. Prions Dieu de nous faire comprendre que cette vie est une vie de lutte et que nous ne

trouverons le repos que dans la patrie qui est le Ciel. Demandons-lui le courage pour vaincre et triompher de notre lâcheté et de notre tiédeur et nous ne tomberons jamais dans le péché, le plus funeste de tous les malheurs.

PANÉGYRIQUES

ET

SUJETS DE CIRCONSTANCE

FOI PRATIQUE

POUR L'ÉPIPHANIE

Corde creditur ad justitiam : ore autem fit confessio ad salutem (SAINT PAUL *ad Romanos*, x, 10.)

Il faut croire de cœur pour être justifié, et confesser sa foi par ses paroles pour obtenir le salut.

La foi est le don le plus riche que Dieu puisse faire à l'homme, le premier et le principe de tous les autres dans l'ordre surnaturel. Heureux les peuples et les individus qui le possèdent! Malheureux ceux qui en sont privés! plus malheureux ceux qui l'ont perdu! Or, elle est un don tout gratuit de la miséricorde divine. Nous n'avons pu la mériter par aucune œuvre, car étant la première de toutes les vertus surnaturelles, la première vie de l'âme, il s'ensuit qu'avant de l'avoir reçue, il nous a été im-

possible de produire aucun acte qui pût nous élever jusqu'à Dieu. Il a donc fallu que la grâce nous prévînt; et si nous avons été appelés à la connaissance de Jésus et de son Évangile, si nous avons l'insigne bonheur de vivre sous l'empire salutaire de la foi, ce n'est que par une bonté libérale de Dieu à laquelle nous n'avions aucun droit acquis. Ne devons-nous pas nous écrier avec l'apôtre saint Paul, et dans un même sentiment de gratitude : « Grâce à Dieu de son inénarrable don! *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus!* » Don excellent! don parfait! c'est la foi qui est la base et le fondement de la religion, qui est la racine de toute justification, comme s'exprime le concile de Trente, qui est l'élément indispensable de toute œuvre surnaturelle et méritoire; c'est la foi qui distingue le catholique de l'hérétique, le chrétien de l'infidèle, le croyant de l'impie; c'est l'astre brillant qui dirigea les pas des rois Mages vers l'étable de Bethléem, qui éclaire les sentiers ténébreux de notre course ici-bas, jusqu'à ce qu'il s'éteigne aux confins de l'éternité. En appelant votre attention sur ce sujet, suis-je dans le vrai et l'à-propos, et ma parole est-elle en harmonie avec l'esprit de la solennité que nous célébrons en ce jour? Qu'il me soit donc permis de vous proposer deux considérations : 1° ce que la foi nous a donné; 2° ce qu'elle exige de nous.

I

Qu'était le genre humain avant que le flambeau de la foi eût brillé aux yeux des nations? Il présente un état si affreux d'ignorance et de superstition, d'impiété et de débauche que nous ne pourrions jamais le croire s'il n'était attesté par les historiens et des monuments authentiques à la honte de cette pauvre raison humaine tant préconisée de nos jours; c'était la plus hideuse dépravation intellectuelle et morale qu'on puisse imaginer. L'ancien paganisme qu'on essaie de ressusciter à notre époque, avait corrompu les plus précieuses facultés de l'homme : l'esprit et le cœur.

La première, la plus essentielle des vérités : l'existence d'un Dieu, n'avait pas entièrement disparu, mais elle était obscurcie par mille inventions bizarres et ridicules. Au lieu d'adorer le Dieu créateur de l'univers, les hommes se prosternaient devant de viles créatures. Il y avait un nombre infini de dieux et de déesses imaginaires. Ici le soleil, la lune et les étoiles; là des plantes, des animaux, des bœufs, des dragons, des chats, des crocodiles recevaient les honneurs divins, ailleurs on encensait des dieux infâmes, souillés de vices abominables, des dieux que nos tribunaux actuels auraient condamnés à la détention ou au bagne.

Que dis-je? c'était le vice lui-même et les crimes

les plus monstrueux : le meurtre, le parjure, l'inceste, le vol, qu'on avait divinisés sous des noms divers. On avait élevé des temples à la fortune, des temples à la peur, des temples à la fièvre ; en un mot, et comme l'a dit Bossuet, tout était Dieu excepté Dieu lui-même, et l'univers entier n'était qu'un temple d'idoles.

Ne connaissant pas le vrai Dieu, l'homme ignorait également sa propre nature et ses destinées. Qui suis-je? D'où viens-je? où vais-je? Mon âme est-elle spirituelle ou matérielle? Doit-elle mourir ou survivre à la ruine du corps? Questions essentielles s'il en fut jamais. Questions décives pour le bonheur et le malheur éternel. C'étaient autant de problèmes où se perdait la raison, et qu'elle n'abordait qu'en tremblant. Consultez les oracles de la sagesse païenne, les philosophes, les lettrés, et vous serez étonnés que les questions si simples pour nous, éclairés de la lumière d'en haut, ne soient nulle part nettement résolues et qu'il n'y ait partout que ténèbres et absurdités.

Que de mystères encore dans l'homme ! Il est à lui-même une énigme inexplicable. D'un côté il porte les caractères ineffaçables de son excellence ; de l'autre les preuves évidentes de sa misère. Être sublime et créature dégradée : il aime le bien et il fait le mal ; son âme veut s'élever vers le ciel et un penchant violent l'entraîne vers la terre. Il semble qu'il y ait en lui comme deux hommes, en guerre perpétuelle, dont l'un veut toujours écouter et

l'autre ne jamais obéir. Or, avant le règne de la foi, trouvez un philosophe, un sage qui ait pu expliquer ces contrariétés dans une même personne : cette inclination au mal avec cet amour du bien, ces impétueuses saillies de la cupidité avec ces cuisants remords de la conscience, c'est un abîme que tous les efforts de la science humaine n'ont jamais pu sonder.

2° Avant Jésus-Christ quels affreux débordements ! tous les devoirs étaient méconnus, on foulait aux pieds ouvertement les lois les plus sacrées de la pudeur et de la tempérance. Le vice comme une affreuse gangrène avait souillé, maculé le genre humain tout entier et se montrait partout sous mille formes monstrueuses. Et ici, qui oserait dévoiler cet amas de corruption, d'impuretés, d'infamies; ces crimes sans nom avec lesquels on était si familiarisé qu'on n'en savait plus rougir. Mais faut-il s'étonner que l'homme fût méchant et pervers, quand les dieux donnaient l'exemple de tous les vices, quand le crime était nécessaire pour les adorer, quand les voleurs, les homicides, les adultères avaient leurs protecteurs dans le ciel? Alors les temples n'étaient plus que des antres de débauches, et des écoles où l'on apprenait à s'abandonner aux plus honteux excès. Tirons le voile sur ces horreurs et déplorons la faiblesse de notre pauvre nature qui se perd dans la fange de tous les vices si la foi ne vient, comme un sel mystérieux, la préserver de la corruption.

De plus, avant le règne de la foi, on eût dit qu'il n'y avait pas d'amour au cœur de l'homme. On se

jouait des droits les plus sacrés de l'humanité, et l'histoire nous raconte des abominations qui font frémir. N'avez-vous pas entendu parler de ces sacrifices où le sang humain rougissait l'autel des idoles, où des mères dénaturées livraient leurs enfants pour être immolées, et croyaient se rendre agréables à la divinité, en assistant d'un œil sec à ce spectacle horrible, et en étouffant par des chants impies les gémissements de l'innocente victime? Les peuples civilisés, les Grecs et les Romains ont eu ces coutumes barbares, et la terre même que nous habitons a bu le sang d'une multitude innombrable de malheureux égorgés en l'honneur des dieux.

Représentez-vous encore les cruautés inouïes exercées à l'égard des esclaves qu'on traitait comme un vil bétail, et qui pour la moindre faute, pour une légère imprudence, pour avoir laissé tomber de ses mains une amphore d'argile, étaient torturés, assommés, jetés dans les viviers pour servir de nourriture aux murènes, ou bien livrés à la dent des lions, des tigres et des panthères, selon les ordres arbitraires d'un maître capricieux. O Spartacus, j'aurais été des tiens!

Quelle barbarie, enfin, dans ces combats de gladiateurs où l'on se faisait un spectacle de l'homicide, où des hommes et des femmes de familles nobles s'entre-tuaient pour le divertissement d'une populace ivre de sang!

Voilà le monde tel que le paganisme l'avait fait. Une partie du genre humain opprimait, tourmen-

tait, écrasait l'autre. Partout le règne de la force brutale, dans la famille et dans la société, nulle justice, nulle pitié ! Aux riches, aux puissants, les plaisirs, les honneurs ; aux petits et aux pauvres les rebuts, les vexations, le désespoir, la mort. Tel est encore le sort des peuples que le Seigneur n'a pas visités dans sa miséricorde. En Afrique, en Asie, chez toutes les nations idolâtres, on retrouve cette férocité, ces abominations dont le christianisme nous a délivrés. Tant il est vrai, que sans la foi, tous les peuples sont cruels et barbares et que l'idolâtrie ne peut être qu'un culte de sang, parce qu'elle est le culte de celui qui a été homicide dès le commencement. Mais béni soit le Seigneur de toute bonté qui vous a fait naître dans les temps favorisés de sa grâce et dans un pays où les dons du ciel nous sont prodigués avec tant d'abondance; dons pour l'esprit, dons pour le cœur.

3° C'est la foi qui nous a fait connaître le vrai Dieu qui n'était connu auparavant que dans la Judée. Aux rayonnantes clartés de l'Évangile, ont disparu les simulacres impurs, ces dieux de bois ou de pierre, ouvrages de la main des hommes, comme disparaissent les hiboux et les chats huants à l'apparition de l'astre du jour, et le genre humain a enfin adoré le Dieu trop longtemps oublié, par qui tout a été fait et sans lequel rien n'a été fait; aux idées les plus grossières ont succédé les idées les plus pures et les plus sublimes sur la nature divine.

La foi nous a dévoilé quelques-unes de ces infinies

perfections; cette toute-puissance que rien n'arrête, cette immensité que rien ne borne, cette éternité que rien ne limite, cette sagesse suprême qui veille à la conservation des mondes qu'elle a harmonisés entre eux, cette bonté inépuisable qui s'étend sur tous les besoins des êtres créés, cette miséricorde qui aime à pardonner aux plus grands coupables, cette justice qui rend à chacun selon ses œuvres, sans acception de personne. Enfin c'est la foi qui nous apprend à penser de Dieu, à parler de Dieu, comme nous faisons, et sans elle nous eussions été aussi stupidement ignorants, aussi invinciblement aveugles que les païens.

La foi est venue encore éclairer nos esprits, en nous faisant connaître et notre origine et notre fin dernière. Par elle, l'homme sait qu'il est composé d'un corps périssable et d'une âme immortelle faite à l'image de Dieu; que loin d'être un effet du hasard, il est au contraire un des plus beaux ouvrages du Seigneur, élevé au-dessus de toutes les créatures dont il est le roi, le pontife et l'usufruitier, et seulement un peu inférieur aux Anges. Mais d'un autre côté, ouvrage dégradé dès l'origine par le péché de notre premier père, de là le principe de tous les malheurs qui nous affligent; de là ces ténèbres qui obscurcissent notre entendement, ce combat de la chair contre l'esprit, cette inclination au mal dans une âme qui se sent faite pour le bien.

Où est le remède à un si grand désordre? La foi nous le montre en Jésus-Christ notre réparateur,

qui s'est revêtu de notre nature pour le rétablir dans ses droits et dont le sang a été comme un baume précieux qui a guéri toutes nos blessures. Ainsi la foi nous explique la cause de nos grandeurs et de nos misères, la chute du genre humain et sa réhabilitation. De plus elle nous indique des moyens infaillibles pour parvenir à la bienheureuse immortalité : la grâce du Rédempteur et l'observation des préceptes divins, et nous fournit, en même temps, les motifs les plus puissants pour travailler à nous en rendre dignes : l'amour, la crainte et l'espérance. Magnifiques enseignements de la religion que nous n'eussions jamais connus, ô mon Dieu! si vous n'aviez daigné vous-même, nous en instruire. Mais la foi nous explique tout ce qu'il nous est utile de savoir. Elle nous explique Dieu, elle nous explique l'homme; et de nos jours avec la foi, un simple artisan, un laboureur, une pauvre femme, un petit enfant sont plus instruits sur la nature de Dieu et sur leurs propres destinées que tous ces philosophes anciens et modernes, si fiers de leur science et qui se croient infiniment supérieurs au vulgaire.

2° La foi n'a pas seulement éclairé l'esprit de l'homme, elle a corrigé la dépravation de son cœur. Dès que cette grande et purifiante lumière se leva sur les nations assises dans les ombres de la mort, le crime fut confondu, le vice proscrit, la terre renouvelée. Au sein d'une licence effrénée, on vit tout à coup briller les plus belles, les plus sublimes vertus : la chasteté, la douceur, l'humilité, la pa-

tience, le désintéressement. De tous côtés s'exhala un doux parfum d'innocence et de piété. Et le monde fut étonné de voir d'infâmee courtisanes devenir des Madeleines pénitentes, et des voluptueux délicats, préférer les rigueurs de la mortification et les tortures du martyre, à l'attrait des plaisirs les plus séduisants. Et voilà comment la foi, en apprenant à connaître le vrai bien, donne aussi la force de l'accomplir.

Non seulement elle obligea les hommes à se respecter eux-mêmes, elle leur fit un devoir de respecter leurs semblables. C'est elle qui a poli la rudesse des mœurs, aboli les sacrifices humains, brisé, ou du moins allégé les chaînes de l'esclavage. C'est elle qui a promulgué cette loi divine de la charité qui nous a fait voir et aimer dans chaque homme, un frère fait à l'image de Dieu comme nous, destiné à régner un jour dans le ciel comme nous. Par elle le chrétien a compris que nous sommes tous égaux aux yeux de Dieu ; que le maître est pétri du même limon que l'esclave ; que nos seules vertus nous distinguent ; que les plus doux, les plus gens de bien, les plus humbles seront les plus élevés dans la gloire. Et par un heureux effet de ces enseignements salutaires, le pauvre a été réhabilité, ses larmes ont été essuyées, et le fardeau de ses peines allégé, car la foi chrétienne a une consolation pour toutes les misères, un adoucissement pour toutes les douleurs. Tels sont les bienfaits du christianisme ; loi d'amitié et de concorde ; loi, s'écrie le prophète, plus dési-

rable que l'or et les pierreries, plus douce que le miel, heureux ceux qui l'accomplissent ! Ils sont les plus pacifiques, les plus compatissants, les plus charitables des hommes, tandis que l'impie a le cœur dur et ses entrailles ne s'émeuvent jamais, ni au souvenir, ni au spectacle de l'infortune; grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! pour l'inestimable bienfait de la foi ! Grâces aux saints Apôtres qui l'ont annoncée par tant de travaux et de souffrances ! grâces à l'Église catholique qui en est la dépositaire et de qui nous l'avons tous reçue ? Grâces à tous les généreux évêques qui la soutiennent et l'honorent et par leur vigilance pastorale, et par la sainteté de leur vie.

II

Et maintenant cette foi que vous avez reçue, qui vous élève si fort au-dessus des peuples païens, même les plus civilisés, cette foi qui vous donne des connaissances si étendues et si solides sur Dieu et sur vous-mêmes; cette foi qui vous a pourvus de moyens de sanctification si nombreux et si efficaces, qu'est-ce qu'elle doit être dans la pratique et qu'est-elle effectivement chez vous?

Sans aucun doute elle doit être agissante et courageuse; croire et vivre conformément à sa croyance, voilà la vie d'un chrétien, je n'en connais pas d'autre. Le poète l'a dit : « La foi qui n'agit pas, est-ce

une foi sincère? » Si la religion n'était qu'un système de philosophie spéculative, elle n'exigerait de notre part que l'adhésion de notre esprit, que l'hommage de notre raison; mais elle est encore, mais elle est surtout un code de morale, et, à ce titre, elle a le droit de réclamer l'hommage de notre cœur, et d'en régler les affections et les mouvements; aussi Jésus-Christ ne demande pas des contemplateurs oisifs; mais des ouvriers laborieux; parce que la foi sans les œuvres est inerte, comme un cadavre d'où la vie s'est retirée et où le pouls a cessé de battre. Elle ne nous est pas donnée pour connaître et croire seulement, mais pour agir et mettre en pratique ce que nous croyons. Et qu'importe en effet de dire : « Je crois en Dieu créateur du ciel et de la terre et maître souverain des anges et des humains, principe et fin de toute chose créée, si vous méprisez la loi sainte; je crois en Jésus-Christ, si vous rougissez de la croix, si vous ne vivez comme il a vécu; je crois à un enfer éternel, si vous ne faites rien pour l'éviter; je crois à un paradis, si vous ne faites rien pour le conquérir? » Suffit-il de dire : « Seigneur! Seigneur! » pour entrer dans le royaume des cieux? Non assurément; mais il faut accomplir la volonté du Père céleste, sinon, votre foi n'aboutit à rien, que dis-je? Elle vous servira; mais à rendre votre conduite plus inexcusable, mais à vous attirer un châtiment plus rigoureux.

Votre foi doit être courageuse, c'est-à-dire qu'elle doit vous rendre supérieur aux épreuves les plus

dures et les plus séduisantes, aux tourments et aux plaisirs, aux mépris et aux honneurs, à la vie et à la mort.

Viennent les impies et les mécréants avec leurs railleries et leurs sarcasmes; qu'ils traitent nos mystères d'absurdités révoltantes, nos croyances de puérile crédulité, nos pratiques de piété de bigotisme imbécile; la foi nous apprend à dédaigner ces prétendus esprits forts dont toute la sagesse n'est que folie; elle nous préserve de la contagion de leurs maximes et de leurs exemples, et nous fait marcher hardiment devant eux sans aucune crainte de leurs vains jugements.

Vienne le monde avec ses joies et ses fêtes, avec ses biens et ses grandeurs; la foi nous en découvre la frivolité; et pour nous sauvegarder contre ses séductions, elle nous ouvre le ciel, séjour de délices ineffables, de repos inaltérable, de bonheur éternel qu'on ne peut conquérir que par la croix.

Vienne le démon avec toute sa malice et toute sa rage; la foi nous dévoile les ruses et les artifices de ce cruel ennemi de notre salut, qui ne fait de nous sur la terre les complices de sa rebellion, que pour faire de nous dans l'éternité les compagnons de son supplice.

Vienne la chair avec ses révoltes et ses appétits; la foi nous fait surmonter ses penchants déréglés et ses convoitises, afin de conserver la pureté de l'âme, notre plus précieux trésor.

Ainsi la véritable foi donne au chrétien la force de vaincre l'enfer et de se vaincre lui-même.

Elle élève, elle grandit l'âme, centuple sa puissance et l'engage à tout sacrifier, à tout souffrir plutôt que de trahir la cause de son Dieu plutôt que de l'offenser par un péché mortel.

Voilà donc ce que doit être la foi d'un chrétien, une foi agissante, une foi courageuse.

Et maintenant me permettez-vous de vous le demander, quelle est la vôtre? Vous êtes chrétiens, puisque vous êtes nés d'une mère chrétienne; vous êtes chrétiens, puisque vous en avez reçu le titre et le caractère au baptême; vous êtes chrétiens, puisque vous avez été élevés selon les principes de la religion catholique; vous êtes chrétiens, puisque vous en avez pratiqué les devoirs dans les premières années de votre vie; alors votre conduite était en harmonie avec vos principes. Aujourd'hui, quel contraste! La foi, vous l'avez encore dans le cœur; mais elle n'est plus dans vos œuvres.

Vous dites : « Je crois en Dieu maître et souverain législateur des hommes, » et vous méprisez sa loi sainte, et vous blasphémez son nom adorable, et vous ne le priez jamais; et vous profanez le jour qu'il s'est réservé pour son culte. De quoi vous servira votre foi? O homme insensé! Les démons croient et n'en sont pas moins des démons : *Dæmones credunt et contremiscunt.*

Vous croyez, dites-vous, en Jésus-Christ, sauveur, maître et modèle de tous les hommes, et vous rou-

gissez de son Évangile! Et les exemples de sa vie, et la grâce de ses sacrements, vous n'en tenez nul compte. Lui obéissez-vous quand il vous commande de montrer votre lèpre au prêtre, de manger sa chair sacrée, vous qui ne vous confessez jamais ou rarement? Vous qui n'accomplissez pas le devoir pascal.

Vous croyez, dites-vous, à l'Église catholique, apostolique et romaine, fondée, établie par Jésus-Christ sur le roc inébranlable de Dieu, mais alors, pourquoi vous rangez-vous du côté de ses ennemis? Pourquoi, étant catholique et croyant, parlez-vous du Chef de l'Église comme un hérétique et un mécréant? Pourquoi violez-vous sans façon les lois de l'abstinence promulguées par l'Église et n'établissez-vous aucune différence entre les jours de la semaine?

Vous croyez, dites-vous, à la rémission des péchés, par conséquent à l'efficacité des sacrements établis par le Rédempteur; mais alors pourquoi les profanez-vous? surtout le sacrement de Pénitence et d'Eucharistie, et plus encore le sacrement de mariage? Combien y en a-t-il qui s'y préparent chrétiennement, qui le reçoivent dignement? Le nombre en est-il petit! L'immense majorité vient contracter au pied des autels des engagements solennels et irrévocables avec une conscience souillée. Et l'on s'étonne que la famille soit menacée dans son existence, que la discorde, l'adultère et la misère viennent s'asseoir au foyer domestique!

Vous croyez, dites-vous, à un enfer éternel réservé

aux méchants, à un ciel éternel, promis aux bons; et vous ne faites rien pour éviter le premier, rien pour gagner le second. Vous vous imaginez que le ciel vous sera donné gratuitement et à des conditions meilleures qu'aux autres. Mais non, le ciel est une couronne, une récompense, le courage et le mérite seuls peuvent l'opérer. Vous ne pouvez croire que la justice divine ne saura sévir contre vous, comme elle a sévi contre tant d'autres. Détrompez-vous! Dieu est bon, miséricordieux à l'excès ici-bas; mais si vous mourez en état de péché mortel, croyez-le bien, c'en est fait de vous pour jamais.

Comparez le symbole, votre profession de foi, avec le décalogue, la règle indispensable de votre conduite, que voyez-vous? L'opposition la plus effrayante.

C'est donc en vain que vous venez dire : « J'ai des principes, j'aime ma religion. » Où en serions-nous si les saints s'étaient contentés de tenir votre langage et n'avaient pas pris au sérieux leurs engagements de chrétiens; si les martyrs devant les bourreaux n'avaient pas soutenu la profession de leur foi par un courage invincible, par une patience inaltérable? Que serait devenue la religion en France à l'époque de la néfaste révolution de 89, si nos évêques et nos prêtres n'avaient pas su ou prendre le chemin de l'exil, ou monter à l'échafaud et rester fidèles à leurs serments? Nous serions aujourd'hui comme la protestante Angleterre. Et si nous sommes encore la première nation de l'univers, vous savez à qui nous

le devons ; à des hommes qui ont su vivre et mourir pour leur religion. Imitez de si beaux exemples ; soyez chrétiens, et par la foi et par la conduite, et vous sauverez la société et la famille et vous vous sauverez vous-mêmes. Je vous le souhaite. *Amen.*

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

Jacob genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus qui vocatur Christus. (MATH., I, 16.)

Jacob engendra Joseph époux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ.

Voilà, mes frères, l'éloge le plus sublime et le plus pompeux que le Saint-Esprit ait fait en peu de mots de saint Joseph dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Il l'appelle l'époux de Marie et le père de Jésus-Christ. Que pouvait-on dire de plus élogieux en sa faveur ! Quoiqu'il ne fût pas réellement le père du Sauveur il en tint la place à l'égard de ce saint enfant qui n'en avait point sur la terre, et il a rempli dans toute leur étendue les devoirs que lui imposait un titre si glorieux. Quel doit donc être dans le ciel son crédit, son pouvoir auprès de Jésus-Christ ! Le divin Sauveur pourrait-il refuser quelque chose à un saint qui a soigné son enfance, pourvu aux besoins

multipliés auxquels l'avait assujetti son ineffable amour pour les hommes, à un saint qui l'a porté en Égypte pour le dérober à la fureur d'Hérode; à un saint qui l'a aimé avec la tendresse du meilleur des pères, à un saint auquel il a obéi lui-même et qu'il a honoré pendant les années qui précédèrent ses courses évangéliques? Recourons donc avec confiance au bienheureux saint Joseph. Mais n'oublions pas que les saints, du haut de la gloire, sont pour nous des guides assurés, qui d'une main nous montrent le chemin de la vertu qu'ils ont suivi et qu'à leur exemple nous pouvons et nous devons suivre, et de l'autre la gloire qu'ils possèdent et que nous sommes appelés à posséder; imitons donc saint Joseph comme notre modèle et nous pourrons l'invoquer comme notre protecteur.

I

Et d'abord, mes frères, admirons l'esprit de foi qui l'animait. L'esprit de foi consiste dans une conviction si profonde et si sentie des vérités surnaturelles que celui qui le possède voit pour ainsi dire, touche les mystères de notre religion sainte. Cet esprit l'anime dans toutes ses actions, comme l'âme dirige le corps dans tous ses mouvements; et de même que le corps ne vit que par l'âme qui lui est unie, de même le juste ne vit que par la foi qui opère en lui : *Justus ex fide vivit.*

C'est cette foi qui animait notre patriarche et qui le rendit si docile à croire les grands mystères de la loi de grâce dont il fut le premier témoin. Le Saint-Esprit a environné Marie de son ombre. Elle a conçu un enfant dans son sein, Joseph est dans l'inquiétude. L'ange lui parle du grand mystère qui vient de s'accomplir et le saint patriarche croit au grand prodige de la virginité et de la maternité divine subsistant ensemble dans Marie ; et il honore son auguste compagne comme vierge et comme mère de son Dieu.

Les temps sont accomplis, le Sauveur du monde doit se montrer à la terre. Joseph et Marie se sont rendus à Bethléem pour se faire inscrire selon l'ordre du proconsul. Ils frappent à la porte des hôtelleries pour demander un gîte, il n'y en a point pour eux : *Non erat locus eis in diversorio.* Le fils de Dieu va prendre naissance dans une étable. La foi de saint Joseph n'en est point ébranlée. Les faiblesses apparentes du Messie promis à la terre ne lui font jamais douter de la parole de l'ange.

Il voit Jésus-Christ dans la crèche et il le croit le Créateur du monde, il le voit naître et il le croit éternel comme son Père ; il le voit couché sur un peu de paille et il l'adore comme le Dieu de gloire qui fait du ciel son trône et de la terre son marchepied. Il balance dans ses bras cet enfant si faible, et il reconnaît en lui le Dieu de majesté qui s'assied sur l'aile des chérubins et qui soutient le monde par sa parole. Il l'entend pleurer sans cesser de croire qu'il

est la joie et le bonheur des élus ; il l'aide à faire ses premiers pas, et il le croit le maître du ciel et de la terre. Il lui apprend un métier méprisable aux yeux des hommes et il l'adore comme le Créateur de l'univers et de tout ce qu'il renferme. Enfin il lui commande pendant trente ans sans cesser de voir en lui le Dieu des armées qui d'un seul regard fait trembler la terre.

Que plus tard, lorsqu'à sa parole, les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les boiteux marchaient, les morts sortaient de leurs tombeaux ; que, plus tard, dis-je, on se précipite sur ses pas, que quelques personnes confessent sa divinité, il n'y a rien là qui doive nous étonner des prodiges nombreux et éclatants qui publiaient sa grandeur et sa puissance. Mais Joseph ne vit Jésus-Christ que dans la faiblesse, et jamais pendant les trente ans de sa vie obscure aucun miracle ne s'échappa de ses mains divines.

Que cette foi vive, constante et pratique de saint Joseph soit dès aujourd'hui le modèle de la nôtre. Dans l'enceinte de nos églises, dans le fond de nos tabernacles Jésus-Christ se cache plus encore que dans l'étable de Bethléem, que dans l'atelier de Nazareth. Que notre foi sache l'y découvrir et lui rendre les hommages qu'il mérite dans cet état d'anéantissement.

Et nous qui envions peut-être à saint Joseph le bonheur d'avoir eu des rapports si intimes avec le Sauveur du monde, de l'avoir porté dans ses bras, de

l'avoir couvert de ses caresses, d'avoir habité sous le même toit, d'avoir partagé sa nourriture. Ah ! si nous avions une foi vive, ne serions-nous pas obligés d'avouer que les avantages dont nous jouissons dans la divine Eucharistie ne sont pas moindres que ceux du grand patriarche. Que nous dit cette église, cet autel, ce tabernacle, cette table sainte ? La maison de Jésus-Christ n'est-elle pas notre maison, ne nous est-il pas donné de nous asseoir à sa table. Par la communion ne pressons-nous pas Jésus-Christ sur notre sein, ne jouissons-nous pas de sa présence substantielle ? Que nous manque-t-il donc pour avoir le bonheur de saint Joseph et pour nous sanctifier comme lui ! Sa foi, mes frères, est une foi vive et agissante. Puisse ce saint protecteur nous obtenir un si riche trésor !

Saint Joseph est encore pour nous le modèle de la vraie et solide piété. La vraie piété qui est la sublime passion de plaire à Dieu ne consiste pas précisément à faire beaucoup de choses, mais à bien faire celles que Dieu demande de nous dans la position où il nous a placés. Ainsi saint Joseph a mérité pendant sa vie un degré de gloire bien élevé, non pas parce qu'il a fait des choses extraordinaires, car l'évangile et la tradition ne rapportent de lui ni miracles, ni prodiges, ni jeûnes rigoureux, ni macérations effrayantes. Mais il s'est sanctifié en agissant toujours pour Jésus et en union avec Jésus. S'il entreprend de longs et pénibles voyages, c'est dans l'intérêt de Jésus ; s'il travaille, c'est pour entretenir

Jésus ; s'il consent à s'exiler c'est pour sauver et conserver Jésus ; s'il s'impose des privations, s'il prend sur son nécessaire, c'est toujours pour Jésus ; s'il est heureux de mourir, c'est parce que la gloire de Jésus le demande. Saint Joseph s'est sanctifié dans le sein de la famille en exerçant un métier méprisable aux yeux des hommes, caché dans son modeste atelier et vivant du travail de ses mains, rien en lui ne laissait apercevoir ce qu'il était et les privilèges dont Dieu l'avait honoré. Son air, sa démarche, son langage, toute sa personne ne respiraient que la simplicité et la modestie, et après trente ans passés dans la société de Jésus et de Marie, on ne le regardait encore que comme un pauvre ouvrier de Nazareth. Voilà comment, sous les voiles de la vie commune, il sut pratiquer de si grandes vertus et cacher de si éclatants mérites.

Cette piété, humble, simple, modeste, désintéressée, que nous rencontrons dans saint Joseph, fut-elle toujours notre partage, mes frères ? Dieu, sa volonté, son bon plaisir, sa gloire, ont-ils été notre but, la fin unique que nous nous proposions dans toutes nos paroles, dans toutes nos entreprises, dans toutes nos actions ? Rappelons-nous que la vraie piété se cache toujours pour que Dieu paraisse. Elle se montre quand il le faut ; mais elle le fait sans crainte comme sans ostentation. Ce n'est plus cette fausse piété des Pharisiens qui n'a pour principe et pour fin que l'amour-propre. La vraie piété, qu'on l'approuve, qu'on la blâme, qu'on l'estime, qu'on la dé-

teste, tout lui est égal; elle a son regard fixé sur Dieu; elle étudie la volonté de son Maître qu'elle aime, elle l'accomplit et s'en va son chemin sans s'inquiéter des vains jugements des hommes. Si notre piété n'avait pas ce caractère de désintéressement, nous pouvons affirmer que nous sommes dévoués à nous-mêmes; mais ne disons pas que nous soyons dévoués à Dieu; car si nous ne cherchons dans la piété que la gloire qui peut nous en revenir, que les satisfactions personnelles, ce ne serait plus le Dieu du ciel que nous servons, mais bien notre amour-propre.

La véritable dévotion a une marche régulière, elle ne va pas par bonds et par sauts. Ce n'est plus une piété de caprice et d'humeur qui dépend des jours, du goût et des circonstances; qui s'adonne à tel exercice, à telle œuvre parce qu'elle lui plaît, qui sert Dieu en tel temps parce que son humeur l'y entraîne. Elle veut ce que Dieu veut, mais dans l'ordre que Dieu le veut. Elle sait placer le nécessaire avant l'accessoire, le précepte avant le conseil, les œuvres obligatoires avant les œuvres de surérogation; et encore parmi les conseils évangéliques, ce sont ceux qui sont sanctionnés par l'avis du confesseur et qui ont le mérite de l'obéissance, qui sont suivis en première ligne.

La vraie dévotion est discrète, elle demande un aliment qui la soutienne et la conserve; mais elle ne veut pas une nourriture qui la suffoque, non, la vraie piété ne rejette pas les exercices religieux, elle

en a besoin. De même que le feu ne peut exister sans matière combustible qui l'alimente, ainsi la vraie dévotion ne se soutient que par des exercices qui la nourrissent. Pour vivre dans le recueillement et la ferveur, il lui faut la réflexion, la prière, la communion, le recueillement, mais elle sait bien choisir parmi ces exercices ceux qui sont compatibles avec sa position ; ceux auxquels elle ne peut se livrer sans préjudice des devoirs de son état. Ainsi une personne vraiment pieuse ne consume pas à l'église un temps qui doit se passer dans le travail, dans les soins du ménage ou de la famille.

La vraie piété n'est pas cette dévotion inquiète, chagrine, capricieuse qui se consume en désirs et qui trouve qu'elle ne peut s'accommoder ni du lieu qu'elle habite, ni des personnes qui l'entourent, ni de la position qu'elle occupe. La vraie dévotion s'accommode de tous les lieux, quand elle sait que c'est là que le bon Dieu la veut.

Saint Joseph se sanctifie en Égypte comme il se sanctifie à Nazareth et à Bethléem. La vraie piété se prête au caractère de tous et met à profit les défauts de chacun pour s'exercer à la douceur, à l'humilité, à la patience. Elle ne cherche pas à accommoder les choses, les événements à sa piété ; mais elle accommode sa piété, douce comme le Dieu qu'elle sert, à sa position, à son travail, aux exigences des personnes au milieu desquelles elle vit, à la force des événements qui lui surviennent ; et c'est ici le lieu de dire avec saint Paul, que tout coopère pour le

bien de ceux qui ont à l'égard de Dieu un vrai et sincère amour : *Omnia cooperantur in bonum diligentibus Deum.*

Oh ! que la piété est aimable lorsqu'elle est bien comprise ! Combien la religion de Jésus-Christ serait plus aimée si tous ceux qui en font profession ne voulaient pas y mêler leurs défauts et la plier trop souvent à leurs caprices. Si nous désirons être véritablement pieux et rendre toutes nos œuvres méritoires pour l'éternité, ayons soin de faire, comme Joseph, toutes nos actions par Jésus-Christ *per ipsum*, avec Jésus-Christ *cum ipso*, et en Jésus-Christ *in ipso*. C'est vrai, toutes les actions détachées de Jésus-Christ ne sont pas toujours des fautes, mais ce sont toujours de grandes inutilités pour le ciel, tandis qu'un soupir, une prière, une pratique de piété et de mortification faite en Jésus-Christ et par l'esprit de Jésus-Christ, acquiert une vertu pour ainsi dire infinie. Oh ! que de trésors amasse, pour le ciel, une âme qui, se conservant en état de grâce, n'a d'autre intention dans tout ce qu'elle fait, dans tout ce qu'elle dit que de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté sainte !

O illustre saint Joseph apprenez-nous à vivre de Dieu, à vivre pour Dieu sur la terre, afin que nous puissions vivre de Dieu et pour Dieu dans le ciel.

L'Église après nous avoir proposé saint Joseph comme notre modèle, nous le donne comme protecteur, et ce qui doit exciter notre confiance, c'est son pouvoir auprès de Dieu.

II

Il y a des saints, dit saint Thomas, auxquels Dieu a donné de nous assister dans des besoins particuliers ; mais le crédit de saint Joseph n'est point limité, il s'étend à toutes nos nécessités ; et tous ceux qui recourent à lui avec confiance sont assurés d'être exaucés. « Je n'ai jamais rien demandé à Dieu par l'intercession de saint Joseph, nous dit sainte Thérèse, sans l'avoir aussitôt obtenu. Les autres saints intercèdent en suppliant, saint Joseph a quelque droit de demander en maître. Il a vu pendant sa vie mortelle Jésus et Marie soumis à son autorité, aujourd'hui ne pourrait-il pas obtenir tout ce qu'il voudrait du roi du Ciel qui s'est appelé son fils et de la Reine des anges qui est son épouse. Le Sauveur qui toujours lui a obéi sur la terre, toujours l'exaucera dans le ciel. Si Jésus-Christ qui est notre avocat auprès de son Père, pour être toujours exaucé, nous dit saint Bernard, lui montre ses plaies sacrées et le sang qu'il a répandu pour notre salut ; si Marie de son côté pour donner plus de valeur à ses prières présente à son fils le sein qui l'a porté et qui l'a nourri, saint Joseph ne pourra-t-il pas montrer au Fils et à la mère ces mains qui ont travaillé si longtemps pour eux ; ces sueurs abondantes qu'il a répandues pour fournir à leur subsistance ici-bas. Il ne faut pas croire que, ni Jésus, ni Marie sauront

jamais rien refuser à celui qui a tout fait pour eux pendant trente ans de sa vie.

Pendant ce mois il me semble entendre tous les jours notre saint protecteur adresser pour nous à Jésus-Christ cette touchante prière : « O mon divin Fils, daignez répandre vos grâces les plus abondantes sur mes fidèles serviteurs. Je vous le demande par le nom de père dont vous m'avez tant de fois honoré ; par ces bras qui vous réchauffèrent au moment de votre naissance, qui vous transportèrent en Égypte pour vous sauver des fureurs d'Hérode. Je vous le demande par les travaux et les fatigues auxquels je me suis livré avec tant de bonheur pour nourrir votre enfance. Jésus, si plein d'amour, pourrait-il résister à de si touchantes prières. « Et s'il fait la volonté de ceux qui le craignent, nous dit saint Bernard, comment refuserait-il de faire la volonté de celui qui l'a servi et qui l'a nourri avec tant de fidélité et d'amour : *Voluntatem timentium se faciet, quomodo voluntatem nutrientis non faciet!*

Adressons-nous donc à saint Joseph avec une entière confiance tous les jours de ce mois qui lui est consacré, faisons monter vers lui une prière fervente, demandons-lui de mettre à profit pour le bien de nos âmes toutes les grâces que le ciel veut nous départir. Si nous sommes lâches dans le service de Dieu, sollicitons auprès de lui cette ferveur qui faisait nos délices en des jours plus heureux; si nous avons le malheur de vivre dans le péché, oh ! prions-le de nous arracher à un état si funeste, de

nous ressusciter à la vie de la grâce. Prions-le de convertir tous les malheureux pécheurs de cette paroisse et de faire de nous tous un peuple de saints, un peuple d'élus.

Et puisque l'Église l'invoque surtout comme le patron de la bonne mort, prions-le pour cette heure critique, pour cette heure décisive, pour cette heure suprême, pour cette heure du dernier combat, pour cette heure qui doit fixer notre sort éternel, pour cette heure de ténèbres et d'angoisses, pour cette heure de trouble et d'effroi même pour l'âme la plus sainte; pour cette heure où peuvent se réparer les égarements d'une longue vie, où peuvent se perdre aussi tous les mérites acquis par un constant exercice de la vertu; pour cette heure où le passé s'enfuit, où le présent nous échappe, où le jugement s'avance.

O bienheureux saint Joseph priez pour nous maintenant, mais surtout à l'heure de notre mort, heureux celui qui vous invoquera dans son agonie. Heureux celui que vous assisterez à son dernier passage! heureux celui qui expirera les yeux fixés sur votre image et votre nom béni sur les lèvres; pour lui ce ne sera pas la mort; ce sera un sommeil doux et paisible; il ira se réveiller dans les splendeurs des cieux. Ainsi soit-il.

SAINT NICOLAS

Vir amator civitatis, pro affectu pater appelatur. (MATH., XIV.)

Mes Frères,

Qui ne reconnaît à ces traits l'aimable patron de l'enfance, le guide du matelot, le saint tout populaire à qui sont dédiés tant de temples, consacrés tant d'autels, vouées tant de confréries, en un mot le glorieux saint Nicolas, évêque de Myre.

Peu de saints ont été aussi universellement et aussi persévéramment honorés. Née dans les beaux siècles de foi, cette dévotion s'est accrue au moyen âge et a traversé sans s'affaiblir nos temps d'indifférence et d'incrédulité. Elle est aujourd'hui ce qu'elle était au cinquième siècle. Protecteur de l'Italie qui a le bonheur de posséder ses précieux restes, saint Nicolas tient un des premiers rangs parmi les saints qu'honore l'Eglise de France. Révéré en Belgique, en Allemagne, en Pologne et jusqu'en Suède, il est

le patron du vaste empire de toutes les Russies. Il n'est pas jusqu'aux Églises schismatiques grecques qui n'aient conservé son nom, son souvenir et son culte, en un mot l'orient et l'occident, le septentrion et le midi, l'Église grecque et l'Eglise latine; les siècles de foi et les siècles de doute et de négation, tous les temps et tous les peuples par un concert unanime l'honorent et l'invoquent.

D'où vient, mes frères, cet accord si parfait du catholicisme et de l'hérésie, de l'unité et du schisme, des temps anciens et des temps modernes pour célébrer la mémoire de ce grand saint? Ah! c'est que notre glorieux Patron a su conquérir par sa charité envers le prochain et son zèle pour la foi l'immortalité promise au Juste : *In memoria æterna erit Justus.* Édifions-nous aujourd'hui par le spectacle de ces deux grandes vertus.

I

Au sein des plus florissantes Eglises, le quatrième siècle, l'un des plus orageux et des plus glorieux qu'ait traversé l'Église, vit naître saint Nicolas. La ville de Patare en Lycie fut le berceau de cet enfant que le Ciel n'accorda à ses parents qu'eu égard à leurs longues et ferventes prières.

Comme la plupart de ceux que Dieu a marqués du sceau de son élection, il fut de bonne heure prévenu de grâces particulières auxquelles il se montra cons-

tamment docile : aussi montra-t-il dès lors par des vertus extraordinaires et précoces ce qu'il serait un jour. Issu de parents qui jouissaient dans le monde d'une aisance qui approchait de la richesse, il ne put jamais voir sans émotion le dénuement du grand nombre de pauvres qui chaque jour frappait ses regards. Aussi aimait-il à les secourir de ses propres mains. De si heureux débuts dans l'exercice de la charité promettaient, lorsque l'âge serait venu, une vertu parfaite. On en vit bientôt un exemple frappant.

Privé de ses parents à cet âge où le cœur ne vit encore que de l'amour d'un père et d'une mère, il crut ne pouvoir mieux tempérer sa douleur qu'en s'attachant les bien-aimés du Sauveur, les pauvres. Une grande famine désole sa malheureuse patrie. Des milliers de victimes succombent chaque jour aux horreurs de la faim. Cet affligeant spectacle émeut les entrailles de notre saint. Il se dépouille à l'instant de tous ses biens et en partage le revenu à ceux que la faim dévore. Mais les ressources sont bien vite épuisées et la famine est encore là, et le cœur de Nicolas en est brisé. Il lève les yeux au ciel, il prie avec la ferveur d'un Moïse et demande miséricorde pour son infortunée patrie. Le Seigneur se laisse fléchir et il permet que, par un miracle de bilocation, Nicolas apparaisse à un marchand de Sicile qui embarquait des blés pour l'Espagne et l'avertisse de les diriger sur la Lycie. Ce secours inattendu sauve la vie aux Lyciens.

La charité de Nicolas est aussi ingénieuse que puissante.

En recherchant les malheureux et surtout ceux dont la misère se cache, notre saint apprend que l'honneur de trois jeunes personnes est en danger. — Le dénuement le plus complet pesait si fort sur ces trois pauvres infortunées que leur malheureux père, à bout de moyens honnêtes a déjà résolu dans son cœur de sacrifier leur vertu pour les arracher aux horreurs de la faim. Triste position que celle de ces enfants ! Vivre sans honneur ou mourir par la faim : telle est la terrible alternative où se trouvent les trois jeunes sœurs. Nicolas en est instruit. Il frémit en lui-même sur l'issue qu'elle peut avoir. Soudain il trouve dans sa charité le moyen de sauver à la fois l'honneur et la vie des trois infortunées. Il part, il se fait mendiant et bientôt il a ramassé assez d'argent pour constituer une dot honorable en faveur de l'une des trois sœurs. Puis, profitant des ténèbres de la nuit, il jette cette somme dans l'appartement du père désolé. Le lendemain et le surlendemain il fait de même, et un plein succès couronne son zèle. La faim quitte la maison, l'honneur y reste ainsi que la vertu, et les jeunes sœurs peuvent contracter des alliances aussi honorables que chrétiennes.

Nous pourrions, mes frères, continuer le récit de ces prodiges de charité opérés par notre saint, mais le temps nous manquerait pour remplir notre plan. Et cependant que de choses édifiantes nous aurions

à faire passer sous vos yeux! Combien il nous serait agréable de vous le montrer disposant même d'un pouvoir surhumain dans l'exercice de sa charité! Vous le verriez dirigeant les matelots au sein des plus affreuses tempêtes et conduisant au port du salut les passagers égarés par l'orage. Vous le verriez rendant à leurs mères éplorées des enfants qu'elles croyaient perdus pour toujours; vous le verriez, en un mot, volant partout où il y avait une misère à soulager, une infortune à consoler, une larme à sécher, un orphelin à protéger, une veuve à défendre, un opprimé à secourir. Oh! combien ce spectacle serait ravissant et plein d'utiles leçons; mais, encore une fois, il nous faut hâter et contempler notre saint dans son zèle pour la foi.

II

Une charité si héroïque attira naturellement les regards du Seigneur sur la belle âme de Nicolas. Les dons les plus heureux, les bénédictions les plus larges lui furent accordés avec une divine prodigalité. Aussi le vit-on de bonne heure courir de vertus en vertus, à ce point qu'à peine arrivé à ce moment de la vie où les passions ne connaissent aucun frein, il fut appelé à gouverner un vaste diocèse. La grande métropole de Myré cherchait un Pontife capable de résister aux efforts combinés des passions, des hérésies et des persécutions. La voix de Dieu désigna

Nicolas. Abîmé dans la stupeur et baigné dans les larmes notre saint se laissa traîner à l'autel et imposer le lourd fardeau du ministère pastoral.

Et néanmoins revenu à lui-même, il ne se laisse ni éblouir par une si haute dignité, ni décourager par la terrible responsabilité qu'elle lui apporte. Il se met à l'œuvre avec une ardeur de plus en plus marquée. Avec une paternelle sollicitude il s'enquiert de tous les besoins de son peuple et s'applique avec une constance sans égale à y subvenir. Or, parmi tant de choses qui lui paraissent mériter ses soins, une surtout fixe son attention, la foi. La foi est le plus beau présent du ciel, et quand on l'a reçue, rien ne doit être négligé pour la conserver. Un évêque plus que personne doit veiller au dépôt de la foi, car c'est à eux surtout qu'il a été dit : *Depositum custodi*. Notre saint comprend ce devoir et il le remplit avec un zèle parfait. Persuadé que la foi est d'autant plus solide qu'elle est éclairée, il n'épargne rien pour que la dernière de ses ouailles puisse rendre compte de ses croyances. Il ne craint point pour cela de descendre jusqu'au rôle de catéchiste. Puis comme la foi se meurt bientôt sans les œuvres, le saint Pontife ne cesse d'exhorter ses peuples à mettre leur conduite en rapport avec leur croyance ; et pour les y emmener plus aisément il se fait un devoir de leur en donner les plus beaux et les plus constants exemples. Aussi vienne le glaive du rusé et féroce Licinius, vienne la hache du bourreau, ils ont des martyrs à faire, mais pas un apostat. Tous ces chrétiens

habitués à obéir à la voix de leurs pasteurs sont dociles encore au moment de la lutte. Ils sont en présence des plus cruels supplices, inébranlables comme les rochers de l'océan au milieu des tempêtes; ils meurent, mais ils ne cèdent pas, car sans cesse retentit à leurs oreilles ces paroles de l'Apôtre, redites par le Pontife : *State fortes in fide*, demeurez fermes dans la foi.

Mais ce n'est point assez pour le saint évêque d'encourager au combat de la foi par les paroles les plus ardentes , il entre lui-même dans l'arène et il n'est pas le moins courageux des athlètes. Traduit devant le juge païen, il montre un si généreux mépris de la mort, il endure les tortures avec tant de constance que le tyran pour lui ôter la consolation d'un prompt martyre, l'exile dans une contrée sauvage, où la faim, la soif, la nudité, les traitements les plus indignes donneront un nouveau lustre à son zèle pour la foi.

Et cependant ce long martyre ne devait pas mettre fin aux jours du saint évêque. Un moment de calme laissé à l'Église par les persécutions lui permit de rentrer au milieu de son peuple ; mais ce ne fut que pour se préparer à défendre la foi contre de nouveaux ennemis.

Quand le glaive des bourreaux se fut émoussé en versant le sang de douze millions de martyrs, l'enfer attaqua la religion du Christ par les armes moins sanglantes, mais plus perfides de l'hérésie. Arius venait de lever l'étendard de la révolte contre le dogme

divin. Il voulait saper par la base l'édifice sacré en niant la divinité de Jésus-Christ. Une foule d'esprits raisonneurs et superbes applaudissaient à la témérité de l'hérésiarque et répétaient partout son exécrable blasphème. A cette attaque d'une nouvelle espèce, toute la chrétienté s'émeut : fidèles et pasteurs tremblants, en présence des dangers qui menacent la foi, le pontife suprême convoque à Nicée tous les frères dans l'épiscopat, défenseurs nés, comme lui, du trésor que Satan veut ravir à l'Église. — Dociles à la voix du successeur de Pierre, trois cent dix-huit évêques, presque tous mutilés et portant sur leurs corps les nobles cicatrices reçues au jour du combat, se rendent au concile. Nicolas y apporte le témoignage d'une foi éprouvée par les tortures et par l'exil. Arius est anathématisé par l'auguste assemblée, et les pontifes retournent à leurs Églises particulières emportant avec eux le symbole qui désormais sera la base de la foi catholique.

Et maintenant glorieux Pontife, votre œuvre est achevée, vos jours sont pleins et votre corps courbé vers la terre moins par l'âge que par le poids de vos fatigues et de vos combats, semble demander le lieu de son repos. Vous pouvez donc avec le vieillard Siméon dire : *Nunc dimittis* et avec saint Paul attendre la récompense que le juste Juge a promis à ceux qui soutiennent les combats de la foi. La mort, en effet, ne se fait pas attendre. Le saint Pontife exhale doucement son âme, tandis que les anges font retentir

son humble retraite de concerts harmonieux et que les parfums du ciel la remplissent tout entière. Ainsi meurent dans le Seigneur ceux que sa charité a embrasés et que sa foi a dirigés. Puisse notre mort être semblable à la leur : *Moriatur anima mea morte justorum*. Ainsi soit-il.

SAINT JEAN-BAPTISTE

Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista. (MATH., XI, 11.)

Mes Frères,

L'homme est un roi détrôné qui cherche instinctivement à refaire l'édifice de sa grandeur; à tout prix il voudrait remonter sur son trône; malheureusement il se trompe presque toujours sur les moyens, et au lieu de s'élever, il ne fait que descendre plus bas dans l'abîme de ses humiliations.

Je désire aujourd'hui, chrétiens, vous montrer où se trouve la véritable grandeur. Je n'aurai pour cela qu'à exposer à vos yeux la noble et sainte figure du Précurseur du Messie.

Le divin Sauveur nous assure par la formule du serment que parmi les enfants des hommes il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste : *Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne*

Baptista. Recherchons donc ce qui a fait la grandeur du fils de Zacharie. Étudions pour cela sa naissance, sa vie et sa mort.

I

Qu'y a-t-il de grand dans la naissance de Jean-Baptiste? Sans doute, mes frères, si nous recherchons la grandeur avec des yeux humains, au point de vue du monde, nous ne trouvons ici ni palais, ni trône, ni armoiries, ni blason. Il est néanmoins un titre qui n'est pas à dédaigner, c'est que Zacharie et Élisabeth, parents de l'enfant qui vient de naître, sont tous les deux de la race sacerdotale d'Aaron, le premier grand prêtre du peuple élu. Le reflet qui rejaillit de l'autel vaut bien celui qui vient du trône; le berceau qui s'abrite sous les portiques du temple n'est pas moins glorieux que celui qui repose sous les lambris dorés.

Mais si les parents de Jean-Baptiste ne sont point des têtes couronnées, ce sont des fronts ceints de l'auréole de la sainteté, et le nimbe vaut bien le diadème. L'Évangile dit d'Élisabeth et de Zacharie : *Erant autem justi ambo, incedentes in omnibus justificationibus Domini sine querela :* « Tous deux étaient justes, marchant sans reproche dans la voie des commandements de Dieu.

Mais laissons de côté cet éclat qui n'est point personnel à l'illustre Précurseur et qui n'est qu'un re-

jaillissement de la gloire de ses parents, venons à quelque chose de plus direct et plus digne d'être apprécié.

La divine Providence s'est plue ordinairement à annoncer d'avance la venue des personnages qui devaient prendre une part importante dans les grands événements de ce monde. Ainsi Cyrus, Alexandre, Notre-Seigneur, la Très Sainte-Vierge ont été les objets de prédictions toutes particulières. Ce glorieux privilège a été accordé aussi à Jean-Baptiste. Plus de quatre cents ans avant sa naissance, Malachie, le dernier des prophètes, le désignait par ces mots : *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam qui præparabit viam tuam ante te.* Le divin Sauveur lui-même affirme que ces paroles s'appliquent littéralement à son glorieux Précurseur. Longtemps donc avant sa naissance, Jean-Baptiste était attendu par les nations qui soupiraient après la délivrance. C'était pour elles l'aurore bénie qui devait annoncer le soleil de justice. Qu'il est beau pour cet enfant d'avoir été, ainsi que le divin Libérateur, l'objet des vœux et des soupirs des nations ! *Multi in nativitate ejus gaudebunt.* Tout Israël se réjouira.

Ce n'est point tout encore : dans cette naissance tout est grand, tout est surnaturel. Jean-Baptiste doit être en tout un enfant de miracle. Son père est avancé en âge, sa mère est stérile ; naturellement sa naissance est impossible ; mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu, la grâce fera ce que la nature ne peut plus faire. Un ange, le même qui

annoncera quelques mois après le mystère de l'Incarnation, est envoyé à Zacharie pour lui faire savoir que Dieu a agréé ses larmes et ses prières, et que le fils de ses désirs lui sera accordé.

Cet enfant de miracle doit être en même temps un enfant de bénédiction. Le Précurseur du Messie sera un homme, mais il faut en même temps qu'il soit un ange : homme par la nature, ange par la sainteté : *Ecce ego mitto angelum meum.* Le véritable soleil de justice ne peut être dignement annoncé que par l'aurore la plus éclatante ; il n'y aura donc en elle ni un brouillard, ni un nuage quelque petit qu'il soit. A cette fin, Dieu fait un autre prodige. Jean-Baptiste, comme tous les enfants d'Adam, est conçu dans le péché ; la tâche originelle souille son âme au moment de sa conception. Il n'en sera plus ainsi à sa naissance. Avant de voir la lumière il est purifié par la vertu de l'Esprit-Saint : *Spiritu Sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ.* Le Verbe lui-même ne veut pas attendre que Jean-Baptiste l'ait fait connaître au monde pour le combler de ses grâces, mais dès le sein maternel il lui communique les prémices de l'Incarnation, au moment où Marie salue Elisabeth : *Et factum est ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus.*

Ainsi le fils de Zacharie est annoncé par les prophètes, il est conçu par miracle, il est sanctifié par l'Esprit-Saint avant de naître, il est visité et réjoui par le Verbe fait chair; manque-t-il encore quelque chose à la gloire de son berceau? A un homme si

extraordinaire, il faut un nom extraordinaire. Les hommes, ignorant ce que sera l'enfant qui vient de naître, ne peuvent que lui imposer un nom aisément arbitraire, un nom dont la signification n'aura aucun rapport ni avec le caractère, ni avec la vocation, ni avec la conduit de celui qui doit le porter ; mais il n'en est pas ainsi pour Dieu. L'avenir étant pour lui sans voiles, les noms qu'il impose sont toujours caractéristiques et significatifs. Ainsi fait-il pour le Précurseur. Ses parents, ses amis s'attendent à lui donner le nom de Zacharie, porté par son père; mais tels ne sont pas les desseins de Dieu : il faut à cet enfant un nom venu du Ciel. C'est pourquoi, dit l'Ange Gabriel, vous l'appellerez Jean, c'est-à-dire grâce, don de Dieu, miséricorde, car le Seigneur va faire miséricorde à la terre et la combler de grâces, et c'est Jean qui doit être le messager de cette heureuse nouvelle.

Enfin le moment est venu où ce fruit de bénédiction va inonder de bonheur la maison de Zacharie; et en ce moment solennel Jean doit être encore l'objet d'une faveur spéciale. A son entrée en la vie, il est reçu entre les bras de la Mère de Dieu. Il repose sur ce sein virginal qui est devenu le sanctuaire de la divinité.

Et maintenant, mes frères, voyez si déjà ne se réalise pas la parole du Sauveur : *Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptistà.* La vraie grandeur, la voilà. Réjouissez-vous donc, ô chrétiens, car le Seigneur a fait pour vous quelque chose de

semblable à ce qu'il a fait pour Jean. Sans doute, vous n'avez pas comme lui, été annoncés d'avance, sanctifiés dès le sein de vos mères, nommés par le Ciel et reçus à votre naissance entre les bras de Marie, mais cependant Dieu vous a prédestinés pour être les disciples de son Fils, il vous a fait naître au sein de la société chrétienne, de parents catholiques et, préférablement à tant d'autres, vous avez été accueillis à votre entrée en la vie par l'Épouse du Christ, la sainte Église, qui vous a pressés sur son sein, vous a régénérés dans le baptême et vous a imposé un nom qui vous fait enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ et héritiers de la gloire éternelle. Soyez fiers d'une telle origine et, comme Jean-Baptiste, efforcez-vous d'y joindre l'éclat d'une sainte vie.

II

Noblesse oblige. Le fils de Zacharie le comprit. Dès sa plus tendre enfance il n'eut pas de plus grand désir que de mettre sa vie en harmonie avec son origine; et comme tout fut grand en celle-ci, il voulut que tout fut grand en celle-là. Je voudrais vous retracer dans tous ses détails cette admirable existence, mais je dépasserais les quelques instants qui me sont comptés; je me contenterai donc de vous en montrer trois traits bien caractéristiques :

son admirable pénitence, son zèle infatigable et son humilité profonde.

Jean-Baptiste, éclairé dès le sein de sa mère par les lumières du Saint-Esprit, comprit de bonne heure que l'homme devenu esclave de la concupiscence de la chair par le péché d'origine ne peut s'affranchir de ce joug humiliant qu'en déclarant à cette concupiscence une guerre acharnée et persévérante. C'est pourquoi encore enfant, il sort de la maison paternelle, se retire au désert et s'isole du monde où règne l'ennemi qu'il veut combattre. Se séparer ainsi de ses parents, de ses amis et de tous les charmes de la société, c'est déjà une grande victoire remportée sur ce penchant qui tend à donner dans le cœur la place du Créateur à la créature ; mais ce n'est pas assez pour le détruire. Jean-Baptiste se prend corps à corps avec lui et pendant trente ans lui porte les coups les plus mortels. Voyez-le dans cette solitude où il n'a d'autre société que les bêtes, d'autre vêtement qu'une haire en poils de chameau et d'autre nourriture que des sauterelles, du miel sauvage et l'eau du torrent. Ses jours se passent dans la prière et ses nuits dans les larmes ; sa couche est la terre nue et son repos n'est que de quelques instants. Quelle vie, mes frères, surtout à une époque où nul n'avait encore donné l'exemple de semblables austérités, où le monde païen était esclave du sensualisme le plus raffiné ! Tandis que tout autour de lui, dans les villes et les bourgades les hommes recherchent

toutes les délicatesses du luxe et se livrent à tous les excès de la débauche, lui, crucifie sa chair, dompte ses passions et s'élève au-dessus des faiblesses de la nature. Ce n'est plus la vie d'un homme, mais la vie d'un ange, et c'est maintenant qu'il mérite ce nom que le Seigneur lui donne par son prophète : *Ecce ego mitto angelum meum.*

Préparé par trente ans de pénitence, de prière, de contemplation, Jean-Baptiste peut maintenant reparaître dans le monde pour accomplir la divine mission qui lui est confiée. Dieu l'a choisi pour préparer les voies du Messie; c'est à ce travail qu'il va désormais s'adonner avec un zèle infatigable. Il quitte son désert et vient habiter les bords du Jourdain. Là, il prêche à tous ceux que les affaires ou la curiosité amènent près de lui, il annonce à tous que le royaume de Dieu est proche, que le libérateur promis à Israël n'est pas loin, que déjà il est au milieu d'eux quoiqu'ils ne le connaissent pas. Il déclare à tous qu'ils ne pourront participer aux bénéfices de la Rédemption qu'en s'y préparant par la pénitence. « Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert; préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Que toute vallée se remplisse et que toute colline s'abaisse; faites pénitence et toute chair verra le Sauveur qui vient de Dieu. » Le zélé Précurseur s'adresse à toutes les conditions et tient à chaque classe d'auditeurs un langage en rapport avec ses besoins particuliers. S'il aperçoit au milieu de la foule des pharisiens hypocrites et

orgueilleux, il les menace de la colère divine et les interpelle par ces énergiques paroles : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la future vengeance? Faites donc de dignes fruits de pénitence, car déjà la cognée est à la racine de l'arbre, et tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. »

A la foule qui lui demande ce qu'il a à faire pour mériter le salut, il prêche la charité, le désintéressement. « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas ; et que celui qui a du pain le partage avec celui qui en manque. »

Des publicains viennent lui demander le baptême et une règle de conduite : « N'exigez rien de plus que ce qui vous est prescrit. » Et nous que ferons-nous, demandent les soldats ? « Ne frappez, ni ne calomniez personne, dit-il, et contentez-vous de votre solde. » Ainsi il annonce à chacun les devoirs qu'il a à remplir pour se rendre digne du salut. Sa parole sait prendre tous les tons et toutes les formes : bonne et douce pour les petits, grave et sévère pour les puissants, forte et terrible pour les impies et les orgueilleux, courageuse enfin jusqu'à l'héroïsme quand elle s'adresse au voluptueux, incestueux et adultère Hérode à qui il ne craint pas de dire au péril même de sa vie : « Il ne vous est pas permis, prince, d'avoir la femme de votre frère : *Non tibi licet.* »

Voyez-vous, mes frères, tout ce qu'il y a de grand, d'admirable dans ce zèle de Jean-Baptiste !

Quel plus noble travail que celui de faire connaître et glorifier le créateur! d'intimer aux hommes les volontés du ciel et de rappeler à chacun les devoirs de sa condition! Le Saint-Esprit n'a-t-il pas glorifié d'avance cette sublime occupation lorsqu'il a dit que ceux qui enseignent la justice aux autres brilleront au ciel comme les étoiles au firmament? Que l'espoir de cette récompense, mes frères, allume dans vos âmes le zèle de Jean-Baptiste. Efforcez-vous de faire connaître Dieu à ceux qui l'ignorent. Et ne croyez pas pour cela qu'il faille passer les mers, et vous mettre à la poursuite du sauvage Indien ou du Chinois idolâtre; non. Au sein de nos pays chrétiens et catholiques, vous trouverez plus de païens que vous ne pensez. Petit est le nombre de ceux qui connaissent bien le Seigneur. Tout près de vous, dans vos familles peut-être, il y a de quoi exercer votre zèle. Parlez donc de Dieu à ces païens baptisés, rappelez-leur les obligations de leur état; montrez-leur surtout par vos exemples comment on sert Dieu et comment on vit en chrétien, et la gloire du Précurseur rejaillira sur votre front.

Et pourtant si Dieu vous fait participer au zèle de Jean-Baptiste, ne vous en enorgueillissez point, car cette vertu ne trouve sa perfection et sa sauvegarde que dans l'humilité. C'est ce que comprit le divin Précurseur, car chez lui l'humilité fut aussi profonde que le zèle était grand.

Son esprit de pénitence, ses grandes austérités, l'ardeur et le courage de son zèle, son éloquence

irrésistible l'ont mis en haute réputation dans la Judée tout entière. Tout le monde l'admire ; on le prend pour Élie et même pour le Messie. Un jour, les premiers pontifes et les princes de la nation députent vers lui des prêtres et des lévites pour savoir de sa propre bouche qui il est. « Êtes-vous le Christ ? lui est-il demandé. » Il proteste hautement qu'il ne l'est pas : *Et confessus est, et non negavit et confessus est quia non sum ego Christus.* — « Vous êtes donc Élie ? » Pas davantage. « Êtes-vous prophète ? » — Non. — Qui êtes-vous donc enfin ? Que dites-vous de vous-même ? Il faut que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. — Je ne suis que la voix de Celui qui crie au désert : « Préparez la voie au Seigneur... » — Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes pas le Christ, ni Élie, ni un prophète ? — « Je baptise par l'eau, mais au milieu de vous se trouve quelqu'un que vous ne connaissez pas ; il viendra après moi ; il existe avant moi, et je ne suis point digne de dénouer la courroie de sa chaussure. » Y a-t-il rien de plus admirable que cette humilité ? Il pouvait avouer qu'il était prophète, plus qu'un prophète, un envoyé de Dieu, le Précurseur du Messie ; mais non, il ne veut se glorifier d'aucun de ses titres, et il s'efforce de détruire toutes les idées avantageuses qu'on avait de lui. Il est aisé, dit saint Augustin, de ne pas désirer les louanges quand on ne veut pas nous les donner ; mais qu'il est difficile de ne pas les entendre lorsqu'on les publie ! Jean-Baptiste non seulement

repousse tous les éloges qu'on veut lui donner, mais il les renvoie à Celui qu'il est chargé de faire connaître ; car, dit-il, il faut que Lui soit élevé et que moi je sois abaissé : *Oportet illum crescere, me autem minui.*

S'il est vrai que celui qui s'abaisse doit être exalté, dites, mes frères, à quelle hauteur est parvenue Jean-Baptiste : *Erit magnus coram Domino.*

III

Grand dans sa vie, Jean-Baptiste l'est encore dans sa mort.

Tous les hommes meurent, mais tous ne meurent pas d'une manière également honorable. Ce dernier moment qui termine une existence met le sceau à sa gloire ou à son ignominie. On sera éternellement devant Dieu et devant les hommes ce que l'on aura été à l'heure de la mort. Rien ne servirait d'avoir bien vécu, si l'on venait à mourir mal ; par contre, une bonne mort répare souvent une mauvaise vie. Le glorieux Précurseur du Messie est ici encore un modèle à suivre. Il ne crut pas avoir assez fait, pour être vraiment grand devant Dieu et devant les hommes, d'avoir bien vécu ; il pensa qu'il lui fallait encore bien mourir. Aussi sa mort fut digne de sa vie.

La mort la plus glorieuse est sans contredit celle que l'on trouve dans l'accomplissement de son

devoir. Ce fut celle de Jean-Baptiste. Il avait pour mission de préparer les voies au Messie ; par conséquent d'appeler tous les hommes à la pénitence. Ce devoir, il le remplit avec zèle et courage. Il ne recula pas même devant la perspective d'une mort certaine. En reprochant à Hérode son triple crime, il était sûr de l'irriter contre lui et de périr victime de son zèle ; n'importe : rien ne l'arrête, avec un courage surhumain, il dit au monarque coupable : « Prince, cela ne vous est pas permis : *Non tibi licet.* » Vous savez ce qui s'ensuivit. Jean est jeté en prison, et quelques jours après, sa tête est présentée dans un plat à l'impudique complice du roi. Cette mort voue à une exécration éternelle la mémoire d'Hérode, mais elle environne d'une auréole à jamais glorieuse le nom de Jean-Baptiste. Heureux, mes frères, ceux qui meurent en faisant leur devoir. Leur nom sera éternellement béni et sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

SAINT JACQUES

Illi autem statim relictis retibus et patre, secuti sunt eum.
(MATH., IV, 22.)

Mes Frères,

Il n'est point de titre plus grand, dans l'Église de Dieu, que celui d'apôtre. Aussi saint Paul, rappelant les grâces qui sont le fondement et le soutien de l'Épouse du Christ, met en première ligne l'apostolat : *Primum quidem apostolos.* « Avec quelle dévotion donc, conclut saint Augustin, ne devons-nous pas célébrer leur mémoire, solenniser leur fête? Avec quelle attention surtout ne devons-nous pas étudier leur vie, afin d'en faire le modèle de la nôtre, car c'est sur eux, comme sur une base solide, que nous devons élever l'édifice de notre sanctification : *Super ædificati, super fundamentum apostolorum.* » C'est sur la vie de votre saint patron que j'appelle aujourd'hui vos réflexions, et afin de mettre un peu d'ordre dans

notre étude, voyons ce que saint Jacques fut : 1° avant sa vocation ; 2° au moment de sa vocation ; 3° après sa vocation ; 4° enfin, à l'heure de sa mort.

I

L'Évangile passe sous silence ce qui regarde la naissance et les premières années de notre saint. Il nous apprend tout simplement qu'il est Galiléen, fils de Zébédée, et comme son père batelier de profession. Étrange manière de prévenir en faveur de son héros, que de dire qu'il est Galiléen, c'est-à-dire d'une nation maudite par toutes les autres, puis pêcheur par état, c'est-à-dire de l'une des conditions les plus obscures qui existent! Un panégiriste profane glisserait peut-être sur ces circonstances, mais l'orateur chrétien n'a garde de les laisser dans l'ombre. Il y trouve un piédestal pour la gloire de son héros. Pour quiconque s'élève au faîte des grandeurs, il y a d'autant plus de mérites que l'on est parti de plus bas. Qui fera un crime à Léonidas d'être né en Béotie et à David d'avoir gardé les troupeaux de son père? L'éclat qui les environne n'en est que plus frappant. Ne rougissons pas de dire avec l'Évangile que saint Jacques appartenait à une nation détestée et professait l'obscur métier de pêcheur. Du reste pourquoi notre apôtre rougirait-il d'une patrie que le Fils de Dieu a voulu choisir pour la sienne? Pourquoi rougirait-il d'avoir été batelier depuis que le

Verbe incarné a voulu être charpentier? Ni la patrie, ni la condition font la honte, mais la seule vie criminelle. La pauvreté n'est plus un opprobre, mais une gloire, depuis que le Fils de Dieu en a fait, par un choix libre et spontané, la compagne de sa vie, depuis qu'il a proclamé bienheureux ceux qui l'acceptent avec résignation et qu'il a maudit les esclaves de la richesse : *Beati pauperes spiritu. — Væ vobis divitibus.*

Né au sein de la pauvreté, notre saint ne cherche pas à en sortir, persuadé que les richesses ne font qu'augmenter les sollicitudes sans accroître le bonheur. Le travail de chaque jour suffit à son existence et lui laisse la paix du cœur, le plus désirable de tous les biens.

Cette conduite condamne celle d'un trop grand nombre de jeunes gens de notre temps, qui rougissent d'embrasser l'humble état de leurs parents et se lancent, sans vocation, dans des carrières où ils ne seront jamais à leur place, et par conséquent toujours malheureux. Un membre déboîté ne peut que souffrir et faire souffrir tout le corps.

II

Heureux dans la modeste position où la divine Providence l'a placé, notre saint vivait au jour le jour, sans souci du lendemain, lorsque le Sauveur vint lui demander un pénible sacrifice. « *Suivez-moi,*

lui dit-il. » Quelque modeste que soit une position, on finit par l'aimer beaucoup et par s'y attacher fortement, surtout, lorsque avec le nécessaire à la vie, elle fournit le calme et la paix. C'est le cas de notre saint. Puis il avait un vieux père qu'il aimait en bon fils, des amis qui lui étaient dévoués ; un pays où il était né et où il avait grandi ; une barque, des filets qui étaient ou un héritage paternel ou le prix de ses sueurs. Or, pour suivre Jésus, il fallait quitter tout cela, et cet abandon ne pouvait se faire sans un grand déchirement de cœur.

Et puis, Jésus n'avait rien et ne pouvait rien donner en compensation; il ne pouvait même rien promettre si ce n'est une pauvreté absolue, la haine et les persécutions, les cachots et les tortures et à la fin une mort violente. La perspective n'était pas brillante; que fera notre saint? Se rendra-t-il à l'appel du Seigneur ou résisterait-il? Prendra-t-il conseil de la prudence humaine ou suivra-t-il les inspirateurs d'en haut? A sa place nous eussions au moins demandé du temps pour réfléchir, lui obéit sur-le-champ. Il fait taire la voix du sang, il ferme l'oreille aux conseils de la sagesse humaine et il se rend à la voix de Dieu : « *Vocavit illos et secuti sunt eum.* »

Admirable exemple d'abnégation, de détachement et de docilité qui condamne notre égoïsme, notre attachement aux créatures, et notre résistance aux inspirations du ciel. Combien de fois n'avons-pas entendu au fond du cœur la voix de Dieu qui nous

demandait un léger sacrifice de nos biens temporels en faveur de l'indigence, qui nous pressait de briser, non pas les liens formés par le sang et la religion, mais ces chaînes forgées par les passions, qui nous pressait de laisser là de vieilles habitudes pour marcher à la suite de Jésus dans le chemin du devoir et de la vertu, et nous avons hésité, nous avons pris du temps, et nous avons fini par ne plus trouver dans le fond de nos âmes assez de générosité pour accorder à Dieu ce qu'il demandait. Quelle honte!

III

Une fois son sacrifice consommé, le fils de Zébédée devient un des plus fervents disciples du Sauveur. On aurait dit qu'en se dépouillant de tout ce qui pouvait attacher son cœur il avait acquis plus d'énergie et de facilité pour le bien. Se confiant pour les soins de la vie matérielle à cette divine Providence qui nourrit toute créature, il n'eut d'autre sollicitude que de se rendre apte à la sublime mission dont il avait été honoré. Dans ce but, il écoutait avec une sainte avidité les enseignements du divin Maître en s'efforçant d'y conformer sa propre conduite. La générosité qu'il avait mise à tout sacrifier à la volonté divine, il la montra dans la réforme de sa vie et dans les premiers essais de l'apostolat. C'est ce qui lui mérita de la part du Sauveur des marques particulières de prédilection. Il fut témoin au Thabor de la

transfiguration de l'Homme-Dieu, il assista à la résurrection de la fille de Jaïre, et il entendit la prière de Jésus à Gethsémanie. Ce fut aussi pour rendre témoignage à la force d'âme de cet apôtre que le Seigneur lui donna le surnom de Boanergès, c'est-à-dire enfant du tonnerre. C'était annoncer d'avance que la parole de cet apôtre retentirait dans le monde comme le bruit du tonnerre au sein des nuages, et jetterait dans les esprits une lumière aussi éclatante que celle de la foudre.

Cette ardeur de l'apôtre fut contenue pendant la vie mortelle du Sauveur, mais après l'Ascension et la Pentecôte surtout, elle ne connut plus de bornes. On le vit se multiplier pour rendre témoignage au Christ et publier son saint Évangile. Ni les mépris, ni les mauvais traitements, ni les cachots, ne purent l'arrêter. La Judée, la Samarie, l'Espagne, puis la Judée encore et surtout Jérusalem, furent tour à tour les théâtres où son zèle s'exerça avec autant de fruit que d'énergie et d'éclat.

IV

Tant d'héroïsme excita la rage de l'enfer. Un prince aussi lâche que cruel servit d'instrument à Satan pour amener la mort de l'apôtre. Agrippa, élevé depuis peu sur un trône souillé par le plus noir de tous les attentats, la mort de l'Homme-Dieu, veut se concilier la faveur des Juifs. Or, il faut du

sang pour cimenter l'alliance que font entre eux les ennemis du Christ. Celui de l'Apôtre, évêque de Jérusalem, unira un tyran au peuple déicide, tout comme le sang du Sauveur avait été le prix d'une réconciliation entre Hérode et Pilate.

Il mourra donc ce saint Pontife, pour assouvir la haine des Juifs, et pour rendre au Christ le témoignage du sang; mais en mourant il triomphera encore de l'enfer auquel il arrachera l'âme de son bourreau.

Telles ont été, mes frères, la vie et la mort de votre glorieux patron. La récompense c'est un trône dans le ciel et le pouvoir de juger les tribus d'Israël quand sera venu le moment de la suprême justice. C'est la promesse du Sauveur : « O vous, dit-il, qui avez tout quitté, vous siégerez sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël : *Sedebitis super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israël.*» Une telle gloire et une telle puissance doivent nous encourager à marcher sur la trace de l'Apôtre, afin qu'un jour aussi nous puissions régner dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SAINT ROCH.

Transiit benefaciendo et sanando omnes, quoniam Deus erat cum illo. (ACTES DES APOTRES, X, 28.)

Mes Frères,

Ne soyez point surpris de m'entendre appliquer à votre glorieux patron ces paroles que saint Luc a écrites à la gloire de notre divin Sauveur. C'est qu'elles sont l'histoire abrégée de la vie de l'un et de l'autre. Tous deux ont été pèlerins sur la terre : *Transiit;* tous les deux ont passé en faisant le bien : *Transiit benefaciendo et sanando omnes;* tous les deux enfin ont opéré ces merveilles parce que le Seigneur était avec eux. *Quoniam Deus erat cum illo.* Nous avons là la condition, l'usage et la raison de l'existence terrestre du Maître et du disciple. En appelant vos réflexions sur ces trois points de vue de la vie de saint Roch, nous en ferons donc le plus grand éloge qu'on puisse faire, puisque rien n'est plus glorieux que de ressembler au Seigneur Jésus.

I

La condition de vie de saint Roch fut d'être un passage, un pèlerinage. Né en Languedoc de parents riches, mais surtout vertueux et bons chrétiens, il fut de bonne heure instruit dans la science des saints. Jeune encore il avait compris comme les Patriarches de l'ancienne loi, que l'homme sur cette terre n'est qu'un voyageur, un pèlerin. A cet âge où l'on ne rêve que plaisirs, où l'on ne pense qu'aux frivoles amusements, il avait déjà approfondi cette parole de saint Paul : *Non habemus hìc manentem civitatem ;* et c'est pourquoi il comprenait que nous ne devons nous attacher à rien de ce qui est de la terre, mais chercher à nous débarrasser de ce qui peut retarder notre marche vers le but de notre pèlerinage. C'est pour réaliser cette conviction qu'il se dépouille de ces grands biens que ses parents lui avaient laissés.

Dégagé de toute entrave, libre de tout attachement, exempt de toute inquiétude au sujet des biens terrestres, plein de confiance en cette Providence qui nourrit l'oiseau des champs et le lion du désert, Roch prend en main le bourdon de pèlerin, dit un dernier adieu à sa famille et à ses amis et dirige ses pas vers la ville éternelle où il veut vénérer les tombeaux des saints Apôtres. Avec quelle ardeur il gravit les chemins étroits, difficiles, rocailleux qui, à

travers les monts glacés des Alpes, conduisent en Italie. Il lui semble que chacun des pas qu'il fait dans cette voie si ardue le rapproche d'autant du ciel, terme de son pèlerinage terrestre. Rome et le paradis s'unissent dans sa pensée, et il soupire après celui-ci encore plus qu'après celui-là. Que le lieu de mon exil, se dit-il en lui-même, est loin de ma patrie ! Oh quand verrai-je finir les jours de mon pèlerinage ! Et tandis que ces soupirs tourmentaient son âme, il arrivait aux portes de Rome. Son cœur un instant fut soulagé par le bonheur qu'il éprouva en collant ses lèvres sur les restes vénérés du prince des Apôtres et du docteur des Gentils, et volontiers il eût terminé là son pèlerinage pour aller se reposer au ciel; mais ce vœu ne fut pas exaucé. En prolongeant l'exil de notre saint, le Seigneur veut le faire soupirer avec plus de force encore vers la Patrie d'en haut.

Un moment de halte à Rome et à Plaisance où le retint sa charité ne fit qu'accroître l'ardeur de ses désirs. Il reprend ensuite sa route; mais cette fois sa marche devenue plus difficile et plus lente sur la terre, à cause d'une blessure qui lui a été faite par une main invisible, n'en devint que plus accélérée vers le ciel. Ainsi après bien des fatigues, bien des privations, bien des souffrances endurées pendant une longue course à travers les montagnes les plus escarpées, les lieux les plus déserts, les portes de la Patrie s'ouvrent à lui au sein des ténèbres d'un obcur cachot. Là se terminent les jours de son triste

exil, là cessent les fatigues de son pèlerinage. Il a passé : *Transiit;* sa vie n'a été qu'un passage marqué à chaque pas, comme celui du Sauveur par les actes de la plus héroïque charité.

II

Saint Roch, en effet, commence à peine de faire de sa vie un pèlerinage que déjà, il exerce en faveur de l'indigence son éminente charité. Possesseur de grands biens que ses parents lui ont laissés en héritage, il ne veut point les garder pour lui. Convaincu que les richesses ne sont qu'un grand embarras, qu'un terrible obstacle pour le salut, à cause des inquiétudes qu'elles donnent, des vices qu'elles engendrent; effrayé d'ailleurs des anathèmes lancés par le Sauveur contre les riches, il ne désire rien tant que de se dépouiller de ses biens. Il a, du reste, compris toute la portée de ces paroles adressées par l'Esprit-Saint aux opulents de ce monde : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor.* Son cœur, enfin, tendre et compatissant, ne peut voir, sans de pénibles émotions, la profonde misère de tant d'hommes chrétiens comme lui, ses frères en Jésus-Christ. Il n'en faut pas davantage pour le porter à une héroïque détermination. Il se défait librement, spontanément de ses immenses richesses. Il les répand partout où il y a une misère à soulager, une souffrance à alléger. Les hôpitaux sont dotés, les

infirmes secourus ; ceux qui avaient faim sont rassasiés ; ceux qui étaient nus sont recouverts, et ceux que la honte empêchait d'implorer la charité publique reçoivent sans rougir le morceau de pain et le vêtement dont ils ont besoin.

Après avoir mis ainsi ses trésors en réserve pour le ciel, Roch, réduit à la pauvreté évangélique ne possédant plus que son ardente charité, pour se soustraire aux bénédictions que lui envoient de toutes parts ceux qu'il a secourus, et aussi pour accomplir un vœu de son cœur, va chercher ailleurs d'autres misères à soulager, d'autres infortunes à secourir.

Mais maintenant qu'il a tout donné aux infortunés de son pays, que donnera-t-il à ceux qu'il va chercher en pays étranger? Soyons sans nul souci. S'il n'a plus ni argent, ni domaines dont il puisse disposer en faveur de l'indigence, il a encore sa charité et sa charité vaut mieux encore que tous les trésors. C'est elle qui opère les plus étonnants prodiges ; c'est elle qui élargit les cœurs serrés, qui donne de la générosité aux égoïstes, qui délie les bourses et donne du pain, non seulement à quelques malheureux, mais à des provinces entières.

Roch n'a plus ni argent, ni domaines, mais il lui reste un cœur, des yeux et des mains : un cœur pour aimer les membres souffrants de Jésus-Christ, des yeux pour voir leurs misères et des mains pour les secourir. Il arrive à Rome au moment où cette cité est ravagée par une cruelle épidémie. Chaque jour

le fléau couche dans le cercueil des milliers de victimes. Quel champ pour le pieux pèlerin ! Aussi, au lieu de s'amuser à contempler les superbes monuments de la Rome des Césars, il court aux hôpitaux pour soulager autant qu'il est en lui, les infirmités humaines. Dans ces asiles de la douleur ses yeux rencontrent des multitudes nombreuses succombant sous les étreintes du fléau ou des cadavres à demi consumés par les vers et la dissolution. A ce spectacle fait pour repousser, son cœur s'attendrit et son zèle s'allume. Dès lors il s'immole tout entier aux besoins de ces malheureux, ses yeux à rechercher leurs besoins, sa bouche à les consoler, ses oreilles à écouter leurs plaintes, ses mains à retourner leur couche, sa vie à obtenir leur guérison. Rien ne peut arrêter l'essor de son zèle : ni les répugnances de la nature, ni la crainte de l'infection, ni le danger d'une mort probable ; celle-ci serait pour lui un gain, si elle venait le prendre dans l'exercice de sa charité.

Il était beau le spectacle d'une si héroïque charité ; et c'est bien le cas de dire que Dieu est admirable dans ses saints. Toutefois, mes frères, en admirant dans saint Roch l'œuvre de la grâce, n'oublions pas de rendre hommage à la coopération que notre saint donne à l'excitation divine. Sans doute Dieu avait mis au cœur du pieux pèlerin les germes de la sainte charité, mais ces germes fussent demeurés stériles, si saint Roch ne les eût fécondés par sa propre coopération. Apprenons dès lors que si

trop souvent nous sommes durs, étroits et égoïstes, insensibles au malheur et à la misère, ce n'est point la faute du ciel, mais la nôtre. Notre négligence ou nos trop grandes sollicitudes pour les biens terrestres ont étouffé la divine semence. Elle ne revivra que si nous sommes plus dociles à seconder l'action de Dieu. A cette condition nos cœurs seront plus généreux, et il sera prouvé une fois de plus qu'on n'opère des merveilles de charité que lorsqu'on a Dieu avec soi.

III

Les prodiges qui remplissent la vie de notre Saint en sont une preuve incontestable. Le miracle n'étant au pouvoir d'aucun être inférieur à Dieu. Quand il nous apparaît aux mains d'un simple mortel, nous devons le regarder comme une lettre de créance que Dieu lui accorde pour l'accréditer auprès des autres hommes. Or, au seizième siècle, Roch se présente aux pauvres et aux infirmes de son temps muni de ce pouvoir surhumain. Il use des miracles avec une sorte de prodigalité. Tout en lui est une source de prodiges : ses yeux, sa bouche, ses mains, son ombre même. Les infirmités fuient devant lui et semblent redouter sa présence : *Pauperem illum expavit infirmitas.* Qui peut dès lors nier qu'il ne soit véritablement un homme de Dieu, l'instrument docile et intelligent de la bonté et de la puissance divines? Concluons donc que si saint Roch fut un pè-

lerin et un pèlerin généreux, héroïque dans son dévouement, c'est parce que le Seigneur était avec lui.

Et maintenant, chrétiens, si vous avez au cœur la noble ambition de devenir semblables à votre glorieux patron, autant que votre état vous le permet, le secret vous est connu ; il n'est besoin que de mettre Dieu de votre côté par une parfaite docilité à la grâce. Demandez à Dieu cette grâce par l'intercession de votre saint patron. Et après cette faveur qui vous serait toute personnelle, demandez-en une autre qui s'étendrait à la société dont nous sommes membres. De son vivant saint Roch avait un empire incontestable sur les fléaux du ciel, et surtout sur ceux qui frappent une nation tout entière. Or, maintenant qu'il est au ciel, son pouvoir n'est pas amoindri, et ce n'est jamais en vain qu'on l'invoque dans les calamités publiques. Eh ! bien, il est un fléau, funeste entre tous, qui désole la société. Il s'attaque non point aux corps, mais aux âmes ; c'est l'indifférence religieuse. Déjà il a fait de déplorables ravages dans nos populeuses cités, déjà il a gagné nos bourgs et nos villages ; sa marche est si rapide ; ses progrès sont si effrayants qu'il menace de tout envahir, tout, jusqu'au hameau le plus humble et le plus reculé. Priez, mes frères, votre saint protecteur, de nous préserver de cette calamité en conservant au sein de cette paroisse cette foi chrétienne qui est la source des bonnes œuvres et le principe du salut éternel. *Amen.*

SAINT BARTHELEMY

Elegit duodecim ex ipsis quos et apostolos nominavit. (Luc, vi, 13.)

Mes Frères,

L'un des titres les plus honorables que donne la société chrétienne est sans contredit celui d'Apôtre. Saint Paul le met en première ligne : *Primum apostolos.* Les Apôtres, en effet, sont les colonnes et les fondements de l'Église; les soutiens de la foi, les prédicateurs de l'Évangile, les pontifes de la loi nouvelle, les représentants de Jésus-Christ. L'apostolat est donc une noble et sainte mission. Ce fut celle du glorieux patron de cette paroisse. Et certes si la dignité était capable de glorifier celui qui en fut revêtu, il est vrai aussi qu'elle fut portée avec honneur. C'est ce dont nous allons nous édifier en examinant : 1° Saint Barthélemy s'est préparé à l'apostolat; 2° comment il l'a exercé. Veuillez me prêter une bienveillante attention.

Ceux qui dans la société civile briguent les emplois, les dignités, pensent généralement peu à acquérir l'aptitude nécessaire pour en exercer dignement les fonctions. Toute leur préoccupation est d'arriver, tant pis si plus tard ils déshonorent leur charge par des fautes grossières, par une conduite indigne. Ainsi n'agit point l'illustre martyr dont nous célébrons la mémoire. Quoique appelé par Celui qui marque à chacun le rôle qu'il doit jouer ici-bas, il ne se croit pas dispensé de faire tout ce qui dépend de lui pour se rendre apte au sublime ministère qui lui est confié.

A un vrai Apôtre il faut un courage surhumain, un détachement absolu de toutes choses, un profond mépris de la vie, une grande sainteté et une charité à toute épreuve. Or, dès le jour de sa vocation, notre saint s'applique avec une ardeur soutenue à acquérir ces éminentes qualités.

1° Quelques jours avant de les quitter pour remonter vers son Père, Jésus dit à ses Apôtres : *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos... In mundo pressuram habebitis... Cavete autem ab hominibus, tradent enim vos, et ad præsides et ad reges ducemini propter me, in testimonium illis et gentibus.* « Voilà que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Défiez-vous des hommes, car ils vous livreront à leurs assemblées, ils vous flagelleront dans leurs synagogues; ils vous citeront devant leurs juges et leurs rois pour rendre témoignage de moi devant eux et devant les nations. »

Certes, mes frères, ces paroles auraient pu effrayer des cœurs même vigoureusement trempés. Un courage ordinaire ne suffisait point pour affronter un ennemi dont on devait avoir tout à souffrir. Où donc trouver cette force d'âme capable de vaincre la rage des loups, la fureur des tyrans? Il n'y a, chrétiens, qu'un seul arsenal où l'on puisse trouver de pareilles armes, c'est celui de la prière. S'il y a des choses impossibles à l'homme, rien n'est impossible à Dieu; et par la prière nous mettons Dieu de notre côté. Quand nos yeux et nos cœurs se sont levés vers le ciel Dieu descend vers nous, et nous pouvons dire avec le prophète : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qu'ai-je à craindre? Les ennemis qui me persécutent se sont affaiblis et ils sont tombés. S'ils dressent contre moi leurs bataillons, mon cœur sera sans crainte. S'ils me livrent bataille, je mets tout mon espoir en Dieu. : « *Dominus illuminatio mea et salus mea quem timebo? Dominos protector vitæ meæ, à quo trepidabo? Qui tribulant me, inimici mei, ipsi infirmati sunt et ceciderunt. Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. Si exurgat adversum me prælium in hoc ego sperabo.*

Si dans ces temps malheureux nous rencontrons dans le monde tant de défaillances, tant de lâchetés, si les chrétiens eux-mêmes ne savent plus résister aux entraînements du mal; s'ils ne trouvent plus dans leur cœur assez d'énergie pour affronter les mépris des libertins et des impies, à quoi cela tient-il? Ah! ne cherchons pas la cause de cette espèce

d'apostasie ailleurs que dans l'abandon de la prière. On ne prie plus, on ne sait plus prier, et c'est pourquoi on est si faible, si lâche, si mauvais chrétien. Saint Barthélemy avait appris à prier à l'école du Sauveur; il fit de la prière l'une des occupations sérieuses de sa vie; et c'est pourquoi il fut si fort lorsque vint la tentation; c'est pourquoi il fut courageux jusqu'à affronter la haine des prêtres des idoles, la fureur des tyrans et la cruauté des bourreaux.

2° Avec le courage il faut un détachement absolu de toutes choses. « Ne possédez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans vos ceintures. Ne portez en route ni sac, ni double habit, ni souliers, ni bâton, ni pain. » *Nolite possidere aurum, neque argentum, neque pecuniam in zonis vestris, non peram in via, neque duas tunicas, neque calceamenta, neque virgam, neque panem.*

Cette recommandation que le Sauveur faisait à ses Apôtres n'implique rien moins qu'une pauvreté absolue, qu'un renoncement parfait aux biens de ce monde. Or, ce dépouillement, capable d'effrayer des âmes même généreuses, n'est pas encore tout ce que Jésus-Christ demande aux siens et surtout à ses apôtres. « Si quelqu'un aime ou son père, ou sa mère, ou ses frères, ou sa sœur plus que moi, il n'est pas digne de moi... Venez après moi, suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Saint Barthélemy réalisa ce détachement universel. Nous ne savons rien, il est vrai, de la position qu'il occupait

dans le monde avant sa vocation. Était-il riche, était-il pauvre? Nous l'ignorons. Était-il de haute extraction ou de naissance obscure? Nous ne le savons; mais ce qui est hors de doute, c'est que s'il posséda de grands biens il s'en dépouilla volontairement, et que s'il n'eut pour toute richesse, comme la plupart des autres apôtres, qu'une barque et quelques filets, il y renonça de la manière la plus absolue. Il fit plus : à l'abandon de sa fortune il ajouta le sacrifice plus pénible de ses parents. Quelque forts que fussent les liens qui l'enchaînaient à sa famille, il sut les rompre pour s'attacher à Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il se rendit digne de son divin Maître et qu'il mérita de devenir un habile pêcheur d'hommes.

3° Mais ce n'est pas encore assez pour un apôtre de renoncer à ses biens et à ses parents : il faut de plus qu'il se renonce lui-même; c'est-à-dire qu'il fasse abnégation de tout ce qu'il est; qu'il sache au besoin, faire le sacrifice de sa vie. A quoi servirait le courage? à quoi servirait l'abandon de ses biens et de ses parents, si l'on tenait à la vie d'un amour déréglé? Un apôtre ne s'appartient plus ; sa vie n'est plus à lui, elle est à ses frères. Il doit donc savoir la sacrifier à leurs intérêts. Ce n'est point d'un bond qu'on arrive à ce degré d'héroïsme, mais en s'habituant peu à peu au mépris d'une vie que l'on doit quitter bien vite, et en appréciant à sa juste valeur cette autre vie qui ne doit pas finir et que l'on mérite par le sacrifice de la première à la gloire de Dieu

et au salut des âmes. La méditation approfondie de ces vérités, sous l'influence d'une grâce spéciale, conduisit notre saint à un tel degré d'abnégation personnelle qu'il eût voulu mourir mille fois pour sauver le dernier des hommes. On ne comprend plus aujourd'hui cet héroïque détachement de la vie. Le cœur humain, sauf de trop rares exceptions est devenu profondément égoïste. La raison c'est qu'il cherche son paradis sur la terre. Voulant être heureux ici-bas, il se cramponne de toutes ses forces à la vie terrestre. Ne nous laissons point prendre à cette folie, chrétiens; souvenons-nous que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, que nous sommes faits pour le ciel. Cette pensée élargira notre cœur, dilatera nos entrailles, et nous saurons, si Dieu le demande, faire le sacrifice de notre vie.

4° La sainteté est le quatrième caractère d'un Apôtre digne de ce nom : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*, disait saint Paul aux simples fidèles. Or, si le devoir des disciples est de marcher sur les traces des Apôtres, quel est celui des Apôtres, sinon de suivre Jésus-Christ? Puis si dans l'ancienne loi le Seigneur était en droit de dire à ses prêtres : *Sancti estote, quia ego sanctus sum*, à combien plus forte raison peut-il exiger la sainteté dans ses apôtres, sous une loi dont la première n'était que la figure? Comment d'ailleurs pourraient-ils travailler efficacement à la sanctification des âmes, s'ils ne sont pas saints eux-mêmes?

Saint Barthélemy avait compris cette vérité et il

consacra les trois années de la vie publique du Sauveur à acquérir cette sainteté qu'il devait, plus tard, communiquer à des peuples entiers. Et lorsque l'Esprit-Saint vint en lui le jour de la Pentecôte, la grâce mit le sceau à sa perfection. Il put alors se présenter devant les hommes et leur dire, comme saint Paul : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.*

Le mot de sainteté effarouche les mondains et bon nombre de chrétiens, peu dignes, il est vrai, de ce nom. On exige la sainteté chez les ministres de la religion, mais on prétend pouvoir s'en passer pour soi-même. Illusion, mes frères, la sainteté est le devoir de tous, et nul ne sera sauvé s'il n'y arrive tôt ou tard. C'est au simple fidèle, comme à l'Apôtre, que le Seigneur a dit : *Perfecti estote sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

5° Enfin l'apôtre doit avoir au cœur une parfaite charité : « Je me fais tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. » Cette devise de saint Paul doit être celle de quiconque est appelé à l'apostat. Aimer tous les hommes, les réunir dans une commune affection, faire à tous le plus grand bien possible, supporter les défauts de tous, s'immoler pour tous : voilà la véritable charité. C'est celle que saint Barthélemy porta dans son cœur. Pour lui point de distinction de rang, d'âge, de mérite, point d'acception de personnes, si ce n'est en faveur des pauvres, des ignorants, des petits. Combien cette charité universelle condamne l'exclusivisme de nos affections. Oh !

qui nous donnera un cœur d'apôtre pour réunir tous les hommes dans un seul et saint amour !

Voilà donc chrétiens comment notre glorieux patron préludait aux travaux de son apostolat, voilà comment il se préparait à remplir sa sainte mission. Aussi vous allez voir avec quel zèle et avec quels succès il remplit sa noble tâche et comment il la couronne par le plus glorieux martyre.

II

« Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer les préceptes que je vous ai donnés. » Il y avait à peine quelques jours que Jésus-Christ avait prononcé ces paroles, et déjà les apôtres se préparaient à l'exécuter. L'œuvre était grande ; il ne s'agissait rien moins que de convertir l'univers, c'est-à-dire d'opérer dans la société humaine la plus grande, la plus étonnante révolution qui ait jamais pu être conçue. Les apôtres ne s'effrayent pas de la tâche. Sur la parole du Maître ils se mettent à l'œuvre, ils jettent leurs filets : *In verbo autem tuo laxabo rete.* Afin d'attaquer l'ennemi sur tous les points à la fois, ils se partagent le monde. Saint Barthélemy reçoit pour sa part l'Inde en deçà du Gange, c'est-à-dire quarante royaumes. Il y aurait eu là de quoi effrayer le plus robuste courage, mais un apôtre ne s'épouvante de rien. Aussi, comme si ce théâtre où devait s'exercer son zèle n'était pas assez

grand, il évangélise en passant la Lycaonie de Cappadoce et l'Albanie d'Asie. Puis il entre dans ces immenses contrées qui s'étendent de l'empire du grand Mogol à l'océan Indien. Il parcourt les villes, les bourgs, les villages, prêchant partout la bonne nouvelle, faisant connaître le vrai Dieu, détruisant le règne de Satan. Partout il forme des églises, il institue des évêques, il ordonne des prêtres, il bâtit des temples. Puis quand il voit le règne de Dieu bien établi dans ces contrées jusque-là désolées par l'idolâtrie, il s'en va porter ailleurs la surabondance de son zèle. Il passe dans la grande Arménie. Là, le démon, à qui il a déjà fait tant de mal dans l'Inde, va faire un suprême effort ; mais là aussi l'Apôtre va frapper les plus grands coups et remporter les plus éclatantes victoires. Il arrive dans la capitale ; il y trouve un roi puissant nommé Polymius, une cour nombreuse et brillante. L'idolâtrie y est profondément enracinée. Le démon s'y fait adorer sous le nom d'Astaroth dans un temple magnifique et sous le symbole d'une idole vénérée. Pour tenir sous son joug ce malheureux peuple, il rend des oracles et il guérit les malades. Mais Barthélemy va détruire tout cet empire. Il entre dans le temple du dieu, et aussitôt l'oracle devient muet et perd le pouvoir de guérir. Étonnés de ce changement, les Arméniens consultent une autre idole appelée Bérite. Celle-ci répond que la présence de Bathélemy, apôtre du vrai Dieu est la cause du mutisme et de l'impuissance d'Astaroth. Là dessus les prêtres de l'idole se mettent à la

recherche de l'apôtre, bien disposés à lui faire payer cher ses impiétés. Barthélemy habitué à se trouver en face de pareils adversaires, se présente de lui-même, et répond aux accusations qui lui sont intentées en délivrant les possédés et en guérissant les malades.

Tant de prodiges excitent l'admiration des infidèles qui se convertissent par milliers. Polymius lui-même dont la fille est miraculeusement délivrée d'un démon furieux renonce à ses superstitions et embrasse la foi de Jésus-Christ. Douze villes de son royaume imitent son exemple, et l'Arménie est presque toute chrétienne.

Mais le père du mensonge ne se tient pas pour vaincu. Si Polymius lui échappe, il trouvera un sup pôt fidèle, zélé et puissant dans Astyage, frère du roi. Ce prince gouvernait en souverain une province de l'Arménie. Le démon souffle la haine du nom chrétien dans l'âme de ce petit roi. Il lui montre dans Barthélemy la destruction de l'antique religion, le fléau de la nation arménienne, le plus grand ennemi des dieux et des hommes. Plein de ces pensées et de ces sentiments, Astyage fait venir l'apôtre et l'interpelle en ces termes : « C'est donc toi, misérable, qui as perverti mon frère Polymius et détruit les dieux de ma nation. » « — Il n'y a pas d'autre Dieu des nations que le souverain Créateur qui règne au ciel avec Jésus-Christ, son fils unique. Tous ceux que vous adorez ne sont que des démons ; ils ne méritent aucun culte. Je n'ai point perverti Polymius,

mais je l'ai converti. Je n'ai détruit aucune religion, mais j'ai renversé la superstition et établi le culte du seul vrai Dieu. » — Au moment où l'apôtre terminait ces paroles, une idole tomba par terre et se brisa. Doublement irrité par l'énergique langage du saint et par la chute de son Dieu, Astyage fait d'abord fouetter le courageux prédicateur, puis par une barbarie horriblement atroce il le fait écorcher vif, et enfin, pour éteindre cette vie qui semblait se rire de sa fureur, il le fait décapiter.

C'est ainsi, chrétiens, que saint Barthélemy a exercé et terminé son long et glorieux apostolat. Il a rempli sa mission avec un zèle digne de tout éloge, sacrifiant son repos, son sang, sa vie pour l'accomplissement de son devoir. Noble et sublime leçon donnée à chacun de nous ! Qui que nous soyons, mes frères, nous avons tous une mission à remplir, un devoir à accomplir ; or, sommes-nous les imitateurs de notre illustre patron ? Nous efforçons-nous de détruire en nous le règne de Satan, de nous préserver des illusions du monde et des faux appâts du vice ? Parents chrétiens, travaillez-vous à préserver les âmes de vos enfants des griffes du démon Astaroth ou de les en arracher si elles en sont devenues les victimes ? Ne vous arrive-t-il pas, peut-être quelquefois, au contraire, de jouer le rôle d'Astyage à l'égard de ceux qui remplissent parmi vous le rôle de Barthélemy ? Qui sait si parfois vous ne vous élevez pas contre le zèle du prêtre qui cherche à ramener à Dieu vos fils ou vos filles, vos frères ou vos sœurs ? Dans votre

folle impiété dit à l'homme de Dieu : « Misérable, c'est toi qui pervertis nos enfants ; c'est toi qui veux abolir les jeux, les fêtes établies par nos pères ; c'est toi qui veux fermer la bouche à ces Astaroth qui nous enchantent ? » Puis, comme ce cruel persécuteur que vous copiez si bien, ne vous arrive-t-il pas, par vos calomnies de le flageller dans sa réputation et de l'écorcher dans son honneur ? Pardonnez, mes frères, ce langage un peu vif. Le crime d'Astyage fut si horrible, le châtiment en fut si prompt et si manifeste (il fut étranglé par les démons trente jours après), que nous ne pouvons nous empêcher de trembler lorsque nous apercevons une faute qui lui ressemble. Gardons-nous donc de suivre Astyage dans son endurcissement, suivons plutôt Polymius dans son repentir et sa conversion. Puis, à l'exemple du glorieux martyr que nous venons de célébrer, sachons-nous rendre dignes de notre vocation au christianisme ; remplissons avec ardeur les devoirs de notre état, quelque pénibles et difficiles qu'ils soient ; ce sera le moyen le plus sûr de terminer notre sainte carrière par une mort bénie qui nous mettra en possession de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SAINT MICHEL

Militia est vita hominis super terram. (JOB, VII, 1.)

Mes Frères,

Cette parole de Job est malheureusement confirmée par l'expérience. Depuis le jour où le premier homme tomba dans les pièges de Satan, la paix n'habite plus sur la terre; elle a été remplacée par une guerre permanente; guerre dans le cœur de chaque homme et guerre au sein des familles et des peuples.

En cette solennité consacrée par l'Église à honorer la mémoire du plus terrible adversaire de Lucifer, du chef des anges fidèles, du protecteur des âmes chrétiennes, il ne sera peut-être pas hors de propos de retracer, au moins en raccourci, le tableau de cette lutte commencée au ciel et continuée sur la terre.

Dans une première vue, considérons la lutte s'en-

gageant et se soutenant dans le cœur de l'homme ; dans une seconde nous la verrons faisant son théâtre de l'univers entier. Nous terminerons par quelques réflexions pratiques.

I

Sorti des mains divines avec un cœur innocent et pur, le premier homme ne trouva d'abord au fond de son être qu'un calme parfait. Les passions dociles et soumises ne lui faisaient point la guerre ; nulle révolte ne venait troubler cette heureuse quiétude. Malheureusement il n'en fut pas longtemps ainsi. L'ange déchu, jaloux du bonheur d'une créature moins parfaite que lui, résolut de troubler sa félicité. Dans ce but il inspira au cœur de l'homme un souffle de cet orgueil qui lui avait coûté, à lui, la perte de son bonheur. Il n'en fallait pas davantage pour troubler l'harmonie admirable qui régnait dans l'être humain. Ce souffle infernal souleva des tempêtes au fond du pauvre cœur ; les passions s'ameutèrent ; elles devinrent fougueuses et presque indomptables. Dès lors l'homme fut obligé de s'armer contre lui-même et de soutenir dans son propre cœur les luttes les plus cruelles et les plus acharnées. Il voyait la vérité, il aurait désiré la suivre, mais une force mystérieuse le poussait du côté de l'erreur. Il voyait le bien, il le connaissait, il le voulait, il le désirait, mais il ne le

faisait point, ou s'il parvenait à l'accomplir, ce n'était qu'au prix de nombreux et violents efforts. Il aimait la vertu, il lui trouvait des charmes, mais le vice lui souriait également et semblait lui coûter beaucoup moins. L'humilité lui paraissait une nécessité de sa nature créée et imparfaite, mais l'orgueil le satisfaisait mieux. La douceur, la bonté apparaissaient à ses yeux comme des devoirs, et cependant il inclinait aisément à la colère et à la méchanceté. La chasteté se montrait à lui environnée de la plus brillante auréole, et volontiers cependant il eût écouté les convoitises de la chair. Il y avait en lui comme deux hommes dont l'un voulait le bien et l'autre le mal, dont l'un aimait la vertu et l'autre le vice, dont l'un recherchait la vérité et l'autre le mensonge. En fallait-il davantage pour engager au fond du cœur des luttes sans fin? Quelle triste position que celle d'une âme tiraillée en sens contraire par des ennemis irréconciliables, sollicitée d'un côté par les attraits de la vertu, et de l'autre par les appâts du vice! Est-il guerre plus cruelle! Et c'est cette guerre que le péché a allumé au cœur du premier homme. Et plût à Dieu qu'elle se fût éteinte avec lui, mais hélas! par un terrible jugement de Dieu, elle est devenue l'héritage de tous les descendants de ce chef du genre humain; l'héritage triste, à la vérité, mais réel, et qu'aucun des rejetons de ce père malheureux ne saurait répudier.

Déroulez en effet, les annales du passé; voyez ce mélange étonnant de bonté et de malice, de gran-

deur et de faiblesse, de sagesse et de folie dans la vie de la plupart des hommes. N'est-ce pas une preuve manifeste de la chute première et du désordre qui s'en est suivi?

Et puis, ces gémissements, ces plaintes qui dans tous les siècles et dans tous les lieux, s'exhalent de toutes les poitrines humaines, ne témoignent-ils pas, eux aussi, du triste apanage légué à la grande famille humaine par son chef? Que sont, en effet, ces gémissements et ces plaintes, si ce n'est le cri de détresse lancé vers le Ciel par une âme écrasée sous le poids de la lutte?

Elle s'est donc perpétuée cette triste lutte, dans toute la suite des âges, et nul n'a pu s'en affranchir. Elle est aussi vive aujourd'hui, aussi acharnée que jamais. Quel est, en effet, celui d'entre nous qui ne dira pas avec le poète : « *Video meliora, proboque, deteriora sequor :* Je vois le bien, je l'approuve, et cependant, je fais le mal » ; et avec saint Paul : « *Quod enim operor, non intelligo ; non enim quod volo bonum, hoc ago ; sed quod odi malum, illud facio... Scio enim quia non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum. Nam velle, adjacet mihi; perficere autem bonum, non invenio. Condelector enim legi Dei, secundum interiorem hominem. Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis :* « Je ne sais point ce que je fais, car je ne fais point le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. Lorsque je veux faire le bien, je trouve en moi une loi

qui s'y oppose. Vouloir le bien me va, mais je ne trouve pas le moyen de le faire. Selon l'homme intérieur, je me plais dans la loi de Dieu, mais je rencontre dans mes membres une autre loi qui répugne à mon âme et qui me captive sous le joug du péché. » Quel est celui d'entre nous qui, comme Louis XIV à qui on parlait des deux hommes de saint Paul, ne dira point : « Je connais bien ces deux hommes-là? Nous nous mentirions à nous-mêmes si nous voulions nier en nous l'existence de ce combat perpétuel entre la vie et la vertu. »

II

Et cette lutte ne reste pas concentrée dans le cœur de chaque individu, elle se propage au dehors, et transforme le monde entier en un champ de bataille. Le spectacle est triste, mais il revêt une certaine grandeur à cause des proportions de l'arène et de l'acharnement qui s'y déploie. Le bien et le mal, le vice et la vertu se personnifient en quelque sorte et confient leurs intérêts, tantôt à un seul individu, tantôt à un peuple tout entier, tantôt à plusieurs peuples ensemble. Les péripéties sont nombreuses et ajoutent de l'intérêt au spectacle. Voyez plutôt. Le genre humain est tout entier encore dans son chef et déjà le combat commence. En face de l'arbre de vie, la Vérité avait dit à l'homme : « Si tu manges du fruit de cet arbre, tu mourras : » *Morte morieris.*

Et l'Erreur avait répondu : « Pas du tout; tu ne mourras point, mais tu seras semblable à Dieu : » *Nequaquam moriemini, sed eritis sicut dii.* Et le mensonge, cette fois, avait triomphé. Il y eut ensuite un moment de trêve, puis les hostilités recommencèrent. Et cette fois ce furent les premiers descendants du premier homme que l'on vit aux prises. L'un est la personnification de la vertu et l'autre celle du vice. La simplicité, la candeur d'Abel luttent contre la duplicité et la malice de Caïn. Le premier fratricide ensanglante la terre, le premier désespoir envahit le cœur humain et le premier réprouvé est précipité dans l'abîme. La lutte ne cesse pas pour cela. De nouveaux combattants remplacent ceux qui ont succombé. La descendance de Seth prend en main la cause de la vertu pour venger le sang d'Abel; d'un autre côté, la postérité de Caïn, aussi perverse que lui, se dévoue à la cause du vice. La lutte est longue et opiniâtre, et le vice encore l'emporte : les enfants de Dieu désertent leurs drapeaux et passent sous l'étendard des enfants des hommes. Toute chair corrompt ses voies et la colère du Seigneur est prête à éclater. Un seul homme alors se présente sur la lice; il cherche à ramener les transfuges sous la bannière du bien; mais sa voix reste sans écho, et le Seigneur venge lui-même, par la plus effroyable catastrophe, l'injure faite à la vertu. Tous les hommes périssent dans les eaux du déluge, à l'exception de Noé et de sa famille, derniers représentants de la vérité et de la vertu.

Repeuplé par cette sainte famille, le monde aurait dû jouir pendant longtemps des douceurs de la paix; il n'en fut rien. La lutte recommence bientôt avec un égal acharnement. Ce sont d'abord les petits-fils de Noé, qui dans leur fol orgueil veulent se mettre à l'abri d'un second déluge en construisant une tour dont la cime doit toucher aux cieux. Dieu les punit en confondant leur langage. C'est ensuite Abraham, dont la piété est aux prises avec l'impiété de ses proches; puis ce sont les Patriarches, dont les mœurs douces et pures sont en contradiction avec les mœurs barbares et dissolues des Egyptiens, des Chananéens et autres peuples.

Plus tard le théâtre s'élargit. Ce n'est plus un seul homme luttant contre un seul homme, une seule famille combattant contre une seule famille, mais c'est tout un peuple soutenant contre tous les autres peuples réunis la cause de la vérité contre l'erreur, du vrai culte contre l'idolâtrie, de la vertu contre le vice, de Dieu contre Satan. Cette grande lutte ne dure pas moins de quinze siècles avec des alternatives de succès et de revers.

La victoire reste longtemps indécise. A la fin cependant, épuisé et fatigué, le peuple juif semble faiblir; ses rangs s'éclaircissent, son ardeur diminue et sa ruine paraît imminente. Mais soudain, au grand étonnement de l'univers, un athlète se présente seul sur l'arène et défie toutes les nations conjurées. C'est Jésus de Nazareth. Nouveau David, il s'avance seul en face du géant de l'idolâtrie, sans autre arme

qu'une croix. Sous les coups de ce glaive mystérieux trempé dans le sang divin, le géant bondit avec fureur, immole des millions de martyrs et tombe près de ses victimes. En monrant il confie à l'hérésie le soin de venger sa défaite. Celle-ci se lève contre l'Évangile, avec le front haut et l'œil superbe, et s'efforce de l'anéantir en déchirant une à une les pages qui le composent ; mais l'Église, à qui le Christ a confié le code divin, lance ses foudroyants anathèmes contre son orgueilleuse ennemie, et la terrasse. L'hérésie appelle à son secours la fausse philosophie. Celle-ci se lance dans l'arène avec une allégresse infernale, annonçant la fin prochaine du règne de l'Évangile. Elle emploie, non plus le glaive de la persécution, ni le ciseau de l'hérésie, mais les flèches empoisonnées du sarcasme et de la raillerie. Sans s'émouvoir de cette tactique d'un nouveau genre, l'Église se couvre du bouclier de la foi, et les traits de l'ennemi se retournent contre ceux qui les ont lancés.

Le philosophisme railleur avait ajourné la chute de l'Église à cinquante ans, et ces cinquante ans écoulés, la philosophie voltairienne allait se mourant de la mort la plus honteuse. Vainement des empiriques ont essayé, de nos jours, de lui rendre un peu de vie ; ils n'ont abouti qu'à constater d'une façon presque officielle que ce grand ennemi du Christ est mort et bien mort.

L'indifférence a recueilli les derniers cris de rage du philosophisme expirant, et elle s'est chargée de

le venger. Depuis un demi-siècle elle fait la guerre à la vérité et il faut convenir que ses coups ne manquent pas de faire des victimes. Qui l'emportera? Nos ennemis disent que c'en est fait du règne de l'Évangile qu'ils désignent sous le nom de vieille superstition; mais nous pour qui le passé répond de l'avenir, nous affirmons que la victoire restera à la Vérité, à la Vertu, à Dieu.

Sans doute, mes frères, il y aura toujours de nombreuses victimes et malheur à ceux qui se laisseront vaincre. Pour nous, chrétiens, soyons des soldats dignes de notre chef. Armons-nous contre ce monstre de l'indifférence qui porte ses ravages partout. Donnons à nos reins la cuirasse de la vérité en écoutant les enseignements de l'Église; posons sur notre tête le casque du salut en nous abritant derrière le tribunal sacré, le tabernacle et l'autel. Que la foi soit notre bouclier, la sainteté notre cuirasse et la parole de Dieu notre glaive. Ainsi armés, non seulement nous ne serons point ébranlés, mais la victoire couronnera nos efforts, et le Ciel sera le Capitole de nos triomphes. Ainsi soit-il.

SAINT ANDRÉ

Ambulans autem Jesus juxta mare Galilææ vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus et Andream fratrem ejus, mittentes rete in mare ; et ait illis : Venite post me, et faciam vos piscatores hominum. (MATH., IV, 18.)

Mes Frères,

La fête d'un Patron est encore pour vous un jour de joie, un jour béni. Afin de seconder cet élan de vos cœurs, je viens rappeler à vos esprits quelques-unes des gloires de saint André.

I

Saint André eut le bonheur de naître à peu près dans le même temps que le divin Sauveur. La petite ville de Bethsaïde garda son berceau. Ses parents ne comptaient point parmi les heureux du siècle et les

favoris de la fortune. Vivre au jour le jour des sueurs de leur front, c'était leur condition. Une barque, quelques filets, constituaient toutes leurs richesses. Ce fut auprès de parents si humbles et si pauvres que saint André passa les premières années de sa vie ; et dès que ses forces le lui permirent il embrassa leur modeste état. Exemple trop rarement suivi par les jeunes gens de notre époque ; car pour vouloir sortir de l'état où Dieu les a fait naître, ils se rendent malheureux et font souvent la ruine et même la honte de leur famille.

Le jeune André s'occupait donc de son humble métier avec autant d'application que s'il eût rempli les plus hautes fonctions ; et néanmoins, ces soins donnés à la vie matérielle ne lui faisaient point oublier ce qu'il devait à la vie spirituelle ; il savait tout quitter pour se procurer le bonheur d'entendre la parole de Dieu. Il fut un des premiers disciples de saint Jean-Baptiste. Que ce zèle du pauvre batelier de Bethsaïde à pourvoir aux besoins de son âme est propre à condamner notre négligence à cet égard ! Combien son empressement à aller écouter la parole sainte est capable de nous couvrir de honte, nous qui n'avons pour elle que du mépris et de la froideur !

De pareilles dispositions dans notre saint devaient attirer les regards du ciel. Un jour que Pierre et André, son frère, jetaient leurs filets sur le lac de Galilée, Jésus passa près d'eux et leur dit : « *Suivez-moi : Venite post me.* » — Et sur-le-champ, quittant

leurs filets, ils le suivirent : *Et continuo, relictis retibus, secuti sunt eum.* Quelle foi ! quelle confiance ! La prudence humaine n'est point écoutée ; la voix de Dieu est obéie, et obéie avec le plus saint empressement. Combien de fois Dieu ne vous a-t-il pas appelé ? Combien de fois ne vous a-t-il pas pressé de marcher sur ses traces, de vous débarrasser des sollicitudes terrestres, de rompre les attaches trop naturelles qui enchaînent votre cœur, et vous avez refusé : *Vocavi et renuistis.*

La docilité que saint André montra au moment de sa vocation à l'apostolat ne fut pas une vertu d'un jour, mais elle fut un caractère de sa vie. Aucun disciple ne fut plus empressé auprès du Sauveur, toujours prêt à exécuter ses ordres et même à prévenir ses désirs. Il prêchait, il baptisait et remplissait tous les devoirs d'un apôtre avec un zèle qui s'atisait par l'exercice et s'enflammait par les résistances. Aussi après la Pentecôte, on le vit parcourir à pas de géant toutes les provinces de la Judée, de la Thrace, de l'Epire, visitant la Scythie, la Capadoce, la Bythinie jusqu'aux confins de la mer Noire. Il entra même dans l'Albanie. Nul obstacle ne pouvait l'arrêter. Au seul nom de Jésus-Christ il renversait tous les obstacles. Il déjouait sans efforts tous les pièges de l'enfer, toutes les ruses des passions. Tout cédait devant la puissance de sa foi et l'ardeur de son zèle. Les faux dieux voyaient leurs autels renversés, leurs idoles brisées, leurs temples démolis. Les peuples jusque-là assis à l'ombre des

ténèbres de la mort recevaient la lumière évangélique et recouvraient la liberté des enfants de Dieu.

Le zèle du salut des âmes est sans doute, chrétiens, la vertu spéciale des apôtres, mais elle est aussi une vertu propre au vrai chrétien.

Nous ne pouvons être vraiment disciples du Sauveur si nous n'avons pas ce feu de la charité qui cherche à se communiquer pour ramener toutes les âmes à Dieu et les réunir toutes dans le cœur de Jésus. Avons-nous cet amour des âmes ? L'avons-nous au moins pour la nôtre ? Que notre conscience réponde, et prenons garde à l'égoïsme qui envahit tous les cœurs.

II

Entré en Achaïe, André se met à prêcher dans la ville de Patras avec un redoublement de zèle. De son côté le démon fait de nouveaux efforts pour contrarier son œuvre. Il se sert du proconsul Egée qui condamne hautement la propagande entreprise par cet étranger galiléen. L'Apôtre qui ne redoute aucune puissance terrestre et qui sait qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, va de lui-même trouver le proconsul et lui parle ouvertement de Celui qui jugera un jour les puissances de ce monde. Il l'engage fortement à reconnaître ce juge suprême qui est le Christ, Fils de Dieu, mort sur la croix et ressuscité par sa toute-puissance. Mais Egée ne

comprend rien à ces sublimes vérités, et pour toute réponse il ordonne à l'Apôtre de sacrifier aux idoles. « Moi, sacrifier aux idoles ! Je sacrifie tous les jours ; mais ce n'est point aux démons, c'est au Dieu tout-puissant. Je lui offre non pas la chair des taureaux, ni le sang des boucs, mais l'agneau sans tache immolé sur la croix. De la chair de cette victime je nourris tout le peuple, et après le sacrifice, cet Agneau immaculé demeure plein de vie comme auparavant. » Combien, mes frères, ce courage à proclamer la foi chrétienne, condamne notre lâcheté et notre respect humain !

Irrité de tant de constance, le proconsul fait jeter le saint apôtre dans un ténébreux cachot. André subit ce premier outrage avec une joie qui étonne ses bourreaux. Ils en verront bien d'autres. Le lendemain le martyr est rappelé devant le tribunal du tyran et menacé du supplice de la croix, s'il ne sacrifie aux idoles. « O prince, s'écrie l'Apôtre, comment veux-tu que j'adore tes dieux de bois ou de pierre, lorsque tu me menaces du supplice après lequel je soupire depuis longtemps ! Non, jamais je ne fléchirai le genou devant tes dieux ; mais toi, hâte-toi de me rendre semblable au mien en faisant exécuter tes menaces. » Courroucé par ce langage, le proconsul ordonne que le martyr soit flagellé jusqu'au sang ; mais comme celui-ci ne parle qu'avec plus de force et d'éloquence, il le condamne sur-le-champ au supplice de la croix. En entendant prononcer cette sentence, le saint entre dans les trans-

ports d'une vive allégresse ; il loue hautement le Seigneur et le bénit de ce qu'il lui accorde la grâce de le suivre jusqu'au calvaire, et lorsque le peuple indigné de la cruauté du proconsul demande grâce pour l'apôtre, celui-ci supplie instamment la foule qui lui témoigne tant d'intérêt de ne pas empêcher son supplice, de ne pas retarder son martyre. Puis, apercevant la croix sur laquelle il devait être attaché : « O croix sainte, s'écrie-t-il, croix qui avez été consacrée par le corps de Jésus-Christ qui reposa sur vous, je vous salue ! Salut, ô croix si longtemps désirée, si ardemment aimée ! Croix auguste que j'ai toujours cherchée et qui enfin êtes préparée à mes amoureux transports, recevez-moi et rendez-moi à mon Maître, afin que je passe de vos bras dans les bras de Celui qui m'a racheté pour vous. »

Attaché à ce bois sacré, suspendu entre le ciel et la terre, l'Apôtre se sert de son gibet comme d'une chaire du haut de laquelle il continue pendant deux jours à prêcher le nom de Jésus crucifié. Quelle éloquence dans cette prédication où l'exemple accompagnait si bien la parole ! Aussi de plus en plus irrité de la cruauté du proconsul, le peuple demande avec de nouvelles instances, et avec des cris menaçants que l'Apôtre soit détaché de la croix. Redoutant une sédition, Egée accorde ce qu'on lui demande, et déjà les bourreaux s'approchent de la croix pour exécuter les ordres du proconsul, lorsque le saint fait à haute voix cette prière vraiment étonnante : « O mon Sauveur, tandis que vous étiez

étendu sur l'arbre de la croix, on vous pressait d'en descendre. En le faisant vous eussiez manifesté une fois de plus votre puissance et votre divinité, vous ne le fîtes cependant pas, parce que vous vouliez que votre sacrifice fût complet. Ne permettez donc pas que votre serviteur qui n'a aucun motif de descendre du gibet que vous lui avez mérité, en soit détaché. Recevez-moi plutôt entre vos mains, afin qu'il ne soit pas dit que le disciple a été mieux traité que le maître. » Avec ces mots, l'âme du martyr s'échappe de sa poitrine en jetant tout autour les rayons d'une éclatante splendeur.

Je devrais me taire maintenant, ô chrétiens, et vous laisser admirer en silence ce prodige de courage chrétien, prodige, en effet, des plus étonnants qu'une créature qui naturellement abhorre la souffrance, ait soupiré si ardemment après la croix, ait aimé si passionnément la croix, ait craint si follement de ne pas mourir par la croix ! Eh quoi, Pierre, le chef suprême de l'Eglise, a fui devant la croix ; le Sauveur lui-même a été saisi de crainte en présence de la croix, et un pauvre batelier ne trouve son bonheur que dans la croix ! Encore une fois, il y a là un prodige des plus éclatants.

Mais pour être un prodige, cet amour de notre saint pour la croix, n'en fait pas moins notre honte ; car autant il aimait la croix, autant nous en avons horreur ; autant il la recherchait, autant nous la fuyons ; autant il se réjouissait à sa vue, autant nous nous attristons lorsque le Seigneur nous la

présente ; autant il craignait de la perdre, autant nous désirons d'en être débarrassés. Eh bien ! dans ces manières d'agir et ces pensées si diverses où est la raison ? Où est la sagesse ? Où est la folie ? Ah ! la folie est toute de notre côté, car il est écrit que le salut est dans la croix. Modifions donc nos jugements. Ne fuyons plus la croix, mais recherchons-la, ou du moins acceptons-la avec résignation, afin que par elle nous arrivions au bonheur éternel. Ainsi soit-il.

ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

SA SUPÉRIORITÉ SUR L'ESPÉRANCE MONDAINE

Bonum est ponere in Domino spem meam. (Ps. 72, 28.)

Un fait qui se vérifie à chaque instant, c'est que l'homme vit moins par les jouissances actuelles que par celles qu'il attend; sa vie est moins dans une réalité présente que dans quelque chose que l'avenir renferme encore dans son sein et qui souvent ne sera qu'une illusion. Mais illusion ou réalité, cet objet est le terme de toutes les aspirations de son cœur, Ainsi se trouve éminemment vraie cette parole que l'on dit tous les jours : l'homme vit d'espoir. Dès l'instant, en effet, où il n'espère plus, il meurt, ou violemment par un acte énergique de son désespoir, ou insensiblement par une suite inévitable de ce même désespoir.

L'espérance est donc comme la base, le fond de

la vie humaine. Cette vie sera donc d'autant plus forte, plus large, que son fondement sera plus solide. Or, comme il est ici-bas des espérances de plus d'un genre, étudions-les un moment, voyons celles qui peuvent donner plus de vie afin qu'elles soient les nôtres.

Aujourd'hui, comme au temps des premiers Patriarches, on peut diviser les hommes en deux classes : les enfants de Dieu et les enfants des hommes. Seth et Caïn ont aujourd'hui encore leurs descendants. Les uns pieux comme leurs ancêtres, marchent dans les voies du Seigneur, et observent sa loi; les autres pervers comme leur père, oublient leur Dieu, et suivent les désirs insensés de leur cœur. Ceux-là sont les vrais disciples du Christ et nous les appelons pour cela *chrétiens*, et ceux-là sont les partisans du monde et nous les désignons sous le nom de *mondains*.

Ces deux classes d'hommes ont chacune leurs espérances particulières; entre eux il n'est presque rien de commun. Nous pouvons donc diviser les espérances qui font la vie de l'homme en deux classes aussi : les espérances chrétiennes et les espérances mondaines. Nous pouvons ainsi plus facilement les mettre en parallèle. Examinons donc leur origine, leur objet, leur durée et leurs effets. — Un coup d'œil rapide sur chacun de ces rapports, va nous mettre à même de prononcer le jugement le plus sain et le plus équitable.

1° Votre cœur est plein d'espérances, ô chrétiens;

mais d'où viennent-elles? Quelle est leur source? Qui les a fait naître dans votre âme? Me direz-vous qu'elles viennent de vous, que c'est vous qui les avez produites. Mais alors comment se fait-il que vous les puissiez perdre, et qu'en vérité vous les perdriez quelquefois? Comment se fait-il que d'autres qui ont un cœur comme vous, qui ont des désirs comme vous, qui seraient heureux d'avoir les espérances que vous avez ne peuvent cependant pas se les donner! Enseignez-leur par charité le secret de se faire possesseurs d'un bien si précieux. Mais non, vous ne l'avez pas, ce secret, et votre foi, autant que votre bon sens vous disent très bien que les espérances qui débordent dans votre cœur ne sont pas de vous, que vous n'avez pas pu vous les donner, que vous ne seriez pas même assez puissant pour les conserver si Celui dont elles procèdent ne s'en constituait lui-même le gardien : *Spes mea à Domino*, disait David; vous pouvez en dire autant. Votre espérance vient de Dieu. C'est son infinie bonté, c'est sa souveraine munificence qui en a enrichi votre cœur. Il vous a choisi entre mille et, par une préférence qui mérite votre gratitude, il vous a, comme il le fit pour le prophète royal, solidement établi dans l'espérance : *Tu*, *Domine*, *singulariter in spe constituisti me*. Voilà l'origine de vos espérances, chrétiens, est-elle noble, sublime? Montrez celle des vôtres, mondains, et voyons si elle a autant d'éclat et de grandeur.

D'où viennent-elles? vos espérances? Est-ce de

Dieu aussi, qui les a produites? Mais Dieu peut-il produire quelque chose d'aussi petit, d'aussi bas, d'aussi impur, d'aussi éphémère? Nous verrons tantôt que vos espérances sont tout cela.

Dieu peut-il faire naître dans un cœur des espérances qu'il condamne dans un autre? Peut-il ainsi se contredire? Il prononce dans son Évangile, un anathème contre les richesses de la terre, les plaisirs des sens, l'orgueil de la vie et vous voudriez le faire auteur des espérances qui sont fondées sur ces objets? Ah! ne blasphémez pas ainsi la divine sagesse! Vos espérances n'ont point une origine aussi noble; elles viennent des désirs insatiables et criminels de votre cœur. La preuve en est que chacun peut se les donner; il n'a qu'à se laisser aller aux ardentes convoitises de son âme. Or, une pareille origine peut-elle soutenir le parallèle avec celle des espérances du chrétien! Quelle est petite, basse, corrompue à côté de l'autre! Sous le rapport de l'origine, l'avantage est donc pour vos espérances, ô chrétiens; en est-il de même sous le rapport de leur objet?

2° L'objet d'une chose est ce qui en fait le terme. Qu'est-ce qui fait le terme de vos espérances, chrétiens? C'est que vous placez tout votre bonheur dans Dieu lui-même; c'est là, en vérité ce qui constitue l'objet réel de vos aspirations. Vous n'espérez que pour avoir le bonheur et ce bonheur, vous ne l'attendez qu'en Dieu. Le bonheur en Dieu, voilà donc l'objet de vos espérances. Quel est celui des vôtres,

mondains? Est-ce aussi le bonheur en Dieu? Non, car vous ne pensez pas à Dieu, vous ne tendez pas à lui, vous n'aspirez pas vers lui. Mais c'est le bonheur dans la créature, dans les biens de la terre, que vous les appeliez richesses, honneurs, gloire ou plaisirs. N'est-ce pas, en effet, dans leur possession que vous mettez votre bonheur? Et n'est-ce pas à les posséder que vous aspirez sans cesse? L'objet de vos espérances est donc bien inférieur à celui des espérances du chrétien. L'un est tout terrestre, l'autre est tout céleste. Il y a donc entre eux toute la distance du ciel et de la terre : l'un, haut, grand comme Dieu, et l'autre, petit et bas comme la créature.

3° Faudra-t-il donc s'étonner si avec des objets si divers, les espérances que nous comparons, ont des durées si diverses. La solidité, et par conséquent la durée d'une chose ne se calcule-t-elle pas sur la solidité et la durée de ses fondements? Si vous bâtissez sur le sable, si vous édifiez en l'air, pouvez-vous avoir une base solide et par conséquent un édifice durable! Et si vous voulez quelque chose de permanent, n'est-ce pas sur le roc que vous devez construire? Eh bien! tout cela a lieu pour les espérances que nous mettons en parallèle. Les unes ont pour base le roc, et celles-là sont immuables; il n'y a ni vents, ni pluies, ni tempête, ni torrent qui puissent les renverser? Les autres sont basées sur un peu de poussière, sur un peu de fumée. Et pour celles-ci le monde ne peut que les dissiper? Je n'exagère pas. La parole immuable, infaillible de Dieu

sert de base aux espérances du chrétien. Aussi viennent les tempêtes du cœur, vienne l'ouragan impétueux des passions, viennent les grandes eaux des tribulations, elles demeurent fixes et ne sont pas même ébranlées. Au milieu de tant d'efforts combinés pour renverser ses espérances, le chrétien, calme et tranquille, dit avec le prophète : « Le Seigneur est mon salut, que craindrai-je ! *Dominus salus mea, quem timebo?* » « Le Seigneur est le protecteur de ma vie, qui redouterai-je? *Dominus protector vitæ meæ, à quo trepidabo!* » « Si nos ennemis s'élèvent contre moi, s'ils me livrent bataille, j'espérerai encore ; car le Seigneur est le défenseur de tous ceux qui espèrent en lui ; *Protector est omnium sperantium in se.*

Pouvez-vous avoir cette sécurité, mondains? Pouvez-vous être aussi tranquilles sur la solidité de vos espérances? Soyez de bonne foi ! Ah! l'expérience déjà bien souvent, peut-être, vous a fait voir combien caduques, éphémères sont vos espérances pour la plupart du temps, et combien souvent elles sont trompeuses et illusoires. Vous bâtissez sur des vanités, sur des riens, sur un peu de fumée, est-ce merveille alors si votre édifice s'écroule? Que sont, en effet, ces biens que vous attendez sinon de pures bagatelles? Que sont vos rêves de félicité terrestre, sinon des rêves, des chimères. Que sont ces honneurs, cette gloire après lesquels vous aspirez sinon une ombre, une vapeur? Faut-il donc s'étonner si, semblables à la fleur des champs qui ne dure qu'un matin, elles vont s'effeuillant peu à peu, l'une après

l'autre, jusqu'à ce que la mort, comme un vent impétueux, les fasse disparaître toutes en un seul instant. Votre vie, ô mondains, n'est qu'une série plus ou moins longue d'illusions plus ou moins brillantes qui ont toutes leur désenchantement; car vos espérances, dit l'Esprit de Vérité, sont comme le duvet que le vent emporte, comme l'écume légère que la tempête dissipe, comme la vapeur que le vent disperse et comme le souvenir du voyageur qui s'est un instant reposé sous votre toit. Vous avez couru après la vanité, et la vanité devient votre châtiment par le vide affreux, immense, qu'elle opère dans votre cœur. Vous pensiez remplir ce cœur et en choisissant mal l'objet de vos espérances vous n'avez fait que creuser plus profonds les abîmes qu'il renferme.

4° Ce n'est point le seul effet de cet égarement; car toute votre vie s'en ressent. Comparez-la, en effet, avec celle du chrétien et voyez quelle différence. Lui s'élève à la sublimité d'une vie toute spirituelle; il vit plutôt en ange qu'en homme. Et vous, vous traînez lourdement dans les sentiers boueux d'une vie presque toute matérielle; vous vous élevez bien quelquefois par de nobles pensées, par de généreux sentiments, mais vous n'atteignez jamais à la hauteur du chrétien, et encore c'est pour retomber aussitôt. Le chrétien tombe sans doute quelquefois aussi, mais rarement il tombe bas et toujours c'est pour se relever aussitôt après et prendre un essor plus sublime. Semblable, en cela, l'un à l'aigle qui

habite toujours les hauteurs des cieux, ne s'abat quelquefois que pour prendre un vol plus hardi; et l'autre à cet animal de basse-cour qui marche plutôt qu'il ne vole, s'élève rarement, jamais un peu haut et retombe soudain. Or, tout cela est le fruit des espérances, car telle cause, tel effet. L'espoir, c'est la vie de l'homme, avons-nous dit; il doit donc y avoir un rapport nécessaire entre les espérances et la vie. Des aspirations vicieuses ne peuvent donc donner qu'une vie criminelle; de même de saintes aspirations ne peuvent produire qu'une vie sainte. Tout est donc là, ô chrétiens auditeurs, le grand problème de la vie est résolu; elle sera ce que sont vos espérances. Si vous voulez la voir couler pure et sainte, appelez dans vos âmes par l'ardeur de vos désirs, par la ferveur de vos prières les espérances de la foi. Celui qui est le Père de tout don parfait entendra vos vœux et jettera dans vos cœurs ce trésor précieux qui fera de vous de bons chrétiens ici-bas et des heureux là-haut. Ainsi soit-il.

PARALLÈLE DES JOIES DU CIEL AVEC CELLES DE LA TERRE

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT

Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te. (PSAUME 83,5.)

Mes Frères,

L'Eglise de la terre fait entendre aujourd'hui des chants de joie et de jubilation ; elle fait éclater des transports d'allégresse qui font soupçonner qu'elle célèbre quelque fête extraordinaire. Quel est donc celui qu'elle honore en ce jour ? Est-ce le divin Jésus ? Est-ce la divine Marie ? Est-ce un apôtre ? Est-ce un martyr ? Est-ce un confesseur de la foi ? Serait-ce une vierge ? Non, mais c'est Jésus, c'est Marie, ce sont tous les Apôtres, tous les martyrs, tous les confesseurs, toutes les vierges, en un mot

tous les saints que l'Eglise honore en ce jour. Elle se réjouit du bonheur de tous ; elle veut rendre à tous un culte solennel et public, parce qu'elle veut se faire de tous tout autant de protecteurs et d'amis.

Membres de l'Eglise de la terre, réjouissons-nous avec elle du bonheur de l'Eglise du ciel; réjouissons-nous en pensant que parmi les membres de cette Eglise, nous avons assurément quelqu'un de ceux que nous avons aimés et chéris sur la terre : un père, une mère, un époux, un frère, une sœur, quelque ami. Mais réjouissons-nous surtout par la pensée que nous sommes destinés à partager un jour la même félicité. Oui, mes frères, le bonheur du ciel, les joies du paradis nous attendent, elles seront un jour notre partage si nous le voulons. Mais pour nous en rendre dignes, qu'avons-nous à faire? Ce qu'ont fait les saints : un peu moins rechercher les joies de la terre et soupirer davantage après celles du ciel. Nous obtiendrons ce résultat, si nous établissons le parallèle des unes avec les autres. Cet examen approfondi vous montrera la supériorité des joies du ciel sur celles de la terre et vous dira éloquemment quelles sont celles que vous devez rechercher et vous procurer. Afin de vous en faire parfaitement saisir la différence, considérons ces joies sous quatre rapports divers : 1° Sous le rapport de leur objet; 2° sous le rapport de leur origine; 3° sous le rapport de leur étendue ; et enfin 4° sous le rapport de leur durée. Suivez ce développement.

Joys of St - Joys of E.
1) Object of Joys — 3) Their extent
2) Origin " " 4) " Continuance

I

Quel est l'objet des joies de la terre? L'homme en vertu de sa liberté peut produire des actions bonnes ou mauvaises, d'où il résulte qu'il peut se procurer une double joie : une joie pure, innocente, attachée aux œuvres bonnes, et une joie impure, coupable, attachée aux œuvres mauvaises; nous ne devrions point compter parmi les joies de la terre, celles qui naissent du crime, car elles ne sont point de véritables joies. L'inquiétude, en effet, les accompagne, le dégoût les suit, les remords les punissent, les joies enfantées par le crime sont des joies infernales et qui par conséquent ont une opposition directe, nécessaire avec celles du ciel. Nous les compterons néanmoins, elles ne feront que mieux ressortir la différence qui existe entre les unes et les autres. Quel est donc encore une fois, l'objet des joies de la terre? Le crime, c'est-à-dire, l'orgueil, l'envie, la haine, la médisance, la calomnie, l'intempérance, les impuretés de toute espèce ; voilà quel est l'objet des joies coupables du méchant, parce qu'il a humilié, méprisé son rival et son semblable qu'il a tiré une vengeance éclatante de l'injure qu'il lui a été faite; parce qu'il s'est enrichi à ses dépens, qu'il l'a décrié, perdu de réputation, qu'il a satisfait ses appétits sensuels, grossiers et brutaux, tel est le motif, pour lequel le pervers se réjouit.

Est-ce pour un semblable motif, pour de semblables objets que nos saints se réjouissent dans le ciel, ô mon Dieu ? oh non, votre paradis serait un véritable enfer s'il en était ainsi. On se réjouit parce qu'on a été humble, chaste, charitable, bienfaisant, miséricordieux. Oh ! que ces joies sont bien supérieures aux autres ! il y a autant de différence entre celles-ci et celles-là, qu'il y en a entre la vérité et le mensonge. Mais laissons de côté ces joies dignes de régner dans l'empire de Satan, et ne nous occupons que des joies légitimes et innocentes, des joies que l'homme peut goûter sans se rendre coupable, de ces joies que le ciel a semées çà et là dans le sentier de la vie pour nous conduire au sentier de toute joie, au paradis.

Quel est l'objet des joies légitimes et innocentes de la terre? le monarque se réjouit de voir poser sur son front une couronne qui lui soumet un peuple glorieux et puissant, il se réjouit de voir fleurir dans ses états les arts, les sciences et l'industrie, de voir ses ennemis tenus en arrêt par des troupes nombreuses et vaillantes.

Le conquérant triomphe d'avoir vaincu ses ennemis et de voir les limites de ses conquêtes se reculer indéfiniment.

Le savant met sa joie dans les secrets qu'il arrache à la nature. L'orateur se plaît à émouvoir les masses, à les dompter par la puissance de sa parole.

Le riche est heureux de pouvoir chaque jour ajouter à son trésor et à ses domaines.

L'artisan oublie ses peines dans le succès de son

travail et le laboureur déride son front en contemplant une abondante moisson.

Le jeune homme se réjouit dans les plaisirs qu'il se donne, dans les joies qu'il se procure, dans les amusements auxquels il se livre. L'homme mûr se réjouit dans le succès d'une entreprise, dans la prospérité d'un commerce, dans les progrès d'une industrie, et le vieillard se plaît à vanter sa sagesse et sa prudence et à louer les temps passés. La mère est heureuse quand elle tient son enfant dans ses bras, l'enfant est heureux sur les genoux de sa mère, l'époux se réjouit à cause de son épouse et l'épouse est dans la joie à cause de son époux, l'ami se plaît à converser avec son ami. Le voyageur est dans l'allégresse quand il touche au terme de son voyage, le passager quand il aperçoit le port et l'exilé quand il foule de ses pieds le sol de la patrie, tel est à peu près le catalogue des joies légitimes, pures et innocentes de la terre, mais encore que sont-elles en présence des joies du ciel, elles ne sont que de véritables joies d'enfant, tout leur objet est minime et petit en comparaison de ce qui fait l'objet des joies du ciel.

En effet, on se réjouit là-haut dans la véritable patrie, mais de quoi se réjouit-on? d'avoir acquis une couronne, non pas périssable comme celles de la terre, non pas une couronne composée de quelques fleurons qui représentent tout autant d'inquiétudes, de peines et de craintes, mais une couronne impérissable, brillante comme mille soleils et dont les mille

fleurons représentent tout autant de victoires. On se réjouit dans le ciel d'être en possession d'un royaume non pas resserré par d'étroites limites comme les royaumes de la terre, non pas d'un royaume bouleversé sans cesse par les révolutions, agité continuellement par le souffle violent des passions de l'ambition surtout comme une vaste mer par l'impétueux ouragan. Non pas d'un royaume dévasté par les guerres, la famine et les maladies, mais d'un royaume qui n'a d'autres bornes que l'infini, où règne sans fin l'ordre, la prospérité et la paix. On se réjouit non pas d'avoir remporté une victoire sur son semblable, de l'avoir soumis à ses lois, d'avoir conquis une contrée, une province, mais on se réjouit d'avoir remporté mille victoires sur l'enfer, sur le monde et sur ses passions, on se réjouit enfin d'avoir conquis le plus grand de tous les royaumes, le royaume du ciel.

On se réjouit dans la véritable patrie d'avoir su, non pas calculer le mouvement des astres, leur grandeur et leur distance, non pas d'avoir arraché aux éléments leur énergie, aux entrailles de la terre leurs richesses, à toutes les créatures leurs mystères, mais on se réjouit d'avoir su mesurer la distance qu'il y a de la terre au ciel, et de l'avoir franchi malgré les obstacles de toute espèce qui se rencontrent pour aller trouver dans ce séjour le dernier mot de toutes les énigmes et l'éclaircissement de tous les mystères.

On se réjouit dans le ciel non pas d'avoir excité, agité, ému les peuples par les flots d'une éloquence toute mondaine, mais on se réjouit d'avoir gagné

des adorateurs à Jésus-Christ par un sage conseil, une salutaire instruction et un charitable avertissement.

On se réjouit d'avoir su acquérir non pas quelques viles pièces de monnaie, non pas quelques coins de terre, non pas des richesses périssables dont la conservation est une source féconde de sollicitude, d'anxiété, d'ennui et de crainte, mais des biens qui seuls méritent ce nom, des biens infinis, des biens qui ne sont autres que l'auteur de tous les biens, des richesses que l'on possède sans inquiétude, dont la conservation ne cause aucun souci et qu'on ne craint pas de perdre parce qu'on a la certitude de les posséder toujours.

On se réjouit dans le ciel d'être en possession non pas de plaisirs frivoles, vains, passagers, mêlés de tristesse et de peine, qui viennent goutte à goutte, mais de plaisirs réels et durables qui coulent par torrents et ne tarissent jamais : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.* Non seulement ceux qui les possèdent sont rassasiés, enivrés : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* Mais, dit saint Paul, leur félicité est en quelque sorte au-dessus de leurs forces, elle est comme un poids sous lequel ils succombent : *Supra-modum æternum gloriæ pondus.*

On se réjouit dans le ciel du bon succès, non pas d'un procès, d'un commerce, d'une industrie, d'une affaire comme celles qui occupent les mondains ici-bas, mais du succès le plus important de tous les procès, celui qui s'était engagé entre soi et l'enfer,

le monde et les passions; mais du bon succès du commerce qu'on avait lié avec Dieu et qui a produit un gain infini, du bon succès de ces industries par lesquelles on tâchait de s'enrichir pour le ciel, mais du bon succès de la plus importante, de la plus nécessaire de toutes les affaires, du salut.

On se réjouit d'avoir possédé non les qualités qui font l'honnête homme, mais les vertus qui font les chrétiens et les saints.

On se réjouit de la présence non d'un père, d'une mère, d'un époux, d'un frère et d'un ami pleins d'imperfections, remplis de misères comme ceux que l'on possède ici-bas, mais de la présence du meilleur de tous les pères, de la plus tendre de toutes les mères, du plus aimant de tous les époux, du plus aimable de tous les frères, du plus sincère de tous les amis.

On se réjouit enfin, voyageurs, d'avoir achevé la course la plus importante, passagers, d'être entrés au port du salut éternel, exilés d'avoir foulé aux pieds la véritable patrie.

Est-il évident, maintenant, chrétiens, que l'objet des joies du Ciel est supérieur à celui des joies de la terre, n'est-ce pas un diamant à côté d'un vil métal? un immense foyer en présence d'une étincelle, un flambeau brillant en face d'une lampe mourante? Étudions maintenant la différence qui résulte de leur origine.

Source origine des joies

II

Deux mots suffisent, mes frères, pour vous montrer combien diverses sont les sources des joies du ciel et celles de la terre.

Parmi les joies de la terre presque toutes viennent de sources plus ou moins corrompues, si vous en exceptez celles du jeune âge qui naissent de l'innocence. Les autres ne découlent guère que des passions plus ou moins désordonnées. Pour l'un, c'est la passion de l'orgueil, pour l'autre, la passion des honneurs, pour celui-ci la passion des biens de la terre, pour celui-là la passion des sens, pour tous enfin, une passion, c'est-à-dire quelque chose de déréglé, d'outré, qui ne produit guère les joies pures, sages et modérées. Et encore s'il est des joies qui viennent de passions honnêtes, elles ont leur raison d'existence dans des objets si vains, si frivoles, si passagers, si petits, qu'elles ne peuvent se glorifier de leur origine. En est-il ainsi des joies du ciel? Tant s'en faut!!!

Elles naissent toutes de l'amour le plus pur, de l'amour de Dieu, de l'amour de ce qu'il y a de plus aimable, la souveraine perfection; elles naissent de la contemplation de la beauté suprême et infinie.

Elles naissent du souvenir des actions les plus généreuses, elles naissent de la certitude où l'on est de jouir toujours du même bonheur et d'un bonheur

qui se renouvellera à chaque instant. Oh! que ces sources sont bien supérieures! qu'elles sont capables de donner du prix aux joies qui peuvent les revendiquer! Supériorité donc sous le rapport de leur origine. Supériorité encore sous le rapport de leur étendue.

III

Comment vous parler de l'étendue des joies de la terre, lorsque nous sommes presque en droit de mettre en question leur existence? Y a-t-il en effet de véritables joies ici-bas? leur existence n'est-elle pas plutôt imaginaire que réelle? l'esprit de l'homme et son cœur surtout ne seraient-ils pas aveuglés par quelque fausse apparence lorsqu'ils croient trouver ici-bas la joie et le bonheur? n'exagérons rien, mais avouons qu'elles sont bien petites, ces joies, bien étroites, en présence de l'énorme masse de peines, de chagrins, de souffrances qu'on est obligé de dévorer.

Quelle est, en effet, la condition de l'homme ici-bas? qu'est-ce que c'est que la vie? Ah! vous ne le savez que trop, chrétiens, l'expérience ne vous l'a que trop appris. L'existence de l'homme ici-bas n'est qu'une série plus ou moins longue de souffrances, de tribulations, de misères, d'angoisses, de tristesses, d'amertumes, d'ennuis, de dégoûts et de larmes. *Homo natus de muliere, brevi vivens tempora, repletur*

multis miseriis. Ses larmes arrosent son berceau, la terre à laquelle il arrache le morceau de pain dont il a besoin pour sustenter ses jours est sa couche qu'il ne quittera que pour entrer dans un cercueil. L'homme naît dans la souffrance, il vit dans la souffrance, il meurt dans la souffrance. La souffrance, toujours la souffrance, voilà quel est son partage ici-bas. *Cum tædio est tempus vitæ nostræ*. Notre vie est lourde et elle est traversée de mille misères. *Repletur multis miseriis*.

Si quelquefois le front de l'homme semble se dérider et son cœur s'épanouir, ce n'est qu'un moment de trêve que lui laisse la douleur et qui ne servira qu'à rendre plus cuisant l'accès qui va suivre. Le saint homme Job avait bien raison de dire il y a plus de trente siècles, la vie de l'homme est un combat continuel. *Militia est vita hominis super terram*. Oui, la vie est un combat et un combat incessant, sanglant, opiniâtre contre le démon, l'enfer, le monde et nos passions, contre l'adversité, les revers, les maladies, les éléments qui tous, sans qu'on s'en doute, conspirent à nous donner la mort. Voilà, en peu de mots, ce que c'est que la vie considérée dans son ensemble; voilà ce qu'elle est ordinairement. Et, s'il en est ainsi, la souffrance laisse-t-elle beaucoup de place à la joie et n'avions-nous pas raison tout à l'heure de mettre en question son existence?

Cependant recueillons ces quelques joies de la terre éparses çà et là parmi ces amas de souffrances,

réunissons les joies de l'enfance, les plaisirs de la jeunesse, les douceurs bien rares de l'âge mûr et celles plus rares encore de la vieillesse, et nous aurons une idée de l'étendue des joies de la terre. Oh ! qu'elles sont petites, qu'elles sont étroites, en comparaison des joies du ciel ! Celles-ci sont plus hautes que le ciel, plus vastes que l'espace, plus profondes que l'abîme, elles s'étendent de l'infini à l'infini ; elles n'ont d'autres bornes que l'infini, l'infini seul peut les mesurer.

C'est là, dit le Sage, que les élus de Dieu n'auront rien à craindre, rien à souffrir, qu'ils n'auront plus besoin de rien ; ils ne ressentiront nul trouble sur le présent, nulle inquiétude sur le passé et nulle crainte sur l'avenir, ils seront abondamment consolés de toutes les disgrâces, de tous les malheurs qu'ils auront soufferts en leur vie ; leurs larmes seront séchées par le doigt même de Dieu : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum :* ils n'auront plus ni faim ni soif. *Non esurient, neque sitient :* ils ne souffriront plus ni le froid de l'hiver, ni la chaleur de l'été, parce qu'ils ne seront plus sujets à aucune incommodité des saisons : *Nec cadet super illos sol neque ullus æstus.* Il n'y aura dans ce séjour de délices ni travail de l'esprit, ni fatigue du corps, il n'est plus question pour eux que d'un parfait repos. *Ut requiescant à laboribus suis.*

Il n'y aura plus ni larmes, ni chagrins, ni disgrâce, ni maladies, ni cris, ni douleurs, *neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra.* La mort n'aura

plus de pouvoir sur eux, ils seront à l'abri de ses horreurs et de ses coups : *Non tanget illos tormentum mortis.* Un jour toujours serein, toujours beau, toujours plein des mêmes plaisirs régnera à jamais dans l'éternité. Telle est en un mot l'étendue des joies du ciel, dit l'Apôtre, que l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, que son oreille n'a jamais entendu et que son cœur n'a jamais rien pu sentir qui puisse lui être comparé ! Cependant que n'a pas vu l'œil de l'homme ? que n'a pas senti son cœur? que n'a pas rêvé son esprit?

Que sont donc les joies de la terre en comparaison de celles du ciel ? Moins qu'un grain de sable en présence de l'univers, moins qu'une goutte d'eau en face de l'océan. Disons encore un mot de leur durée.

IV

Plus rares que le raisin après la vendange, que l'épi qui a échappé à la faucille du moissonneur, les joies de la terre sont-elles au moins durables ? Une fois qu'on les a attachées au char de la vie, peut-on espérer d'en jouir quelque temps ? Ici encore, mes frères, l'expérience, ne nous apprend elle pas cent fois pour une que nous ne devons pas trop nous applaudir d'une victoire remportée sur la douleur, parce que celle-ci aura bientôt sa revanche?

Ne nous a-t-elle pas fait voir que si nous avons été assez heureux pour approcher de nos lèvres la coupe enchantée des plaisirs, nous ne devons pas trop nous réjouir, car nous trouverons bientôt le fond, et encore quel fond? Un fond rempli de la plus cruelle amertume.

L'expérience ne nous montre-t-elle pas que les joies de la terre sont plus semblables à des fantômes qu'à des réalités ; qu'elles s'évanouissent au moment où l'on croit les étreindre ; qu'elles disparaissent au moment où l'on croit les saisir? Plus promptes que l'ombre, elles passent et ne sont plus ; plus rapides que l'éclair, elles brillent et s'évanouissent. Est-il rien de plus éphémère? Est-il rien de plus passager?

« J'ai vu, dit le prophète, un de ces heureux du siècle, élevé au faîte des honneurs et des plaisirs : *Vidi impium superexaltatum.* Je n'ai fait que passer, et à peine ai-je eu détourné les yeux, que déjà il n'était plus : *Transivi et ecce non erat.* » Les joies de la terre ne durent pas plus qu'un songe, elles s'évanouissent comme un fantôme : *Præterit enim figura hujus mundi.* Elles ressemblent, dit le Sage, à à un peu d'écume que l'eau soutient et que le moindre souffle dissipe : *Tanquam spuma gracilis.* Les joies de la terre, ajoute le Saint-Esprit sont fugitives et le deuil les accompagne toujours : *Extrema gaudii luctus occupat.* En voulez-vous un exemple? Henri IV était un jour mélancolique et triste, ses courtisans, pour dissiper ses ennuis lui disent :

« Prince, d'où peut venir votre chagrin? Nous ne pouvons pas comprendre que vous ne soyez pas heureux, votre front est ceint de la plus belle couronne du monde, vous commandez à un penple nombreux qui a pour vous toute la soumission, l'amour et le respect qu'un enfant a pour son père, vous avez une épouse accomplie, des enfants qui promettent un brillant avenir. Comment donc n'êtes-vous pas heureux? — Tout cela, mes amis, tout cela ne donne pas le bonheur, reprend le prince avec gravité. Qu'est-ce donc que tout cela puisqu'il faut le quitter? » Et quelques heures sont à peine écoulées que cet infortuné monarque tombe sous le glaive d'un assassin, et quelques heures après, et la France et son trône et sa gloire et sa famille ne sont plus rien pour lui : oui le bonheur de la terre est tout à fait transitoire.

Mais par contre, est-il rien de plus stable, de plus solide que les joies du ciel? Les hommes naissent et meurent, les siècles commencent et finissent; les empires s'élèvent et tombent, le ciel et la terre passeront, mais les joies du ciel ne passeront pas. C'est une coupe à laquelle boiront mille bouches et qui ne s'épuisera jamais. C'est un fleuve dont les flots se poussent et se succèdent sans interruption. C'est une mer sans fond et sans rivage. Joie aujourd'hui, joie un siècle, joie des millions de siècles, joie toujours, toujours et toujours l'éternité et le bonheur, et toujours l'éternité et le bonheur. Voilà, mes frères, quelle est la mesure des joies du ciel. En

présence de ces pensées, comment pouvons-nous encore trouver quelque plaisir dans les joies de la terre? Comment pouvons-nous ne pas nous écrier avec un grand saint : « *Quam sordet terra cùm cœlum aspicio!* Que la terre me paraît méprisable quand je regarde le ciel! » Comment pouvons-nous ne pas demander avec saint Paul la dissolution de nos corps, pour entrer de suite en possession de ce bonheur ineffable dans son objet et dans son origine, immense dans son étendue et éternel dans sa durée. Puissent nos cœurs à l'exemple des saints se détacher des vaines joies du monde et ne soupirer qu'après celles du ciel que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE D'UN PATRON

Qui timent le magni erunt per omnia. (JUDITH, XVI, 19.)

Mes Frères,

Souvent, du haut de cette chaire, on vous a redit la sainte vie et la mort plus sainte de votre glorieux patron; et c'est toujours avec un nouveau plaisir que vous entendez parler de cet illustre protecteur. Je serais donc certain de vous être agréable en vous présentant aujourd'hui le tableau de cette existence si chrétienne. Je n'en ferai rien cependant de peur de ne pas louer comme il le mérite celui que Dieu a placé dans le ciel et que vous entourez ici-bas de tant de vénération et de tant d'amour. Je me bornerai à vous rappeler les moyens de mettre à profit la connaissance que vous avez des vertus de votre saint patron. Il ne suffit pas, en effet, mes frères, d'admirer les saints : il faut surtout les aimer, les honorer et les imiter.

I

Nous devons honorer nos patrons. — L'honneur prenant ici le sens d'hommage, de vénération, ne peut légitimement avoir d'autre objet que la grandeur, ou réelle, ou au moins apparente; en d'autres termes on ne doit honorer que ce qui est vraiment grand ou paraît l'être. Rien de ce qui est bas, vil, dégradant ne peut mériter le respect d'une âme qui se respecte elle-même. Quand donc un hommage s'échappe d'un cœur noble et s'en va atteindre un être quelconque, à coup sûr cet être possède une grandeur réelle ou au moins apparente. Il est vrai que nous ne devrions jamais honorer que ce qui est vraiment grand, mais n'oublions pas que notre intelligence est trop bornée pour ne jamais se tromper. L'essentiel est que notre intention soit droite. Aussi Dieu nous pardonnera aisément d'honorer ceux de nos semblables que nous croyons grands, parce qu'ils excellent par leur science, leur bravoure, ou leur génie, bien qu'en réalité il n'y ait pas là les caractères de la véritable grandeur.

Où est donc cette véritable grandeur? Quelles en sont les marques? Écoutez. Louis XIV venait de mourir; Massillon fut chargé d'en faire l'oraison funèbre. Louer celui que ses peuples avaient surnommé le Grand, et qui avait su mériter pour son siècle une semblable dénomination, n'était pas un mince travail.

L'orateur parut un moment interdit, mais un coup d'œil jeté sur l'étroit cercueil où s'étaient ensevelies tant de gloire et de puissance, lui découvrit out le néant des grandeurs terrestres, et soudain s'échappa de sa poitrine cette parole dont le retentissement est arrivé jusqu'à nous : « Dieu seul est grand, mes frères ! » Oui, chrétiens, Dieu seul est grand, et toute véritable grandeur vient de lui. Pareil au soleil qui répand ses rayons sur tout ce qui l'environne, Dieu laisse sa grandeur s'épandre sur les êtres qui sortent de ses mains. Et de même qu'on est plus éclairé au fur et à mesure qu'on se place plus près de l'astre roi; ainsi on devient d'autant plus grand qu'on se rapproche davantage de la source de toute grandeur. Si donc vous voulez trouver sur terre l'homme vraiment grand, cherchez-le parmi ceux qui vivent dans l'intimidité de Dieu, c'est-à-dire parmi les saints. Là est la vraie grandeur, la vraie élévation, la vraie gloire, car là se trouvent les plus grandes vertus, la plus haute perfection.

Ce n'est pas en suivant la pente de sa nature que l'homme s'élève, mais en résistant à ses passions et à tous les entraînements du mal. La sainteté est un sommet ardu, élevé où l'on n'arrive que par de constants et généreux efforts. Pour emporter cette citadelle, vestibule du ciel, il faut soutenir de longs combats contre les efforts combinés du monde de l'enfer et des passions.

La sainteté est donc le chemin de la vraie gran-

deur; que dis-je? Elle en est la condition indispensable, le caractère essentiel. On n'est grand que si l'on est saint, tout comme aussi l'on est grand dès que l'on est saint. Et ce n'est pas seulement aux yeux de la foi que les saints sont vraiment grands, ils le sont aussi au point de vue humain. Sans doute un certain monde ne pense point ainsi. Il ne voit encore que des esprits faibles, des âmes pusillanimes, des cœurs froids, mais tout homme sensé et impartial est obligé de reconnaître que nos saints sont vraiment grands, soit par les grandes actions qu'ils ont faites, soit par la grandeur d'âme qui les a animés et conduits.

Oui, nos saints ont été de vrais héros qui se sont élevés au-dessus des sens et qui ont montré le plus beau caractère. On vante avec raison ces génies profonds qui ont été le flambeau de l'ancien monde, les philosophes dont les investigations personnelles étonnent, ces orateurs d'Athènes et de Rome dont l'éloquence n'a pas encore été dépassée, ces conquérants fameux en présence desquels la terre se taisait; et cependant en est-il un seul qui mérite d'être placé près du dernier des pêcheurs de Galilée?

Les philosophes et les apôtres se sont donnés comme les docteurs du monde, mais qui a fait plus de disciples, qui a produit plus de fruit? Socrate, Platon, Aristote, Pythagore enseignent; leurs leçons révèlent des intelligences hors ligne, et néanmoins le nombre de leurs disciples se réduit à quelques individualités, tandis que le monde reste dans l'igno-

rance, les préjugés et la dégradation. Jésus-Christ a dit à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations. » Ils obéissent, se dispersent dans tout l'univers, prêchent des dogmes qui dépassent la raison, une morale qui semble se complaire à contrarier les inclinations du cœur, et les peuples en foule viennent non seulement écouter ces leçons étranges, mais les mettent en pratique et en font la règle de leur conduite. Soudain le monde se transforme, la société se renouvelle, l'ignorance disparaît, les préjugés se dissipent, les temples païens s'écroulent, les idoles sont renversées, le vrai Dieu reçoit les hommages de sa créature. Dès lors le crime se cache, la vertu se montre au grand jour et captive les cœurs ; la paix, le bonheur règnent partout où la voix de l'apôtre s'est fait entendre.

Nous admirons l'éloquence de ce Démosthène qui soulevait la Grèce entière contre Philippe de Macédoine, de ce Cicéron qui excitait Rome contre les conspirateurs, mais combien plus grande fut l'éloquence des pêcheurs de Génésareth ! Plus grande par son objet et par ses fruits. L'intérêt d'un seul individu ou tout au plus d'un seul peuple fut toujours le principe inspirateur de l'éloquence profane, et souvent les fruits en furent chétifs ; mais le but de l'éloquence apostolique fut tout autre. Il ne s'agissait plus des intérêts matériels ou même de la liberté d'un seul peuple, mais du bonheur éternel de tous les hommes ensemble ; et toujours les résultats les plus heureux couronnèrent la parole sacrée.

Pierre paraît sur les places de Jérusalem ; il dit aux Juifs que celui qu'ils ont crucifié est l'Homme-Dieu ; et aussitôt les cinq ou six mille personnes renoncent à leurs erreurs, embrassent la foi de Jésus-Christ et se rangent généreusement sous l'étendard de la croix.

Paul se fait recevoir à l'Aréopage, et, dans son grec à demi barbare, il reproche aux Athéniens d'être superstitieux à l'excès, et il leur révèle le Dieu qui jusque-là avait été pour eux un Dieu inconnu ; et toute la ville s'émeut, et de remarquables conversions s'opèrent.

Alexandre, César, Napoléon ont sans doute cueilli de brillantes couronnes; leurs exploits resteront dans l'histoire comme un monument de leur valeur ; mais après tout quel a été le résultat de leurs victoires ? Ils ont satisfait leur orgueil, leur ambition, mais grand Dieu ! à quel prix ! Au prix du sang de plusieurs millions d'hommes, du désespoir des peuples, du ravage des campagnes, du pillage des villes, de l'incendie des moissons et des villages. Est-ce ainsi, ô mon Dieu ! que vos apôtres, que vos saints missionnaires ont conquis l'univers ! Tant s'en faut. Leurs conquêtes poussées plus loin que celles de ces farouches guerriers, furent des conquêtes paisibles. La croix d'une main, le bâton de voyageur de l'autre, ils ont porté la paix et le bonheur chez les peuples qu'ils ont visités. Leurs victoires n'ont coûté d'autre sang que celui de leurs veines et d'autres larmes que celles de leurs yeux.

Mettrons-nous en parallèle le courage des soldats chrétiens avec celui des héros que préconise le siècle? Ceux-ci affrontent la mort et donnent leur sang pour leur patrie. Leur dévouement est beau, sans doute, leur vaillance est admirable, mais combien plus beau est le dévouement de ceux-là! Combien plus admirable est leur bravoure! Quelle intrépidité! Quel héroïsme! Ils ne sont point animés comme les soldats du monde par l'exemple de mille et mille compagnons d'armes, par les harangues éloquentes de leurs chefs, par les sons entraînants de l'airain guerrier, par les vapeurs enivrantes du salpêtre embrasé, par l'espoir de conquérir la croix des braves; ils ne voient au contraire devant eux qu'une mort ignominieuse. Ils meurent seuls comme des criminels, ils endurent les tortures les plus cruelles pour ne recueillir que le mépris des spectateurs. Ah! il faut l'avouer, il y a là un héroïsme qui dépasse le premier de toute la distance de la terre au ciel.

Et cependant il y a peut-être quelque chose de plus grand encore dans le courage et la constance de ces vierges chrétiennes qui ont triomphé de la chair et du sang en s'arrachant aux affections les plus douces de la famille, aux espérances les plus flatteuses du siècle, pour se consacrer au service du pauvre, du malade, de la veuve et de l'orphelin. La foi et la charité chrétienne seules peuvent faire les vraies héroïnes.

A leur tour ne sont-ils pas vraiment grands ces pontifes vénérables qui ont illustré l'Eglise de Dieu

par leur sagesse et l'ont éclairée par leur génie? Leurs œuvres intellectuelles, supérieures à celles des philosophes païens, seront jusqu'à la fin des temps, pour la société; des guides sûrs, des flambeaux resplendissants.

Que l'on compare donc tant que l'on voudra les grandeurs dont le monde se fait gloire avec celles de nos saints, toujours l'avantage restera de notre côté. Si donc on ne cesse d'honorer les grandeurs mondaines, pourrons-nous assez honorer les grandeurs chrétiennes? Gloire donc à nos saints! Mais là ne doivent pas se borner nos hommages : Nos patrons sont nos bienfaiteurs, nous devons donc les aimer.

II

Il était d'usage chez les Romains que parmi les familles nobles et puissantes qui composaient le Sénat chaque habitant de la campagne se choisît un patron, c'est-à-dire un protecteur. Celui-ci devait non seulement plaider la cause de son client devant le Sénat, quand il devenait justiciable de cette haute assemblée; mais il était tenu de faire valoir ses droits devant toutes les juridictions, de les diriger dans ses affaires et de les protéger contre tous ses ennemis, quels qu'ils fussent. Ce que la sagesse de Rome païenne avait fait pour sauvegarder les intérêts temporels de ses enfants la sagesse de Rome chré-

tienne l'a fait pour les intérêts éternels du peuple fidèle.

Il y a dans l'Eglise de Jésus-Christ, comme dans toute société, quoique sous des rapports différents, des grands et des petits, des puissants et des faibles. Les grands, les puissants sont ceux qui demeurent près du grand Roi; ce sont les saints. Les petits et les faibles sont ceux qui travaillent péniblement ici-bas à se rendre heureux; ce sont les chrétiens. Or, pour venir à bout de cette sainte et noble entreprise, ceux-ci ont à triompher d'ennemis nombreux et puissants. Afin de seconder leurs généreux efforts, l'Eglise a voulu que chacun d'eux se choisît un protecteur parmi les saints du ciel. Et non seulement elle a voulu que chaque chrétien eût son patron, mais elle exige que chaque cité, chaque village, chaque paroisse aient le leur. C'est ainsi que, mes frères, votre paroisse s'est donnée pour patron saint...

Ces patrons sont sans cessse au pied du trône de l'Eternel; ils y sollicitent pour leur clients les grâces et tous les biens dont ils ont besoin; ils parlent en leur faveur; ils les protègent contre les attaques de leurs ennemis. Sentinelles vigilantes, ils ont sans cesse les yeux fixés sur eux pour les préserver des surprises de l'esprit de ténèbres.

Aucun de nos besoins n'échappe à nos patrons, chrétiens; et si nous sommes si souvent dans la disette spirituelle; si trop souvent nous succombons sous les traits de l'ennemi, c'est que nous ne sa-

vons pas mériter que leurs supplications soient exaucées du ciel.

Or, mes frères, pour tant de dévouement de la part de nos patrons, pour tant de grâces qu'ils nous obtiennent, que leur donnerons-nous en retour? Rien, si ce n'est notre amour. Ils ne demandent rien de plus. C'est peu, sans doute, et cependant ce peu nous ne l'accordons pas toujours. Trop souvent nous sommes indifférents à l'égard de nos patrons. C'est une ingratitude dont nous rougirions de nous rendre coupables à l'égard du dernier des hommes. Soyons plus reconnaissants envers des amis si fidèles, des protecteurs si dévoués. Dès aujourd'hui faisons preuve de ces sentiments en célébrant leurs triomphes par les transports d'une joie franche, mais sainte et pure. Banissons désormais de nos fêtes patronales tout ce qui en ferait des fêtes païennes. Arrière, par conséquent, ces festins immodérés qui font échec à la tempérance, ces amusements profanes où va se briser la vertu la plus solide, ces réunions scandaleuses qui pouvaient convenir aux fêtes de Cythère ou de Paphos, mais qui déshonorent nos fêtes chrétiennes.

Après cela la meilleure marque que nous puissions donner de notre amour euvers nos saints patrons, c'est de les imiter.

III

Lorsqu'on aime sincèrement une personne on fait tous ses efforts pour lui devenir semblable. Dans ce but on cherche à faire passer en soi, les habitudes, les manières de faire de la personne aimée. On veut façonner son caractère sur le sien ; on épouse ses idées; on s'inspire de ses affections et de ses haines; on partage tous ses sentiments ; on le fait pour lui être agréable et pour lui faire comprendre qu'on l'aime. Ainsi devons-nous faire à l'égard de nos patrons, si nous voulons leur témoigner un réel amour. Et ici il n'y a aucun danger à réaliser cette ressemblance, parce que nous n'aurons que des sentiments plus sublimes, des affections plus pures, toute notre vie plus parfaite.

C'est, du reste, le but que s'est proposé l'Eglise en nous donnant des saints pour Patrons. Elle a vu en eux non seulement des protecteurs, mais des modèles. A côté de notre extrême faiblesse, elle a aperçu notre profonde ignorance et notre humiliante lâcheté. Non seulement nous sommes trop faibles pour résister à tous nos ennemis, mais nous ignorons bien souvent les moyens de les vaincre; puis, lors même que nous les connaîtrions, trop souvent nous n'avons pas le courage de les em-

ployer. C'est pourquoi elle nous a mis devant les yeux des modèles. En nous faisant voir que des hommes comme nous ont triomphé de leurs ennemis, elle ferme la bouche à notre pusillanimité.

La vertu, en effet, n'est plus impraticable pour nous dès que nous la contemplons dans l'un de nos semblables qui a vécu dans les mêmes conditions que nous. On ne craint plus, d'un autre côté, de faire fausse route, lorsqu'on marche sur les traces de celui qui déjà est arrivé au port.

Sans doute, me direz-vous, cela est vrai, mais il est vrai aussi que les saints sont ces personnages hors ligne qu'il faut admirer mais qu'il serait téméraire de vouloir imiter. Non, mes frères, les saints ne sont pas des êtres à part, des géants de vertu qu'on ne saurait égaler. Il n'est aucun d'eux quelque grand, quelque élevé qu'il soit dans le ciel dont on ne puisse dire ce que saint Jacques dit du prophète Elie : Après tout Elie était un homme comme nous : *Élias homo erat similis nobis.* Oui, chrétiens, ces saints illustres qui nous protègent, ces héros de la religion que nous plaçons sur nos autels, étaient naguère sur la terre, entièrement semblables à nous, vivant à peu près dans les mêmes conditions que nous. Comme nous ils vivaient au milieu de la corruption du siècle. Ils n'avaient pas plus de moyens de salut que nous. Et cependant ils sont devenus des saints. Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux? Il y aura de la peine, sans doute; il faudra s'imposer des sacrifices;

il faudra combattre généreusement et sans relâche, mais qu'importent la peine, les sacrifices si on arrive à poser sur son front l'auréole de la sainteté! c'est le gage certain du bonheur éternel. Je vous le souhaite avec la grâce de Dieu. *Amen.*

DÉDICACE DES ÉGLISES

Pavete ad sanctuarium meum.
(LEVIT., XXVI, 2.)
Tremblez devant mon sanctuaire.

Mes Frères,

L'Église est admirable dans l'organisation de son culte. Après avoir honoré la Très Sainte-Trinité dans une solennité et une liturgie pleines de majesté; après avoir glorifié par des fêtes, les unes douces et touchantes, les autres splendides et joyeuses, les principaux mystères de Notre-Seigneur; après avoir honoré la Sainte-Vierge par un culte spécial et tout plein de charmes, parce qu'elle est la Mère de Dieu; les anges, parce qu'ils sont les messagers et les exécuteurs de ses ordres; les saints, parce qu'ils sont ses amis, elle porte sa dévotion plus loin encore : elle environne de respect et de vénération les reliques des saints, parce que ces restes sacrés ont été les tabernacles vivants du

Saint-Esprit et qu'ils sont destinés à la résurrection glorieuse. Elle fait plus encore : elle célèbre avec éclat l'anniversaire de la dédicace de ses temples, c'est-à-dire de ces lieux où son Dieu habite, où ses enfants se réunissent pour y entendre la parole sainte et y recevoir les divins sacrements. C'est l'objet de la fête de ce jour; ce sera aussi le sujet de cette instruction dans laquelle nous allons étudier brièvement l'origine, l'objet, l'esprit de cette fête, les motifs que nous avons de la célébrer, et les fruits de grâces que nous devons en retirer.

I

Dans l'origine, Dieu n'avait pas de temple et ne devait pas en avoir. L'univers était son temple, temple aux proportions immenses, aux contours dessinés par l'horizon, à la voûte resplendissante par les étoiles du firmament. Chaque habitation devait être un sanctuaire, et chaque cœur d'homme un autel où devait s'offrir sans fin le sacrifice de la reconnaissance et de l'amour. Mais par la malice de Satan, le cœur de l'homme fut souillé. Alors Dieu chercha ailleurs un autel sans souillure et il le trouva dans la pierre nue que les Patriarches dressaient à chaque station de leurs pérégrinations et sur lesquelles ils offraient leurs holocaustes.

Plus tard, lorsque Dieu, au milieu de la corruption générale, choisit un peuple pour en faire son peu-

ple, il ordonna à Moïse de lui bâtir un tabernacle avec le bois incorruptible de Sethim orné de pourpre et d'or. De là, comme de son trône, Jéhovah parla à son peuple, et celui-ci rendait hommage à son Seigneur en déposant sur l'autel du tabernacle ses prières et ses victimes : c'est la première église. Sur le même plan, mais dans des proportions infiniment plus grandes, cinq cents ans plus tard, Salomon éleva au Seigneur ce temple qui est resté la première merveille du monde. Sa dédicace en fut faite pendant huit jours avec la plus imposante solennité au milieu d'épais nuages d'encens et de ravissants concerts, où les voix humaines s'harmonisaient avec les instruments de musique. Vingt-deux mille victimes furent immolées au Seigneur, et à la fin, une nuée mystérieuse remplit l'enceinte sacrée. C'était le Seigneur qui prenait possession de sa demeure.

Ce n'était pas cependant encore là une église chrétienne. Sous ces parvis ne devait couler que le sang des animaux, et dans le sanctuaire ne devait habiter que l'arche d'alliance. Le tout n'était qu'une ombre, l'ombre du temple chrétien.

La première église chrétienne fut le cénacle. Jésus-Christ si humble en sa naissance, si pauvre en toute sa vie, demande pour le lieu où il doit célébrer la première messe un cénacle vaste et magnifiquement orné : *Cœnaculum grande, stratum.* Il veut nous montrer par là que si nous devons être simples et modérés dans l'usage des choses de la vie, nous ne

saurions jamais être trop généreux, magnifiques quand il s'agit d'élever un temple au Très-Haut et d'orner ses autels.

Pendant les trois siècles de persécution, le creux d'un rocher, la maison d'un pieux fidèle, les catacombes furent les seuls sanctuaires du Dieu vivant et véritable. En ce temps-là, la foi chrétienne ne se montrait que par le bûcher et le courage des martyrs. Mais lorsque Dieu, malgré la persécution, ou plutôt par la persécution même, eût vaincu le paganisme, lorsque l'univers comprit que les idoles ne pouvaient tenir devant la croix de Golgotha, lorsque les empereurs, las d'immoler les disciples du divin Crucifié, voulurent eux-mêmes suivre le Christ et arborer son étendard sacré, la Religion sortit des catacombes pour se montrer au grand jour. Les temples des idoles furent alors convertis en basiliques. Le Panthéon qui avait abrité tous les dieux de l'Olympe fut consacré au Dieu véritable sous l'invocation de la Reine de tous les saints. Chaque ville, chaque bourgade, chaque hameau voulut avoir à côté de ses plus superbes édifices une église encore plus superbe. Le génie de l'architecture s'allia à celui de la peinture pour élever ici ces églises gothiques dont la hardiesse nous étonne, là ces magnifiques cathédrales dont les vastes proportions et la grande solidité semblent vouloir nous donner une idée de l'immensité et de l'immutabilité de Dieu qui les habite. Un siècle les commença et souvent un ou plusieurs autres siècles les terminèrent. La cathé-

drale de Cologne, commencée au douzième siècle est à peine terminée. Sept siècles ont travaillé à la rendre digne du Dieu des chrétiens.

II

Nous célébrons en ce jour l'anniversaire de la consécration de tous ces temples. Rien ne fut plus solennel, sous la loi ancienne, que la consécration du tabernacle et surtout du temple de Jérusalem. Tout le peuple juif était là, les victimes furent offertes par milliers au milieu des chants les plus saintement enthousiastes et des cérémonies les plus pompeuses. C'était la plus grande expansion du sentiment religieux; c'était l'acte le plus solennel du culte de Jéhovah.

Dieu récompensa cette piété si sincère, si manifeste en rendant sensible sa présence au Tabernacle et au Temple; il déclara que désormais ce serait là sa demeure de prédilection.

Pour conserver le souvenir de faveurs si insignes, les Juifs célébraient annuellement l'anniversaire de la dédicace du saint temple.

C'est sur ce modèle que l'Église et la Loi nouvelle célèbrent la dédicace de ses temples. Elle y observe une partie de ses cérémonies suivies dans la consécration du temple de Salomon, et c'est l'évêque seul qui peut remplir cette imposante fonction.

Les rites principaux d'une dédicace consistent

dans l'aspersion de l'eau bénite qui se fait tout autour de l'édifice ; à l'inscription des signes de croix faits sur les murs, à la transcription des lettres alphabétiques, tant grecques que latines sur le pavé, à l'onction par l'eau, le vin et la cendre mêlés ensemble, par l'huile des catéchumènes et le saint chrême ; à l'illumination par les cierges, à l'encensement et enfin à la bénédiction donnée à toute l'édifice et aux personnes qui s'y trouvent réunies.

Toutes ces cérémonies ont pour but de faire passer l'édifice de l'usage profane des maisons ordinaires à l'usage exclusivement religieux des maisons de Dieu, de sorte que celui qui y commettrait une irrévérence volontaire se rendrait coupable de sacrilège.

III

Du reste, l'Eglise, pour nous chrétiens, n'est pas seulement la maison de la prière ; elle est aussi la maison de la vertu et de la vérité. Chacun de nous, qu'il soit riche ou pauvre, juste ou pécheur, y trouve ce qu'il faut à son esprit et à son cœur.

Pour le riche elle est une école de sagesse, une source de vrai bonheur. En y entrant, il sent tout de suite qu'il ne vient pas chez un égal : des serviteurs en livrée ne viennent pas lui en ouvrir les portes. Il entre et personne ne s'empresse ; nul ne

fait attention à ses pas ; nul ne s'empresse pour l'accueillir ; il prend place parmi la foule, et bientôt près de lui vient s'asseoir le mendiant auquel il a peut-être dédaigneusement jeté une pièce de monnaie, et il sent qu'il n'a pas le droit de lui dire : Vous faites erreur, je ne suis pas votre égal. En présence du Maître qui habite ce palais, toutes les conditions humaines disparaissent. Les faveurs sont distribuées d'après les dispositions du cœur, et souvent les plus petits sont les plus favorisés. Là le riche comprend que toutes les richesses ne consistent pas en splendides châteaux ni en vastes domaines ; là le grand Seigneur, le prince, le monarque comprennent qu'il est une grandeur au-dessus de celle que donnent le rang et les dignités de ce monde : là ils voient la vanité de tous les biens d'ici-bas, et se sentent portés à tomber à genoux devant le Dieu caché du tabernacle pour solliciter les seuls biens véritables, les biens de la grâce et de la gloire. Là, ces cœurs blasés de toutes les jouissances mondaines sentent pour la première fois qu'il est un bonheur plus pur que celui dont ils ont joui jusque-là, le bonheur de servir Dieu dans l'humilité de l'esprit, la charité du cœur et la mortification des sens.

Pour le pauvre qui n'a pas d'amis, pour le pauvre qui n'approche qu'en tremblant de la demeure du riche, l'église est un refuge, une source de consolations.

Toujours et à toute heure les portes lui en sont ouvertes. Il entre et nul n'est là pour lui dire : Où

allez-vous? C'est ici la maison de son Père, c'est la maison à lui. Il s'y place avec une extrême familiarité, il s'y repose de ses fatigues, il y réchauffe ses membres transis, et lorsque son âme a faim de vérité ou d'amour, il écoute la parole sainte ou va s'asseoir à la table eucharistique. S'il souffre les atteintes de la douleur ou les tortures de la faim, il lève les yeux; il regarde la croix du tabernacle et aussitôt la résignation descend dans son âme et lui apporte le baume de l'espérance. En souffrant avec le Christ, il pourra un jour partager sa gloire, car le Christ a dit : *Beati pauperes, quia ipsorum est regnum cœlorum.* — *Beati qui lugent, quia consolabuntur.*

Pour le juste, le temple est l'abri contre les tempêtes. Si l'orgueil menace son âme, il contemple les abaissements du Dieu du tabernacle; si la colère essaie de le faire sortir de lui-même, il regarde le Dieu qui, sans se plaindre, souffre là les plus sanglants outrages; si l'envie mord dans son cœur, il n'a qu'à jeter les yeux sur le Dieu de toute charité pour obtenir le calme. Est-ce le démon impur qui excite en lui les plus humiliantes révoltes, il trouve là à la table eucharistique le vin qui fait germer les vierges. Quel que soit le vent fâcheux qui souffle dans son âme, il n'a qu'à crier vers Jésus : *Domine, salva, nos perimus*, et aussitôt les flots s'apaisent et le calme revient.

Pour le juste, l'Évangile est encore la source d'eau vive qui désaltère son âme et lui procure les plus ineffables jouissances; c'est la maison du pain

supersubstantiel qui le nourrit et lui communique une force capable de tous les héroïsmes. En un mot, pour le juste, l'église est la porte du Ciel, car c'est là qu'il s'affermit dans les voies de la justice et de la sainteté, les seules qui conduisent au bonheur éternel.

Pour le pécheur, le temple est un asile contre la justice divine. Si vous voulez, dit saint Augustin, fuir la colère du Seigneur, jetez-vous entre les bras de sa miséricorde. *Si vis fugere à Deo, fuge ad Deum.* L'église offre au pécheur cette étrange ressource. Accablé sous le poids de ses iniquités, le malheureux n'a qu'à attendre une sentence de mort; mais il court au temple saint, se jette aux pieds de son juge, confesse ses crimes avec larmes et une voix lui répond : *Ego te absolvo... Vade in pace.* Le calme est rentré dans son cœur, l'espérance brille de nouveau au ciel de son âme.

Enfin, l'église est pour tous le toit paternel, les archives de la famille. Là se conservent nos titres de noblesse; là sont inscrites les grandes époques de notre vie : baptême, première communion, mariage, et le jour où nous quittons la terre pour l'éternelle patrie. Là revivent les souvenirs de nos plus chères et de nos plus pures émotions : la première absolution et la première communion, et aussi des douces larmes de la pénitence. Là nous avons été illuminés des plus vives clartés de la foi, d'abord par les instructions élémentaires du catéchisme, et ensuite par les prédications plus élevées de la chaire.

Là nous avons été terrassés par la crainte des jugements divins, relevés de nos chutes par la grâce des sacrements, consolés dans nos peines par la charité du Sauveur et de ses ministres, et enfin encouragés au combat par l'espoir d'un triomphe éclatant sans cesse mis sous nos yeux.

Mais si l'église est tout cela, combien elle doit nous être chère! Comment se fait-il donc qu'un si grand nombre y viennent rarement et que quelques-uns même en oublient le chemin? Ah! c'est que le monde et l'enfer font tous leurs efforts pour nous en détourner. Ils savent que quiconque va à l'église est peu disposé à se faire esclave. Ah! de grâce, chrétiens, ne vous laissez pas séduire par ces voix perfides qui vous appellent au jeu, aux plaisirs, à la paresse, tandis que la cloche vous invite à l'église; venez dans cette maison de prière, de vérité et de vertu. Votre esprit y trouvera les lumières qu'il demande, votre cœur la paix dont il a besoin, votre âme la force de porter le poids de la vie et l'espérance du bonheur éternel. *Amen.*

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

Honorifica sacerdotes.
(Eccli., vii, 33.)
Révérez les prêtres.

Mes Frères,

Le spectacle que la religion nous présente en ce jour est bien propre à agrandir nos pensées et à toucher nos cœurs. Un faible mortel élevé au-dessus des anges par le sacerdoce chrétien, un pur homme devenu un autre Jésus-Christ, une chétive créature engendrant sur l'autel l'auteur de toutes choses, un pauvre pécheur pouvant dire aux plus grands criminels : « Allez, vos péchés vous sont remis », voilà ce qu'il nous est donné de contempler en ce moment dans la personne de ce jeune prêtre qui attire vos regards. Oui, mes frères, ce jeune prêtre que vous voyez avec bonheur revêtu des ornements sacerdotaux, le front rayonnant de modestie, le cœur plein de reconnaissance et d'amour pour un Dieu qui a fait

en lui de si grandes choses, vous l'avez vu croître au milieu de vous et comme l'un de vous pendant les premières années de son enfance ; puis lorsque furent arrivés pour lui les jours où tout homme doit se demander quelles destinées il a à remplir sur terre, Celui qui trace au soleil sa route et qui prépare pour chaque individu un état particulier, appela cet adolescent dans la solitude et lui dit : « Je veux t'élever parmi les princes de mon peuple : tu seras mon prêtre. » Ce que Dieu a dit il l'a fait. Par la toute-puissance de sa grâce il a formé ce jeune cœur aux plus austères vertus; il a enrichi son esprit des trésors de la science ; il a mis dans son âme la simplicité de la colombe, la prudence du serpent, la sagesse du vieillard. Puis après l'avoir ainsi préparé et pour ainsi dire transformé, il l'a couché sur le pavé du temple, et là, versant sur lui une parole et un peu d'huile il l'a marqué du caractère sacerdotal, l'élevant ainsi tout d'un coup au-dessus de toute grandeur terrestre et angélique : *Excelsior cœlis factus.*

Bien cher et vénéré confrère, pardonnez ces paroles que mon cœur et ma foi viennent de mettre sur mes lèvres. Votre modestie peut en rougir, mais elles sont un hommage rendu à la miséricordieuse puissance de Dieu qui a fait en vous ces merveilles et aussi à la fidèle coopération que vous avez accordé à l'action divine. C'est aussi une satisfaction à mon cœur qui se trouve heureux d'avoir à louer une amitié déjà vieille. Et vous, fortunés parents, qui en ce jour approchez si près de l'autel, votre

bonheur aujourd'hui me paraît incomparable et propre à exciter de saintes jalousies. Dieu vous a demandé l'un des membres de votre famille pour le consacrer au ministère de ses autels, et vous pouvez maintenant le contempler revêtu de la dignité sacerdotale. C'est la première récompense de votre sacrifice, ce ne sera pas la dernière; car dès ce jour par les mains de ce fils bien-aimé les plus larges bénédictions vont venir du ciel sur vous et sur les vôtres.

Et vous tous, mes frères, vous aurez aussi dans ce jeune compatriote élevé au sacerdoce un véritable ami qui vous donnera une bonne part de ses affections et qui s'efforcera par ses prières et ses exemples de vous aplanir le chemin qui mène à la vertu et au bonheur.

Et maintenant, mes frères, si vous pardonnez à mon cœur les doux épanchements auxquels il s'est laissé aller, vous demandez de moi que je vous rompe le pain de la parole divine. Rien de plus juste. Eh bien l'aliment que réclament vos esprits est vite trouvé. Les circonstances le fournissent. Je croirais, en effet, tromper votre attente si je vous parlais d'autre chose que du sacerdoce. Mais sous quel point de vue considérer ce vaste sujet? Je choisis celui qui me paraît le plus en rapport avec les besoins de notre époque. L'indifférence et l'incrédulité étant devenues comme un des caractères de notre temps, il en est résulté que les choses les plus saintes ont subi une dépréciation considérable dans les esprits. Le sacerdoce, comme tout ce qui tient

à la religion, a eu à souffrir de cet affaiblissement de la foi : il a perdu de son prestige et partant il a baissé dans le respect et la vénération des peuples. On s'est habitué à voir dans celui qui en est revêtu trop l'homme et pas assez le prêtre, et dès lors on n'a plus respecté le prêtre qu'autant qu'on l'a trouvé humainement respectable. D'autre part, les doctrines perverses, tendant à jeter du discrédit sur tout ce qui touche à la religion, ont accumulé contre le prêtre des préjugés qui le rendent odieux à ceux qui devraient le plus l'aimer. On s'est efforcé de représenter le prêtre comme un homme égoïste, fin, ne recherchant que l'amitié des grands, et tenant les petits sous le sceptre de son despotisme.

Eh bien ! Je viens venger le sacerdoce chrétien de ces attaques injustes et calomnieuses en vous montrant : 1° que le prêtre est l'homme de Dieu et par conséquent digne de tout respect ; 2° l'homme du peuple, et par conséquent digne de tout amour.

Je proteste que dans ce que je vais dire mon intention n'est pas de mendier pour nos personnes d'hypocrites respects, de misérables louanges, mais uniquement de vous rappeler ce que vous devez au caractère sacré dont Dieu daigne honorer ses prêtres.

I

Le prêtre est l'homme de Dieu : c'est ainsi que l'appellent les saintes Écritures : *Tu vero homo Dei.*

Mais en quoi et comment? En ce qu'il le fait connaître, aimer, servir et glorifier, et en ce qu'il est son représentant, son ministre et son coadjuteur.

1° *Il le fait connaître.* Le premier objet de la mission du prêtre est de faire connaître le Créateur. Vous le savez, mes frères, l'homme naît ignorant et s'il parvient à savoir quelque chose, c'est parce qu'on le lui apprend. Or, qui révélerait Dieu à l'homme? Qui lui donnerait cette science la première de toutes? Serait-ce la société? Mais une société quelque civilisée qu'elle soit, ne donne que ce qu'elle a. Or, la connaissance de Dieu n'est point une conquête sociale. Athènes était la cité la plus civilisée des temps antiques et pourtant Athènes ignorait Dieu. Elle l'avouait elle-même en faisant graver sur le frontispice de l'un de ses temples ces mots : *Ignoto Deo*. Et, sans le prêtre Paul, les Athéniens, même ceux de l'Aréopage, n'auraient jamais connu Dieu.

Le précepteur des peuples dans la science divine, c'est Dieu lui-même. Il se révèle d'abord à quelques hommes, et il les charge ensuite d'instruire leurs semblables. Les dépositaires de cette révélation divine, ce sont les prêtres. Ce sont eux qui ont mission d'enseigner les peuples et de leur faire connaître celui qui est la vérité infinie, la perfection souveraine. Les prêtres sont les gardiens de la science : *Labia sacerdotis custodient scientiam.* Et c'est pourquoi ils évangélisent toutes les nations, toutes les créatures intelligentes, les peuples policés et les hordes sauvages, les esprits cultivés et les intelli-

gences bornées, les grands et les petits, les riches et les pauvres. Heureux ceux qui écoutent leurs enseignements! Dieu ne sera plus pour eux une énigme, mais la réalité la plus certaine et la plus adorable.

2° *Il le fait aimer*. De la connaissance à l'amour il n'y a qu'un pas. Dieu étant le centre de toute perfection et par conséquent l'être le plus aimable, il est impossible de le connaître et de ne pas l'aimer à moins d'avoir un cœur radicalement pervers. Oui, en faisant briller aux yeux de notre esprit les ineffables attributs de Dieu, en rappelant à nos souvenirs les bienfaits sans nombre dus à sa paternelle bonté. en nous faisant entrevoir les biens inestimables que nous promet son amour, le prêtre allume dans nos cœurs la flamme de la charité divine; il nous force à dire : « Mon Dieu, je vous aime et mon bonheur est de vous aimer. »

3° *Il le fait servir*. La connaissance engendre l'amour, l'amour conduit au dévouement. Quand on aime, non seulement on exécute les volontés de la personne aimée, mais on court au-devant de ses désirs. Donc, en nous faisant aimer Dieu, le prêtre nous porte nécessairement à le servir et à le servir avec le plus parfait dévouement. C'est ce qu'a prouvé jusqu'à la dernière évidence cette multitude innombrable de saints de tous les rangs, de tous les âges qui ne sont aujourd'hui l'objet de notre admiration que parce qu'ils ont poussé jusqu'à l'héroïsme leur dévouement à Dieu.

4° *Il le fait glorifier*. Tout honneur et toute gloire

doivent être rendus à celui qui est le maître souverain et absolu de toute chose, qui a tout fait par lui-même et pour lui-même. Ces hommages Dieu les exige rigoureusement ; il en est jaloux, et selon qu'il le déclare lui-même, il ne consent en aucune manière à les céder à un autre. Sa volonté formelle est que tout reconnaisse son autorité, que tout genou fléchisse devant sa majesté au ciel, sur la terre et dans les enfers. Or, c'est au prêtre que le Seigneur a confié l'honorable mission de veiller à ce que rien ne manque à ce vaste concert de louanges qui doit s'élever de toutes les poitrines humaines jusqu'au trône du Tout-Puissant ; et le prêtre ne cesse, par ses enseignements et ses exemples, d'amener tous les fronts à s'humilier devant la suprême Majesté, et toutes les bouches à redire sans fin : « A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ; *Sedenti in trone et agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sœcula sœculorum.*

5° *Il est son représentant.* Le prêtre tient sur la terre la place de Dieu : il promulgue la loi, il l'explique, il l'applique ; il juge sur sa violation ; il absout ou il condamne ; il bénit ou il anathématise ; il annonce des grâces ou des châtiments ; il promet des récompenses éternelles ou menace de peines sans fin ; il revendique les droits du Très-Haut méconnus ; il venge sa majesté outragée par l'idolâtrie ; sa véracité insultée par le parjure, le mensonge et l'incrédulité, son saint nom profané par le blasphème

son autorité méconnue par la violation de la loi, etc.

6° *Il est son ambassadeur*. Nous sommes les délégués du Christ, disait saint Paul : *Pro Christo legatione fungimur*. C'est le prêtre, en effet, que le Seigneur envoie pour annoncer ses volontés aux hommes. Comme un autre Moïse, Dieu le sépare du reste des hommes, l'amène dans la retraite, le sanctifie dans la prière et la pénitence, puis l'envoie vers les peuples avec ces mots : *Hæc dices populo meo : Diliges Dominum Deum tuum. — Honora patrem tuum et matrem tuam. — Non occides. — Non furtum facies. — Non mœchaberis. — Non loqueris falsum testimonium. — Non concupisces. — Si quis non audierit Ecclesiam sit tibi sicut Ethicus et publicanus.*

7° *Il est son ministre et son coadjuteur*. Un ministre, un coadjuteur font l'œuvre de leur maître. Le prêtre ici-bas fait l'œuvre de Dieu. Il travaille, comme Dieu, à la sanctification des hommes. Oui, ô chrétiens, quand le prêtre prie, c'est pour votre salut ; quand il médite, quand il réfléchit, c'est pour votre salut ; quand il jeûne, quand il veille, quand il se mortifie, c'est pour votre salut ; quand il monte à l'autel, quand il parle en chaire, quand il siège au confessionnal, c'est pour votre salut ; quand il instruit, console, encourage, menace, réprimande, c'est pour votre salut ; quand il souffre les mépris, les persécutions et la mort, s'il le faut, c'est pour votre salut : *Propter vestram salutem*. Il continue l'œuvre commencée par Jésus-Christ, il fait l'œuvre de Dieu : il est vraiment l'homme de Dieu.

Or, mes frères, s'il en est ainsi, si le prêtre est véritablement l'homme de Dieu, quel droit n'a-t-il pas à notre respect, à notre vénération ! Tous les siècles, tous les peuples ont reconnu ce droit. Partout et en tout temps le sacerdoce a été regardé comme la dignité la plus sainte et la plus respectable. Sans doute, le prêtre n'est pas toujours par sa vie à la hauteur de sa dignité, mais oublierons-nous qu'il est homme ! Le sacerdoce ne le rend point impeccable, mais lui impose l'obligation d'être plus vertueux et plus saint. Quand bien même, à force de se frotter avec la rouille du siècle, il emporterait sur sa robe blanche quelque tache, souvenons-nous qu'il ne cesse pas pour cela d'être l'homme de Dieu par le caractère dont il est marqué et que, par conséquent, il a toujours droit à nos respects les plus profonds. Quand Dieu a dit : *Nolite tangere christos meos*, il n'a pas fait une exception pour ceux qui payeraient quelque tribut à la fragilité humaine ; il veut que nous vénérions en tous la sublimité du caractère. J'ajoute que le prêtre est l'homme du peuple et qu'à ce titre il mérite d'être aimé.

II

Le prêtre est l'homme du peuple : 1° parce qu'il sort presque toujours des rangs du peuple. Si, en effet, le clergé compte parmi ses membres des hom-

mes sortis de familles opulentes et aristocratiques, il n'en est pas moins vrai que l'immense majorité des prêtres est issue du peuple. Pour la plupart, ils sont enfants de village, ils appartiennent à ces familles laborieuses qui cultivent la terre, gardent les troupeaux ou travaillent péniblement dans les ateliers. Le prêtre est l'homme du peuple : 2° parce que c'est lui qui honore le plus la condition du peuple. Vous le savez, mes frères, le monde ferme la porte de ses dignités, de ses honneurs, de ses hauts emplois au pauvre peuple. Eh ! bien, le prêtre se charge de venger le peuple de cette exclusion méprisante. Il arrive, lui, à la dignité la plus haute qui soit sur terre, et l'éclat qui environne son ministère rejaillit sur le peuple dont il est membre. Oui, peuple, sois fier, ce sont tes enfants, qui occupent les rangs les plus élevés des sociétés humaines, qui deviennent les membres de la dynastie royale du Christ au nom duquel ils baptisent et sacrent les plus illustres dynasties de ce monde. Ce sont tes fils qui bénissent les rois, les puissants agenouillés à leurs pieds, jugent les justices de la terre et pardonnent aux plus grands coupables qui savent se repentir. Ils instruisent les savants, car ils sont la lumière du monde ; ils préservent les nations d'une entière corruption, car ils sont le sel de la terre. Les enfants des puissants du siècle sont à la tête du gouvernement, de la magistrature, de l'armée, mais leur autorité n'atteint pour ainsi dire que des corps ; mais tes fils, ô peuple, ont une autorité autrement

grande, autrement sublime. Ils commandent aux âmes.

Le prêtre est l'homme du peuple : 3° par la charité qu'il exerce envers lui. S'occuper de ceux qui souffrent, c'est le devoir du prêtre. Ministre d'un Dieu qu'aucun malheureux n'a prié en vain, le prêtre, fût-il personnellement le plus dur des hommes, sera contraint de se montrer compatissant. Son titre, son habit, l'opinion publique même lui feront un devoir d'être bon envers ses frères, aussi est-il l'ami, le consolateur de tous ceux qui souffrent. Sa prédilection se porte sur les malades ; il voit en eux le Sauveur souffrant, agonisant et mourant sur la croix. Il est à leur disposition le jour et la nuit, par beau ou mauvais temps. Il les visite souvent, prend part à leur douleur, les console dans leur afflictions et jamais il ne se retire sans avoir fait du bien à leur âme et à leur corps.

Le prêtre est l'homme du peuple : 4° parce qu'il se dévoue pour lui dans les moments de détresse. Il ne se borne pas à de stériles encouragements, il agit. A ses paroles, il joint d'abord les dons que ses ressources lui permettent d'offrir. Puis, quand il n'a plus rien à donner, il sollicite des secours et se fait mendiant en faveur de toutes les misères, dût-il pour cela essuyer les refus les plus outrageants. C'est lui qui est le promoteur et le fondateur de toutes les œuvres de charité.

Le prêtre est l'homme du peuple : 5° parce qu'il l'assiste dans tous les fléaux publics. Quand éclate

l'une de ces maladies affreuses qui déciment les populations, quand tout le monde saisi d'effroi s'enfuit pour échapper à une mort presque certaine, qui reste là pour aider, secourir le malade et le préparer à la mort ? Qui, si ce n'est le prêtre ? Oui, l'histoire peut l'attester, dans ces calamités publiques, le prêtre s'est toujours montré digne de sa haute mission ; toujours on l'a vu à son poste relevant par ses paroles et par ses exemples le courage des populations effrayées ; volant au lit des malades pour leur donner les secours de la religion et souvent pour les soigner eux-mêmes, ensevelissant les morts délaissés, les portant en terre, priant seuls sur leur fosse et enfin succombant à la peine et donnant avec joie leur vie pour leurs frères.

Dans les inondations qui ravagent les campagnes, qui emportent maisons et terre, dans les sinistres qui détruisent et consument tout, le prêtre est toujours au premier rang, payant de sa bourse et de sa personne.

Pendant la guerre, il suit les enfants du peuple. Il est avec eux au champ de bataille ; il les bénit avant le combat ; il les console, s'ils sont blessés, il leur donne les secours derniers de la religion quand ils meurent, et il prie pour eux après leur mort.

Privé de la présence de son père et de sa mère, le soldat les retrouve dans la personne de son aumônier. Il est heureux de le voir, il lui confie tous les secrets de son âme, et quand il va mourir il le

charge de porter à sa famille ses derniers adieux et ses dernières volontés.

Le prêtre est l'homme du peuple : 6° parce qu'il s'associe à tous ses travaux. Il bénit tous les fruits confiés à la terre ; il prie pour conjurer l'orage, pour obtenir du ciel la rosée, la pluie et la chaleur. Il bénit les troupeaux et demande au souverain Maître de les faire multiplier et prospérer. Il bénit la première pierre d'un édifice, l'inauguration d'une voie ferrée, la mise à l'eau d'un navire, etc.

Le prêtre est l'homme du peuple : 7° parce qu'il s'associe à toutes ses joies. Sans doute, il ne peut vouloir de ses fêtes qui ne donnent à l'esprit aucune lumière, au cœur aucune noble impulsion ; il repousse ces fêtes où l'âme n'a pas ses jouissances et où le corps seul satisfait ses appétits ; il ne veut pas de ces amusements qui tuent la pudeur, qui blessent la morale ; il ne veut pas de ces excès de table qui hébètent l'esprit, détruisent la santé et ruinent les familles ; mais il veut toutes les joies qui sont pures, nobles, morales, bonnes au corps et à l'âme ; il veut les joies aimées des familles et qui ne laissent après elles que de doux souvenirs. Quand il trouve de ces joies pour son peuple, le prêtre les saisit volontiers, et son bonheur est de les partager avec ses chers enfants. Aussi les appelle-t-il tous les huit jours et quelquefois plus souvent à se réjouir dans un doux repas, dans des réunions de famille, dans la prière, dans le chant des hymnes sacrées et dans les divertissements qui récréent à la fois l'esprit et

le corps sans porter aucune atteinte à la pureté de l'âme. C'est lui qui a créé ces belles solennités du culte catholique, que l'on voit toujours arriver avec plaisir et finir avec regret. Ah ! mes frères, ceux qui voudraient abolir ces fêtes, ceux qui prétendent vous forcer à travailler toujours, qui s'efforcent de vous ravir le repos vivifiant du dimanche pour vous donner le repas abrutissant et les orgies homicides du lundi, ne sont pas vos amis, ne sont pas vos hommes. Le prêtre seul mérite ce titre.

Le prêtre enfin est l'homme du peuple parce qu'il s'associe à tous les événements de la famille, et parce qu'il suit l'homme dans toutes les époques de sa vie. Il le prend à son berceau et partage tous les événements heureux ou malheureux de son existence ici-bas, et ne le quitte plus jusqu'à la mort. Il reçoit l'enfant à son entrée dans le monde, verse sur sa tête l'eau sainte du baptême qui le fait enfant de Dieu. Un peu plus tard, il réunit au catéchisme ces enfants qu'il a régénérés. Là, par des instructions simples et multipliées, il ouvre leur intelligence à la connaissance des vérités de la foi, forme leur cœur aux vertus chrétiennes jusqu'à ce qu'il lui soit permis de célébrer avec eux la plus douce des fêtes, celle de la première communion. Depuis ce moment, le prêtre se fait le guide de l'adolescent, et lorsque le moment est venu pour ce jeune cœur de s'unir à un autre cœur, le prêtre reçoit au pied des autels les serments des jeunes époux, appelle sur eux les bénédictions du ciel et leur confère ce sacrement qui

perpétue les générations en les rendant fortes et honorables. Entré dans la maturité de la vie, l'homme trouve devant lui des obstacles, des difficultés, des soucis, des chagrins, des revers, etc. Eh ! bien, le prêtre est encore là pour le consoler, le conseiller, l'encourager, l'assister. Et lorsque la vieillesse est venue avec son cortège d'infirmités, le prêtre visite le vieillard, l'engage à souffrir avec résignation, lui faisant entrevoir le terme de ses souffrances et lui mettant au cœur l'espoir d'une éternelle félicité. Puis, lorsque la mort est venue et que tout est fini, le prêtre s'agenouille au pied du lit mortuaire, prie pour l'âme du défunt, offre pour lui le saint sacrifice, et quand personne ne pensera plus à lui, le prêtre s'en souviendra encore à l'autel pour solliciter pour lui le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

C'est ainsi, mes frères, que le prêtre est véritablement l'homme du peuple, l'homme qui vient du peuple, qui honore le peuple, qui se dévoue pour le peuple. A ce titre donc il mérite notre amour. D'autre part, il est digne de nos respects parce qu'il est l'homme de Dieu. Vénérons donc, aimons le prêtre. Défions-nous de ceux qui voudraient détruire en nous ces sentiments. Ils sont les ennemis des prêtres parce qu'ils sont les ennemis de Dieu. Toute autorité leur pèse. Leur vie étant une révolte continuelle contre la loi de Dieu, naturellement ils doivent avoir en horreur quiconque leur reproche leurs désordres, soit par des paroles, soit par ses

exemples. La parole du prêtre trouble la conscience du pécheur et la vie du prêtre est la condamnation importune de celles du méchant. Soyons bons, honnêtes, justes, tempérants, pieux et fidèles observateurs de la loi de Dieu et nous n'aurons pas de la peine à entourer le prêtre de respect et d'honneur. Nous accomplirons ainsi le précepte que j'ai rappelé en commençant : *Honorifica sacerdotes*, et nous trouverons dans l'accomplissement de cette loi le gage d'une récompense éternelle. *Amen.*

SUR LE CULTE DES SAINTES RELIQUES

Custodit Dominus ossa eorum; unum ex his non conteretur, (Ps. XXXIII, 21.)

Mes Frères,

L'Église ne se contente pas d'honorer les saints dans leurs âmes, elle veut aussi les glorifier dans leurs corps. C'est pourquoi après la solennité de tous les saints, elle a placé celle de leurs reliques. Sans doute elle déplaît en cela aux impies, aux mauvais chrétiens et aux hérétiques, mais qu'importe ! Si elle a pour elle la raison appuyée par l'autorité. Et c'est, en effet, ce qui a lieu, comme nous allons nous en convaincre par quelques moments de réflexion. Mais avant d'établir la légitimité et l'utilité du culte des saintes reliques, il est bon de rappeler les notions théologiques sur ce sujet.

I

On appelle *reliques des saints* ce qui nous reste d'eux après leur mort. C'est la signification littérale du mot.

On divise ces restes vénérés en trois classes :

La première comprend les corps saints, ou entiers ou divisés. Si la relique est le corps entier, ou un membre entier, comme la tête, un bras, une jambe, ou la partie sur laquelle un martyr a souffert, pourvu qu'elle soit notable, entière et approuvée par l'Église ou l'Ordinaire, on l'appelle *une relique insigne*. Toutes les reliques de Jésus-Christ et de la sainte Vierge que l'Église possède encore sont des reliques insignes, quoique minimes en elles-mêmes, à cause de la dignité et de l'excellence du Sauveur et de sa sainte Mère.

Si la relique n'est qu'un fragment considérable d'un membre, on l'appelle une relique *notable*.

Enfin on appelle *reliques minimes* les très petites parties du corps d'un saint, comme une dent, un doigt, un ongle, etc., ou toute parcelle d'une relique insigne ou notable, telles que sont généralement celles que l'on enferme dans les tombeaux des autels ou dans des croix et médaillons reliquaires.

La poussière et la cendre qui proviennent du corps d'un saint brûlé est une relique notable ou même insigne si elle est en quantité considérable; elle

n'est qu'une relique minime, si elle est en très petite quantité.

Les fidèles peuvent porter sur eux les reliques minimes, mais les reliques notables, et à plus forte raison insignes doivent être déposées dans les églises. Il n'est point permis de les garder dans des maisons laïques, pas même dans les monastères.

Les reliques douteuses ne peuvent être l'objet d'aucun culte religieux.

Les reliques des personnages morts en odeur de sainteté, mais non encore canonisés ni béatifiés ne peuvent être l'objet d'aucun culte public, tout au plus peut-on les honorer en secret.

On ne peut exposer à la vénération publique aucune relique même revêtue de tous les caractères d'authenticité, sans l'autorisation de l'Évêque.

Lorsque l'Ordinaire permet de porter les reliques aux processions, on ne doit pas les placer sous le dais ; cet honneur est exclusivement réservé aux Reliques de la vraie croix et autres instruments de la passion de Notre-Seigneur.

La seconde classe de reliques comprend les objets qui ont été à l'usage d'un saint pendant qu'il était sur la terre, et qui, selon le sentiment commun des fidèles, ont contracté une sorte de sainteté par leur communication avec le corps du saint. Tels sont les vêtements qu'il a portés, les linges et les meubles dont il a usé, sa discipline, son silice, les instruments de son supplice, etc.

Enfin la troisième classe de reliques que l'Église

honore sont les lieux saints, Jérusalem, le Calvaire, Bethléem, Rome, Lorette et autres endroits célèbres par les saints qui y ont vécu, ou par les corps saints qui y reposent.

Or, nous affirmons qu'honorer les reliques saintes est une pratique à la fois conforme à la raison et autorisée par les grands exemples et les décisions de l'Église.

II

Le Concile de Trente déclare que les corps des martyrs et des autres saints, en participation de la vie glorieuse de Jésus-Christ, sont dignes du respect ou de la vénération des fidèles; et la raison qu'il en donne, c'est que ces corps ont été les membres vivants de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit; c'est que Dieu doit les ressusciter un jour à une éternelle vie et les doter d'une éternelle gloire; enfin, c'est que par eux il plaît à la divine bonté d'accorder aux hommes de nombreuses faveurs.

Cette décision du saint Concile est fondée sur la sainte Écriture, la Tradition, les besoins et les habitudes de la nature humaine.

Sans doute, mes frères, nous n'avons aucun texte formel qui prescrive le culte des saintes reliques, mais il en est plusieurs qui l'autorisent par les faits qu'ils rapportent et qu'ils présentent comme une bénédiction du ciel. Comment, en effet, ne serions-

nous pas amenés à croire que les reliques sont dignes de respect et d'honneur, quand nous lisons dans l'Ecclésiastique ces paroles écrites à la louange des juges fidèles à Dieu : « *Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo :* Que leur mémoire soit à jamais bénie, et que leurs ossements germent en fleurissant dans leur tombeau. » Dieu n'autorise-t-il pas les hommages que nous rendons aux reliques de ses saints, lorsqu'il permet que le manteau d'Élie opère des miracles dans la maison d'Élisée, et que les ossements glacés de celui-ci rendent à la vie un cadavre que des ensevelisseurs effrayés ont jeté dans le tombeau du prophète ?

Le Sauveur lui-même ne légitime-t-il pas le culte des reliques en communiquant à la frange de son manteau le pouvoir de guérir l'hémorroïsse que le démon tenait sous les étreintes de la maladie depuis dix-huit ans ? Et lorsque Dieu permet que l'ombre de l'apôtre saint Pierre, les linges et la ceinture de saint Paul guérissent les malades, n'est-ce point encore là un appui donné au culte des saintes Reliques ?

Après ces exemples de l'Écriture ne soyons pas surpris du soin que les premiers fidèles mettent à recueillir la dépouille déchirée et sanglante des martyrs. Les restes mutilés par la roue et le chevalet, le sang qui a coulé sous le glaive, les cendres enlevées toutes brûlantes du bûcher qui a consumé les membres des martyrs, les corps rachetés à prix d'or de la main des bourreaux, arrachés aux vautours et

aux bêtes féroces pendant la nuit, retirés aux prix de peines inouïes des étangs ou des fleuves, deviennent un vrai trésor pour l'Église naissante. Il n'y a pas jusqu'aux instruments de torture qui ne soient recueillis et conservés avec un profond respect, parce que la constance héroïque des confesseurs en a fait des instruments de triomphe et de gloire.

Et ce zèle à recueillir les saintes reliques allait non seulement jusqu'au sacrifice de sa tranquillité, de son repos, mais souvent même jusqu'à celui de sa vie. Sept femmes qui avaient osé recueillir le sang de saint Blaise furent livrées au bourreau et versèrent le leur.

Aussi pour frustrer les fidèles de ce précieux trésor, les bourreaux, quelquefois après avoir arraché la vie au martyr à force de tortures, en brûlaient les membres dont ils jetaient les cendres au vent. Mais Dieu permettait rarement que ces restes vénérables fussent ainsi dispersés. Pour l'ordinaire, de pieux fidèles les ramassaient et les apportaient aux prêtres qui les ensevelissaient avec honneur et les plaçaient sous les autels où ils devaient offrir la divine victime. La primitive Église interprétant en ce sens les paroles de l'Apocalypse : *Vidi subtus altare animas intefectorum propter verbum et propter testimonium quod habebant*, nous a fait une loi liturgique de n'offrir le saint sacrifice que sur les tombeaux des martyrs; toutes les anciennes églises de Rome sont bâties sur ce fondement; et quand il fut permis d'exposer au grand jour nos sacrifices et nos mys-

tères, l'Église, fidèle à sa tradition, déclara dans un concile de Carthage, tenu en 398, qu'on ne doit pas laisser subsister des autels où il n'y aurait pas de reliques.

Quand on demande à saint Ambroise, archevêque de Milan, de faire la dédicace d'une nouvelle église : « Soit, répondit-il, mais il me faut les reliques de quelque martyr pour placer sous l'autel. » Et aussitôt il indiqua, d'après une vision, près du sanctuaire de saint Félix les restes de saint Gervais et de saint Protais, qui avaient péri dans la persécution de Dioclétien. La foule se précipite vers le lieu désigné, les fouilles commencent, et bientôt la pioche découvre deux corps dont la tête était séparée du tronc et qui portaient encore les marques d'un supplice sanglant. On transporte les reliques dans la basilique ambroisienne, et pour que leur authenticité ne puisse être contestée, pour que personne ne puisse douter de leur vertu, un aveugle qui se trouve sur le passage du cortège recouvre subitement la vue.

Du reste ce zèle pour les saintes reliques se retrouve partout, en Orient et en Occident, en Afrique, en Asie, aussi bien qu'en Europe. On le retrouve au désert comme au sein des villes. Saint Antoine porte avec respect le cilice de saint Paul, le prince des anachorètes, et saint Athanase se fait une gloire et un bonheur de revêtir aux grandes solennités le manteau de saint Antoine, fait avec des feuilles de palmier.

Ce culte des saintes reliques n'a pas été le fruit

d'un enthousiasme passager excité par l'héroïsme des martyrs; il s'est perpétué dans l'Église au delà de l'ère des persécutions, et il est vrai de dire qu'il alla en croissant jusqu'à la fin du moyen âge. Il a fallu l'esprit païen de la Renaissance pour ralentir un peu ce beau zèle en faveur des saintes reliques. Ce refroidissement n'a pas été de longue durée, et aujourd'hui les restes sacrés de nos saints reçoivent partout les hommages les plus solennels. On les recueille dans des châsses magnifiques, on les porte en triomphe dans de brillantes processions, on les vénère sans respect humain et on leur élève de riches chapelles et parfois de splendides basiliques.

Devant des traditions soutenues par tant de témoignages, on peut se demander si la raison a quelques réclamations à faire entendre, et s'il lui convient de traiter de superstition le culte des saintes reliques? Au nom de qui pourrait-elle se plaindre? Serait-ce au nom de la nature? au nom de l'hérésie ou de la philosophie incrédule? Au nom de la science?

Au nom de la nature? Mais la nature approuve le culte des morts, et quand il s'est fait une séparation violente entre ceux qui sortent de ce monde et ceux qui y restent, il y a comme un sentiment naturel qui s'attache à ces restes inanimés qui ont été ceux d'un père, d'une mère, d'une épouse, d'un ami. Nous les embrassons encore, nous les regardons avec émotion, nous les suivons, l'âme attristée, jusqu'au champ du repos, nous les abritons autant qu'il est possible, contre la pourriture et les vers, nous

marquons le lieu où ils reposent par une croix, comme un témoignage de foi, d'amour et d'espérance. Nul ne peut blâmer cette conduite, à moins qu'il ait abjuré tout sentiment humain. Or, qu'est-ce que le culte des reliques, si ce n'est le culte des morts rendu avec plus de piété, avec plus de vénération à ceux que le témoignage des peuples et l'autorité de l'Église nous signalent comme les héros du christianisme et les vrais amis de Dieu !

Plus légitime est le culte des reliques que celui des morts, car dans le respect dont nous environnons les restes de nos défunts nous pouvons nous égarer : rien ne nous garantit leur sainteté que l'affection et le désir de notre cœur, mais aucune erreur n'est à redouter quand il s'agit des saintes reliques, car le jugement de l'Église est infaillible lorsqu'il a pour objet la canonisation des Saints.

Puis combien durera ce culte de nos morts? Hélas! chaque année, chaque jour emporte une parcelle de ces souvenirs pieux, et bientôt l'oubli le plus complet couvrira ceux que nous avons si amèrement pleurés. Les pierres de leur sépulcre seront dispersées, les planches de leur cercueil alimenteront un feu vulgaire, et leurs ossements jetés à la voirie par l'insouciance d'un fossoyeur, seront foulés aux pieds par nos neveux qui ne les reconnaîtront plus. Plus durable est le culte que nous rendons aux reliques des Saints. Les années, les siècles loin de le détruire, ne font que le confirmer et le rendre plus auguste. Après dix-huit siècles nous baisons les

pieds des Apôtres, parce qu'ils nous ont apporté la bonne nouvelle du salut ; après quinze siècles nous vénérons les restes des martyrs, parce qu'ils ont rendu à notre foi le témoignages du sang; nous environnons de respect la cendre des Chrysostome, des Grégoire, des Basile, des Augustin, des Jérôme parce que leur bouche a rendu hommage à la vérité évangélique. Et il en sera toujours ainsi jusqu'à la fin des temps, si les révolutions inspirées par Satan, ne viennent à bout d'anéantir ces reliques vénérées.

Sera-ce au nom du protestantisme et de l'incrédulité que la raison humaine protestera contre le culte des Saintes Reliques? Mais le protestantisme qui a jeté aux vents les reliques des saints, garde comme un trésor, les restes bien moins vénérables d'un Luther, d'un Calvin, d'un Henri VIII. Mais nos superbes philosophes, si pleins de mépris pour les héros chrétiens, si dédaigneux de leurs dépouilles vénérées, se sont disputé à prix d'or la défroque de Voltaire et les plus vils meubles de sa maison; mais on a promené dans Paris les restes de Marat, on a placé au Panthéon les restes de Rousseau et de tous ces faux sages dont toute la gloire consistait à avoir vomi contre Dieu les plus horribles blasphèmes, et contre la vertu les plus horribles sarcasmes. Il faut un temple à cette dépouille immonde que Rome païenne aurait traînées aux gémonies. O dérision! mais devant cette cendre qui sue encore l'impiété et le vice peuvent passer fièrement ces ossements sacrés

qui répandent une odeur de vie et exhalent un parfum de vertu.

Est-ce au nom de la science que le cultes des Reliques sera taxé de superstition? Mais ces savants qui repoussent avec un si superbe dédain et les ossements de nos Saints et ce qui nous reste des objets qui ont été à leur service, voyez comme ils se pament d'aise devant un fer de flèche, une hache de pierre, un collier ou une armure mis à découvert par la pioche d'un archéologue où la charrue d'un laboureur. Voilà les reliques qu'ils enchâssent, qu'ils déclarent vénérables, qu'ils environnent de respect et d'amour. Eh bien! reliques pour reliques, nous préférons la chaîne de saint Pierre au collier de César, les haillons de saint Benoît Labre à toute la défroque de Voltaire. Les reliques du monde entier sont de vains hochets qui n'exercent aucune influence sur ceux qui les vénèrent, les nôtres nous rendent plus vertueux, nous inspirent un plus grand respect pour notre corps et nous donnent l'espoir d'une résurrection glorieuse.

III

Lorsque prosternés devant une châsse où repose le corps d'un saint, je contemple ces chairs desséchées, il m'est impossible de ne pas reporter ma pensée sur les abstinences, les jeûnes, les veilles et les autres austérités qui les ont cent fois meurtries

et affaiblies, et dès lors je me sens plus fort pour suivre le conseil de l'Apôtre et d'environner mon corps de la mortification de Jésus. En présence de ces os broyés par la roue, divisés par le chevalet, calcinés par le feu, je sens naître en moi un courage plus grand à pratiquer ma foi, à reconnaître Jésus-Christ pour mon roi, mon Seigneur et mon Dieu. Comment rougirai-je de me montrer chrétien devant les railleries des libertins, lorsque tant d'autres ont confessé leur foi devant les tortures et la mort? J'apprends à être plus chaste devant la cendre immaculée d'Agnès, d'Agathe et de Cécile, à être plus charitable en présence du gril de saint Laurent, à être plus détaché devant les reste de saint François d'Asisse, plus doux devant ceux de saint François de Sales.

Quand Tertullien disait « que le sang des martyrs était une semence de chrétiens », il ne faisait pas un paradoxe, mais il énonçait un fait incontestable. En voyant avec quel courage les disciples du Christ confessaient leur foi, ils comprenaient qu'il y avait là quelque chose de surhumain, qu'une religion qui se faisait affirmer par le témoignage du sang ne pouvait être qu'une religion divine; et dès lors ils n'hésitaient pas à crier à leur tour : *Je suis chrétien.* — Ce que le sang des martyrs opérait autrefois, leurs ossements et ceux des autres saints l'opèrent chaque jour : ils deviennent une semence de chrétiens. Les uns font germer les vierges, les autres les pécheurs repentants; ceux-ci engendrent les pauvres volontaires, ceux-là les riches miséricor-

dieux ; l'un donne la droiture au magistrat, l'autre la probité au commerçant; celui-ci le courage au soldat, celui-là la résignation au malheureux; tous enseignent l'amour de Dieu.

Les reliques de nos saints nous disent non moins éloquemment que nos corps sont les temples du Saint-Esprit, que par conséquent nous devons, non seulement ne jamais les souiller par des actes criminels, mais les embellir par l'innocence et la modestie, et les fortifier par la tempérance, et les sanctifier par la mortification.

A ces conditions ils seront les dociles instruments de l'âme dans les œuvres du salut, ils recevront dans les sacrements, le germe de la résurrection glorieuse et seront façonnés par la grâce à trouver place dans la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME

XIVe Dimanche après la Pentecôte. 1
Pour le même Dimanche : Sur le Service de Dieu. . . . 11
XVe Dimanche après la Pentecôte 21
Pour le même Dimanche. 33
XVIe Dimanche après la Pentecôte. 41
Pour le même Dimanche (Projet). 53
Pour le même Dimanche (Autre projet). 57
XVIIe Dimanche après la Pentecôte. 60
Pour le même Dimanche : Obligation d'aimer Dieu . . . 73
XVIIIe Dimanche après la Pentecôte : Homélie. 79
Pour le même Dimanche : Sur la rechute. 88
XIXe Dimanche après la Pentecôte : Homélie. 96
Pour le même Dimanche : Vocation à la foi. 106
Pour le même Dimanche : Châtiment de l'indifférence et de la présomption. 113
XXe Dimanche après la Pentecôte : Homélie. 118
Pour le même Dimanche : Autre homélie. 129
XXIe Dimanche après la Pentecôte : Homélie. 136
Pour le même Dimanche : Pardon des injures. 148
XXIIe Dimanche après la Pentecôte. 157
Pour le même Dimanche : Autre homélie. 169
Pour le même Dimanche : Autre homélie 177
XXIIIe Dimanche après la Pentecôte : Homélie. 185

Pour le même Dimanche : Autre homélie. 192
Pour le même Dimanche : Autre homélie. 199
XXIVe Dimanche après la Pentecôte : Homélie 208
Pour le même Dimanche : Autre homélie. 220

PANÉGYRIQUES ET SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une fête quelconque. Foi pratique. 231
Pour la fête de saint Joseph. 248
— de saint Nicolas. 260
— de saint Jean-Baptiste 269
— de saint Jacques 282
— de saint Roch 289
— de saint Barthélemy. 297
— de saint Michel 309
— de saint André. 318
Espérance chrétienne, sa supériorité sur l'espérance mondaine. 326
Pour la fête de tous les Saints : Parallèle des joies du Ciel avec celles de la terre. 334
— d'un Patron. 350
— de la Dédicace des Églises 363
Pour une première messe. 373
Pour la fête des saintes Reliques. 389

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

BX 1756 .J69 D6 1885
v.3 SMC
Jouve,
Joseph-Louis-Marie.
Dominicales d'un curi
de campagne : homilies
AZC-3506 (mcih)